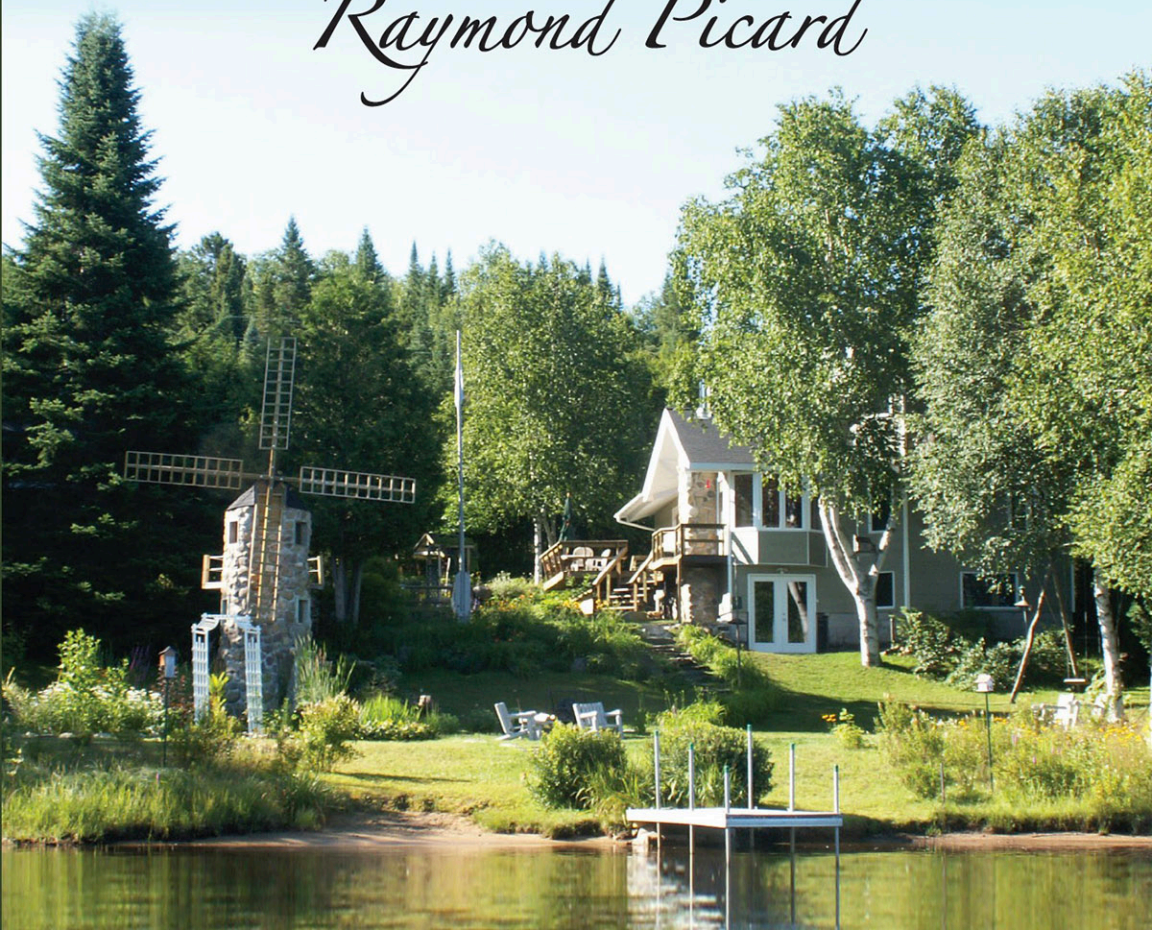


Ma vie, de l'insécurité à la sérénité

Raymond Picard





© *Raymond Picard*

Ma vie, de l'insécurité à la sérénité

Infographie : Milena Mongui pour DocZones

Photos intérieures : collection privée de l'auteur et de FranceL

Photo de couverture : France Lefebvre

Tous droits réservés.

Imprimé au Québec, Canada par DocZones

ISBN : 978-2-9816077-2-0

Dépôt légal : premier trimestre 2022

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives du Canada

Préface

Le premier jour où je t'ai vu, le 13 septembre 1988, j'ai su que j'étais devant un grand homme.

Malgré ton air bourru et tes phrases quasi agressantes, j'entendais la souffrance d'un homme qui a beaucoup offert d'amour et qui cherche un peu de tolérance en compensation. Je n'ai pas voulu te laisser partir et tu ne l'as pas cherché non plus.

Je viens de terminer la lecture de ton livre. J'ai compris, au fur et à mesure que s'ouvrait une nouvelle page, ton parcours de vie. Alors que la majorité des enfants retrouve la sécurité dans les bras de leur parent, toi, au contraire, tu cherchais déjà comment en offrir à ceux qui t'entourent.

Oui, j'ai insisté, poussé, j'ai même transcrit tes idées pour que tu finalises un travail commencé plus de quinze ans auparavant. Je voulais moi-même lire ce que tu n'as jamais raconté, je voulais aussi que tu laisses en héritage la mémoire d'un homme de cœur, ta vie.

Ce livre écrit les mots que tes paroles n'ont jamais dits. J'aimerais que chacun des mots soit compris par le cœur des lecteurs.

Je t'aime Raymond
Affectueusement, FranceL.

Ma vie, de l'insécurité à la sérénité

Biographie de Raymond Picard

Préambule

Nous sommes en janvier 2009 et il fait -30° à l'extérieur. J'ai soixante-cinq ans. Plusieurs personnes m'ont déjà dit que je devrais écrire ma vie en prenant connaissance de certains épisodes de celle-ci. Je ne l'aurais probablement jamais fait si une de mes amies ne m'avait parlé d'une série d'animation qu'elle s'apprête à lancer. Je me suis présenté à la première réunion autant pour savoir ce qu'il en était que pour faire plaisir à Hélène. Puisque c'était une expérience nouvelle, je m'y suis inscrit en pensant que je pouvais laisser tomber n'importe quand si je n'étais plus intéressé.

Étant donnée ma facilité de procrastination, je ne me lance dans quelques pages de rédaction que quelques jours avant la rencontre bimensuelle. Mais le goût de laisser tomber s'éloigne tranquillement. La motivation naît mais la paresse demeure. Toujours difficile d'établir la priorité que je donne au projet d'écrire ma vie. Les souvenirs refont surface et la rencontre avec les autres personnes pendant les ateliers me rappellent d'autres souvenirs. Je bâtis tranquillement une liste de rappel sur des événements qui me sont arrivés.

Quand j'écris aujourd'hui, j'ai toute l'expérience de ma vie qui me permet de relativiser ce qui souvent fut un drame important quand je l'ai vécu.

Malgré cela, au cours de la deuxième année, nous décidons d'aller passer nos hivers en Floride. La motivation n'y est plus malgré les encouragements de toutes parts. Je ne me remettrai au travail que dix ans plus tard.

Chapitre 1, Généalogie

Mon père, décédé le 21 août 1996, s'appelle Paul Picard-des-Trois-Maisons. Né le 16 mai 1921, il est l'aîné de sa famille, suivi de deux frères, Albert et Roger. Maman, décédée le 15 juillet 1980, s'appelle Madeleine Roberge. Née le 19 avril 1921, elle est aussi l'aînée de sa famille suivie de deux sœurs, Réjeanne et Simone, puis deux frères, Fernand et Guy.

Mes parents ont donc sensiblement le même âge. Ils habitent dans deux paroisses jumelles, soit Saint-Étienne pour ma mère et Saint-Barthélemy pour mon père. Il m'a été raconté qu'ils représentaient le plus beau couple à s'y marier. Il va sans dire qu'ils étaient la fierté de leur famille respective, quoique les deux familles ne se sont jamais vraiment fréquentées, ni appréciées; chaque famille étant persuadée qu'elle apportait à l'union le meilleur parti sans compter un certain snobisme de petit-bourgeois.



Mon grand-père maternel (Armand Roberge) est machiniste de métier mais il n'a pas eu la vie facile. Peu après la naissance de maman il a dû s'expatrier à Windsor en Ontario pour trouver de l'emploi; il en est revenu après quelques années quand la crise de 1929 s'est fait sentir. Avec grand-maman (Cécile Lemieux), ils se sont procuré un dépanneur sur la rue de Normanville à Montréal pour survivre pendant la période difficile. Pour ceux qui n'ont pas vécu dans ce temps-là, sachez qu'un dépanneur à cette époque est généralement un rez-de-chaussée de duplex dont la façade est aménagée pour recevoir des clients. Les propriétaires demeurent dans les appartements résiduels à l'arrière du commerce. Le dépanneur se situe généralement au milieu d'une rue résidentielle et sert seulement les personnes environnantes car il y a plusieurs de ces dépanneurs jusqu'à deux ou trois entre chaque coin de rue. Mes grands-parents sont fiers et ne veulent pas recourir au « secours direct », le Bien-être Social de l'époque. Même si la priorité est de donner le plus d'instruction possible à leurs enfants, ma mère, qui est l'aînée, quitte l'école à la fin de son cours commercial pour permettre aux autres et surtout aux garçons de faire des études plus avancées. Jusqu'à son mariage, elle travaille pour son père dans l'atelier d'usinage.

Dans les temps tranquilles à l'atelier, elle travaille à la maison pour coudre les broderies que les manufacturiers utilisent sur les vêtements. Pendant ce temps-là, ses deux sœurs complètent leur cours d'infirmières et ses frères vont à l'université.

Mon grand-père paternel (Viateur) est chauffeur de tramway. Quand j'ai su quel métier il faisait, il avait déjà une certaine ancienneté au travail, et il avait choisi de travailler sur le circuit de la rue Ste-Catherine, en semaine, de cinq heures le matin à treize heures. Cela lui permet d'arriver à la maison tôt l'après-midi après s'être arrêté à la boulangerie pour acheter sa baguette de pain. Toujours le même scénario, dîner léger puis quelques travaux à la maison. Grand-papa s'est assuré que la fournaise ne manque pas de charbon avant d'aller travailler.

Après dîner, le plus important est de confectionner les cigarettes du lendemain, grand- papa et grand-maman (Berthe Magnan) sortent le tabac Player's dans la boîte de fer blanc et le papier à cigarettes et c'est parti pour les roulades de tabac.

Grand-papa fait le ménage et la maison brille comme un sou neuf jusque dans tous les recoins, même dans le sous-sol non fini. Grand-papa nous fait enlever nos souliers en entrant. Pour jouer, nous ne devons pas nous éloigner de la cuisine ou du passage. D'ailleurs, il est très agréable en hiver de passer du temps sur la grosse grille de fer au milieu du passage au-dessus de la fournaise qui constitue le système de chauffage de la maison. Les seules fois où nous pouvons bouger un peu plus dans la maison, c'est quand grand-papa cire les planchers à la cire en pâte et qu'il nous demande de polir avec les gros bas de laine que nous enfilons. Il surveille l'opération et s'assure que nous n'oublions aucun coin et que nous ne passons pas trop de temps sur la bouche d'air chaud. Le domaine de grand-maman, c'est la cuisine et les bonnes œuvres de monsieur le curé. Elle est reconnue comme une cuisinière hors pair. Maman s'est toujours référée à sa belle-mère pour apprendre à cuisiner.



Grand-maman y met le temps; dès le mois d'octobre elle commence à se préparer pour sa réception des fêtes; d'abord la confection des friandises et biscuits non périssables et à mesure que le froid extérieur le permet elle prépare ses tartes, ses tourtières et autres délices qu'elle entrepose dans l'entrée non isolé du sous-sol.

Quand je regarde un album de photo, je vois une photo

de mon arrière-grand-mère paternelle, Rose-Anna Pagé. Je m'en rappelle vaguement; elle est décédée quand j'avais environ cinq ans mais je n'ai pas de souvenir précis.

Sur la photo, je suis dans les bras de mon grand-père, arrière-grand-mère Rose Anna assise et mon père debout derrière.

Je sais aussi qu'une de mes arrière-grands-mères maternelles, Justine Denault, est décédée après ma naissance mais je n'en ai aucun souvenir.

Chapitre 2, Petite enfance



Mes parents se connaissent depuis un certain temps mais la guerre a accéléré les fréquentations et le mariage. Mon père s'inscrit dans l'armée comme élève officier; de cette façon il prévient son enrôlement obligatoire comme soldat. Il ne veut pas aller se battre. Il retarde son départ en suivant la formation d'officier avant d'être appelé sur le champ de bataille. Les hommes célibataires sont les premiers envoyés au front. Pour mon père, tous les moyens sont bons pour retarder le départ jusqu'à simuler un mauvais contrôle de sa vessie toutes les nuits.



Mais il ne trompe personne, il est envoyé à Halifax pour un départ prochain vers l'Europe. La chance lui sourit à Halifax, il fait une crise d'appendicite qui lui évite d'embarquer sur le bateau. Un seul de ses confrères est revenu vivant du débarquement mais lourdement handicapé. Mes parents concrétisent donc leur projet de mariage le 12 octobre 1942. Ils louent leur premier logement au 7054 Louis-Hébert à quelques maisons de celle des grands-parents paternels. A ma naissance, c'est la deuxième grande guerre de 1939 à

1945. Il y a des privations partout. Les francophones, alors appelés « Canadien français », forment un peuple d'ouvriers et d'agriculteurs complètement contrôlés par l'Église et les gouvernements composés presque exclusivement de l'oligarchie des avocats et des médecins. Les gens en général ont beaucoup de considération pour les professionnels et les membres du clergé. S'ils ne les ont pas toujours en haute estime, ils les respectent pour leur savoir et ils les craignent.

Le mariage a pour premier accomplissement la venue des enfants. Je suis donc arrivé exactement 11 mois après l'union de mes parents, le 11 septembre 1943. Je m'appelle Raymond et je suis le premier de la génération, autant du côté de papa que du côté de maman, je suis donc bienvenu. Je suis baptisé le lendemain de ma naissance à l'église Saint-Barthélemy de Montréal. Mes grands-parents paternels sont mes parrain et marraine; tante Simone, la sœur cadette de ma mère est porteuse pendant les relevailles de maman. Mais c'est la guerre et il n'y a pas beaucoup de place pour les gâteries.



Maman dit que je suis un enfant avec du caractère, je ne peux pas la contredire. La photo ci-contre est prise le 25 août 1944. Mes premiers souvenirs remontent au printemps 1945 vers l'âge de 20 mois. Je suis sur la galerie arrière du logement du 7054 rue Louis-Hébert, au deuxième étage du duplex, la galerie de la photo. Il fait soleil sur la galerie et j'entends crier dans la ruelle. C'est tour à tour le marchand de

glace pour la glacière, le boulanger, le laitier, le livreur de charbon, le guénillou (aujourd'hui nous dirions le recycleur de linge ou autres produits rendus moins nécessaire).

Certains ont des petits camions mais la plupart ont encore des voitures attelées à des chevaux plus ou moins heureux. Ma mère est une femme de maison très fière, sa maison est bien tenue. Avec le souci de l'économie, elle coud pour elle, son mari et ses enfants, elle cuisine et elle s'occupe du budget familial. Mon père, étant dans l'armée n'est pas très présent. Ma mère est heureuse et en amour avec son mari, son enfant, moi, et son rôle de maîtresse de maison. Mon père est très sociable, il organise des sorties et il veut recevoir à la maison; ce qui fait de maman une bonne hôtesse, aussi souvent que les finances le permettent. Il devenait donc normal qu'arrive un frère dans cette famille. C'est au début de novembre 1945 que mes parents me présentent mon frère Gilles, né le 3. Je suis trop jeune pour comprendre les changements qu'il apportera dans nos vies.

À la fin de la guerre, mon père laisse l'armée et il se trouve un emploi à Revenu Canada. Je ne me rappelle pas qu'il soit devenu plus présent à la maison. Plus tard j'apprendrai qu'il était comptable et qu'il prenait souvent des contrats le soir comme deuxième emploi. Ma mère m'a dit que j'étais sérieux et que mon frère aimait beaucoup jouer. Apparemment, c'est même lui qui m'a montré à jouer. Maintenant que je me rappelle, mon frère, vers ses cinq ans, aimait jouer des tours et s'attirer les coups. Il était souvent en chicane avec les voisins.

Probablement au mois de mai 1946, à la fin du bail sur la rue Louis-Hébert, mes parents achètent une maison à Berthierville, trois kilomètres à l'ouest du village et environ 500 mètres plus à l'est de ce qui est aujourd'hui la pépinière provinciale. D'ailleurs celle-ci est située exactement là où mon arrière-grand-père, Joseph-Napoléon Picard a exercé son métier d'agriculteur sur la ferme des ancêtres léguée

de père en fils depuis plusieurs générations. Mon père nous racontait qu'il y passait ses étés quand il était encore à l'école, adolescent puis jeune homme. Il aimait faire les foins sur les îles de Berthier et il appréciait la responsabilité qu'il avait de faire traverser la charrette et les chevaux sur un chaland entre la rive et les îles à l'aller et au retour des foins.

Mon père voyage soir et matin entre Montréal et Berthierville sur l'ancienne route numéro 2, aujourd'hui la 138. J'ai trois ou quatre ans à ce moment-là et cette maison c'est un peu la liberté. Maman qui nous protégeait au maximum jusque-là nous laisse maintenant jouer dans le champ avec le voisin qui est en fait un cousin de mon père un peu plus âgé que moi, Delorimier Magnan. C'est ce qui donne confiance à maman et ce qui me permet de courir à mon goût, de jouer à certains jeux interdits au dessus du fossé qui sépare les deux terrains. Je ne suis pas retourné pour voir la profondeur du fossé, mais, dans mon souvenir, c'est un exploit de le traverser sur les grands rondins jetés en travers, encore plus de livrer bataille au cousin sur le rondin. Il va sans dire que je ne gagne pas souvent le combat et que je me retrouve dans la flaque d'eau au fond du fossé. Je fais de mon mieux pour me nettoyer et me sécher avant de rentrer à la maison pour que maman ne s'en rende pas compte, généralement sans succès. Je passe l'été à courir dans le champ jusqu'à m'aventurer dans le foin et même l'énorme jardin potager de tante Imelda Magnan, la sœur de ma grand-mère paternelle, la voisine. Je me couche dans le foin frais coupé et je traverse les clôtures de perche. À l'automne, j'aime bien me trouver dans la cuisine de tante Imelda quand elle prépare toutes ses conserves pour l'hiver; il me semble que cela dure plusieurs jours et que je ne me tanne pas d'hummer les senteurs de la cuisine et même d'aider à entreposer les pots, une fois refroidis, dans la grande chambre froide qui ouvre sur la cuisine avec une fenêtre ouverte sur la galerie arrière.

Nous vivons dans une ancienne maison de ferme que mes parents ont peinturée et rendu propre. Les chambres sont mansardées et de la fenêtre on peut voir la route nationale à environ deux cents mètres, soit la longueur du parterre avant. Au bout de l'allée il reste un bâtiment de ferme converti en garage et remise. Notre salle de jeu se situe principalement dans la cuisine d'été qui ouvre sur l'allée et le garage. Quelques fois nous allons dans le garage, une ancienne étable avec ses odeurs de bois de grange, ses relents de



foin moisi et le plancher de terre battu qui sent l'humidité. L'allée possède plusieurs grands arbres et elle est bordée de pivoines : Il y en a des roses, des pourpres et des blanches; malheureusement la floraison ne dure pas tout l'été. Chaque côté de la porte d'en avant que nous n'utilisons presque jamais, les deux plus beaux plants de pivoines avec tout autour du muguet, la fleur de maman. La porte avant donne directement dans le salon et la salle à manger plutôt réservés pour les grandes occasions.

Le soir maman nous fait coucher tôt. D'ailleurs nous craignons beaucoup le bonhomme sept heures. Nous y croyons car il est arrivé quelquefois que le quêteux, l'itinérant ou le sans-abri du temps, se présente à la brunante et maman utilisait sa présence pour renforcer la légende. Quand elle le voyait venir dans l'allée, elle nous disait d'aller nous cacher dans nos lits au cas où ce serait le bonhomme sept heures. Nous restons très tranquilles pour ne pas lui laisser savoir que nous sommes là, surtout quand mes parents décident de l'héberger pour la nuit. Il couche sur le grand banc de l'entrée qui sert aussi de coffre pour le bois de poêle.

En hiver nous jouons principalement dans l'entrée qui est assez vaste et quelquefois, nous pouvons utiliser la table de cuisine une grande banquette devant la grande fenêtre qui donne sur le parterre avant. Dehors, il y a beaucoup de neige et nous pouvons glisser sur l'amoncellement de neige à côté du garage et dévaler assez loin vers la route. Nous voulons nous faire une cabane sous la neige, mais maman nous avertit sérieusement que c'est trop dangereux.

Deux évènements qui me rappellent des souvenirs. Le premier, un pique-nique avec papa et maman sur le grand gazon en avant du cimetière du village. C'est au printemps et la rhubarbe est à son meilleur; nous en mangeons et l'apprécions jusqu'à ce que mon père m'explique que les rhubarbes sont grosses car elles poussent entre la clôture du cimetière et le charnier. Il prétend, je doute qu'il était sérieux, qu'elles sont engraisées par les eaux chargées d'engrais qui s'écoulent du charnier au printemps. Le deuxième évènement est une visite à la compagnie La Ferlandière à Berthierville. Nous visitons l'usine au complet, de la coupe des légumes à la mise en conserve. Deux choses m'impressionnent: d'abord les grandes bouilloires dans lesquelles ils plongent les légumes mis en boîte pour les chauffer et ainsi détruire les bactéries qui auraient pu s'introduire durant la mise en boîte. D'autre part, je n'en connais pas la part de réalité: il y a des bains dans lesquels, ils jettent du papier ou de la pâte de papier qu'ils traitent pour au bout de la ligne faire leurs étiquettes. Ce deuxième souvenir est plus vague, je n'ai alors que quatre ans.

Mon père aura travaillé environ deux ans à Revenu Canada. J'apprendrai beaucoup plus tard qu'il a perdu son emploi et qu'il a dû réorienter sa carrière. En 1947, sur le terrain en face de la maison sur le bord du fleuve, mon père décide de bâtir une auberge, qu'il baptise Auberge Saint-Laurent. Mes parents nous amènent quelquefois sur les lieux de la construction. Quel plaisir pour le petit gars que je suis d'examiner l'évolution de la construction et de voir les menuisiers à l'œuvre. Nous sommes sur un chantier et c'est le début du printemps.

Dans un moment d'inattention, je ne regarde pas où je mets le pied et je me retrouve au fond de la cave dans deux pieds d'eau glacée. Je n'ai pas réalisé que les ouvriers avaient laissé un grand trou dans le plancher, là où se situera plus tard un grand foyer. Encore chanceux, je suis tombé dans le trou préparé pour le foyer, il y a donc une fondation de prête pour accueillir le foyer. En dehors de cette fondation l'eau est beaucoup plus profonde et je me serais certainement noyé. Lorsque mes parents se rendent compte de ma disparition, probablement à la minute même, ils doivent venir me chercher, cela prend sûrement un certain temps car il n'y a pas d'accès direct et l'eau est profonde. Je prends froid, je tousse.

Après quelques jours, je ne vais pas mieux, mes parents sont dans tous leurs états, car ils sont très occupés avec la construction de l'auberge et ils ne peuvent pas m'accorder tout le temps dont j'ai besoin pour me rétablir. Je vais donc demeurer chez grand-maman Roberge, Cécile Lemieux de son nom de fille. Grand papa s'appelle Armand. Il aime écouter le hockey à la radio de Radio-Canada, comme d'autres écoutent le chapelet avec le cardinal Paul-Émile Léger. Pour lui, entendre René Lecavalier, l'animateur de la Soirée du hockey, c'est tellement important. C'est le seul temps qu'il nous demande de rester tranquilles.

Ma mère a deux sœurs et deux frères. Maman est mariée et la suivante, Réjeanne, est aussi mariée. La troisième, Simone, est infirmière et demeure à la maison avec ses parents. Les deux garçons étudient à



l'université; l'un comme pharmacien et l'autre en commerce. La cuisine est assez grande, car ils y aménagent un lit avec les deux gros fauteuils simples du salon placés face à face.

J'ai presque cinq ans. Ils m'ont à l'œil tout le temps, car mon rhume est en fait une pneumonie sévère. En cours de traitement, une poliomyélite m'est également détectée. Je sais aujourd'hui que c'était une période difficile pour mes parents et même pour mes grands-parents maternels chez qui je demeurais.

Grand-maman s'occupe de moi en permanence et le soir c'est au tour de tante Simone, l'infirmière, d'oncle Fernand qui termine ses études de pharmacien à ce moment-là et d'un ami d'oncle Fernand qui termine ses études de médecine de prendre la relève. Voilà pourquoi ma poliomyélite est détectée rapidement. Je me rappelle avoir passé des heures à un jeu très amusant qui, en fait doit m'aider à surmonter la maladie. Je suis encore petit, je suis face à oncle Fernand et je mets un pied sur chacun de ses souliers. De cette façon, nous arpentons le grand passage. Quand oncle Fernand est fatigué, son ami médecin prend la relève jusqu'à ce qu'il soit fatigué à son tour. Puis on recommence ! J'ai passé plusieurs mois chez mes grands-parents. C'est chez eux que j'apprends mes prières, car ils sont très pratiquants; ils ne manquent jamais d'écouter le chapelet en famille du cardinal, tous les soirs à sept heures. Ceux qui ne participent pas doivent tout de même être présents pour respecter les autres. Il n'y a pas de contrainte mais de l'exemple à suivre.

Pendant ma maladie, mes parents terminent la construction de l'auberge. Après ma guérison je retourne à Berthierville. L'auberge est en pleine activité, mes parents ont très peu d'employés pour réussir à rencontrer les échéances financières. Mon père s'occupe de l'accueil et du bar, maman principalement de la cuisine, du restaurant et de la salle à manger à l'heure des repas et des chambres entre temps. Je la revois tantôt occupée à préparer des repas légers tel frites, club sandwich et à d'autres moments monter des salades de fantaisie pour de grandes réceptions. Entre les repas, entre les clients, elle est souvent penchée sur la machine à repasser les draps et les serviettes qui ont servi aux chambres la nuit

précédente même durant les grandes chaleurs d'été. Dans ce temps-là la literie est en coton et doit être repassée après chaque lavage, chaque jour.

Puisque mes parents sont très occupés, je ne suis pas retourné dans la maison familiale. J'ai partagé un petit logement que mes parents se sont réservé dans l'auberge; en réalité deux chambres communicantes. Mon frère et moi prenons nos repas dans la cuisine de l'auberge et nous passons nos journées à jouer sans déranger les activités, sinon nous sommes confinés à la chambre.

L'hiver, mon père érige une patinoire à côté de l'hôtel et invite ses amis à jouer au hockey, pendant que maman s'occupe de l'hôtel. Je saurai plus tard que c'est l'occasion pour les jeunes hommes et les jeunes femmes d'avoir beaucoup de plaisir. Mon père est volage et il profite de l'occasion pour courtiser les jeunes filles et ses cousines jusqu'à ce que les amis des jeunes filles réagissent sérieusement. Ma mère n'en sait rien ou ne veut pas savoir, je ne suis pas dans ses confidences. Je sais qu'elle lui demande souvent de ne pas la laisser seule à l'auberge, surtout les soirs où c'est plus occupé.

Cet hiver là, j'ai cinq ans. Je suis réveillé dans la nuit par un brouhaha dans l'auberge. En m'approchant de la chambre de mes parents, je vois maman à la fenêtre et j'aperçois aussitôt de grandes lueurs rouges. Je ne comprends pas tout de suite, mais en m'approchant de la fenêtre je n'en crois pas mes yeux : c'est notre maison en face où j'ai été si heureux qui est



en flammes avec tous nos jouets. Maman me console, car j'ai certainement pleuré jusqu'à ce que je tombe de fatigue.

Pendant ce temps-là, mes parents vivent un drame, ils évitent à tout prix de nous en parler. Nous ne savons rien. Papa a quitté Revenu Canada... en réalité il est accusé d'avoir manipulé des rapports d'impôts appartenant à ses amis pendant qu'il était à l'emploi. Depuis, il y a des enquêtes et des procédures de justice.

Chapitre 3, Enfance

C'est pourquoi, peu de temps après l'incendie de la maison, mon père vend l'auberge. A-t-il vendu ou fait faillite? Avec le recul, je soupçonne que ce soit une faillite, peut-être arrangée, puisque grand-papa Viateur, son père, a un certain montant d'argent qu'il garde pour des besoins futurs de mes parents. Je n'ai jamais su la vérité. D'où viendrait l'argent de papa que, plus tard, maman devra quêter à mon grand-père paternel ? Nous déménageons dans un logement à Montréal au 7009 (à peu près) rue Cartier, à Montréal. C'est situé entre les rues Jean-Talon et Bélanger à environ dix maisons du bungalow que mes grands-parents maternels venaient d'acheter au 7103 rue Cartier dans un nouveau développement résidentiel. Nous vivons au deuxième étage d'un duplex. Mon père est beaucoup plus présent. Je crois qu'il s'est trouvé un emploi de comptable dans une banque, ce qu'il était avant son mariage. Nous vivons quelques mois heureux et je commence l'école au mois de septembre 1949. Mes parents décident de sous-louer une partie du logement. Mon père s'occupe de subdiviser le logement en prévision d'en louer une partie. Nous conservons deux chambres, une partie du passage et la cuisine. Le salon double, une partie du passage et le petit boudoir sur la façade donnant sur la galerie sont à louer. Ce que je ne sais pas, c'est que tout cela fait partie des préparatifs pour le départ en grand voyage de mon père.

Le premier Noël dont je me rappelle vraiment est celui de cette année-là. J'ai reçu un meccano et maman a suspendu des bas de Noël à la tablette du simili-foyer du salon. J'y ai trouvé une orange, des bonbons et des crayons de couleurs. Cette journée-là, nous sommes allés chez grand-maman Cécile Lemieux Roberge. Dans l'après-midi, maman s'est mise au piano et le cahier de la Bonne Chanson y a passé. Les sœurs et frères de maman arrivaient tour à tour pour être tous ensemble pour le souper de Noël.

Au Jour de l'An, maman réussit à me convaincre de demander la bénédiction paternelle. Je suis sûr qu'elle a eu des difficultés à me convaincre; je suis très timide et très réservé mais puisque je suis l'aîné, maman considère que c'est mon devoir de le demander même si mon frère est bien prêt à prendre la relève. Maman vient nous chercher au réveil et nous amène dans sa chambre. Nous nous mettons à genoux à côté du lit et papa nous bénit de son lit appuyé sur un coude et nous bénissant de l'autre main.

Au Jour de l'An, c'est au tour de la famille de papa. Nous nous retrouvons chez grand-maman Berthe Magnan Picard. L'accent est mis sur la bouffe, autant la présentation, la qualité des mets et même le protocole. Grand-maman prépare ce repas depuis au moins deux mois et elle partage à ses garçons et leurs femmes sa façon de faire. Avant le souper, tous se rassemblent au salon pour écouter les petits-enfants faire leurs déclamations. Je récite un poème appris à l'école et ensuite, mon frère qui ne veut pas être en reste improvise un spectacle de clown. En effet, mon frère est beaucoup moins gêné que moi. D'autant plus qu'il est à l'aise chez grand-maman, il y a vécu quelques années pendant que moi je me faisais soigner du côté des parents à maman.

Papa est parti à l'hiver 1950. Il part en voyage! C'est ce que maman m'a toujours dit. Elle envoie des photos de nous à papa en prison, mais elle nous dit qu'il est en voyage en France. Quand les photos reviennent elles sont très bien identifiées avec le nom et le degré de parenté de chaque personne sur la photo puisque c'est la règle pour entrer des photos en prison. Je n'ai su que beaucoup plus tard, plusieurs années après le retour de mon père où il était réellement. Il est aussi loin que Saint-Vincent-de-Paul. Mon père fait presque cinq ans de prison pour avoir trafiqué les rapports d'impôt de ses clients quand il travaillait à Revenu Canada. Il n'y avait pas de libération conditionnelle au sixième de la peine dans le temps, au début des années 1950. Quand

je vois les peines encourues aujourd'hui, pour des fraudes de plusieurs millions de dollars, je crois que la peine qu'a reçue mon père a été trop sévère. Avons-nous profité des fraudes qu'il a commises pour ses clients? Je ne l'ai jamais su. Mais j'ai entendu dire que plusieurs personnes étaient en colère contre papa puisque les policiers ont confisqué les papiers avec les noms et les montants dont il avait favorisé ses clients.

C'est une période très difficile pour maman, elle se retrouve seule avec deux jeunes enfants et sans le sou. Elle doit se débrouiller pour continuer à nous élever et travailler pour subvenir aux besoins de sa famille, tout en nous entourant de silence sur la réalité de l'emprisonnement de papa. Ses parents, ses beaux-parents et ses amis habitent tous la paroisse et la situation est honteuse. Comme tout frère, Gilles et moi nous tirailons, mais lui parfois il va plus loin. Quelques mois avant ses 4 ans, il monte l'escalier intérieur menant au logement, en pleurant et du sang sur les jambes, déterminé. Arrivé en haut il déclare toujours en pleurant : Je lui ai lancé une brique et il s'est vengé. Le garçon avait un ou deux ans plus vieux que Gilles. J'aurais aimé éviter nos ennuis à maman, prendre sur mes épaules quelques-uns de ses soucis, ce n'est pas toujours possible.

Pour que maman aille travailler, j'irai demeurer chez grand-maman Cécile et mon frère demeurera chez grand-maman Berthe. Je suis heureux chez grand-maman. Elle m'associe à ses travaux de maison. Probablement que je nuis plus que j'aide. Je passe la balayeuse, je fais le lavage de linge et je tisse au métier. Je me rappelle particulièrement de la journée du lavage. Il faut d'abord installer la grosse laveuse près de l'évier à deux cuves du sous-sol. Pour moi, elle est énorme; il s'agit d'une ancienne laveuse à tordeur avec son énorme cuve verte et son tordeur qui s'enraye régulièrement. En plus des cuves de l'évier grand-maman installe une autre grande cuve sur un banc près de la

laveuse. Une partie du linge sale a trempé toute la nuit dans l'évier. Je dois éviter de m'approcher du tordeur car il peut me happer les doigts. D'ailleurs, grand-maman est très rapide pour le déclencher dès qu'il s'engorge et cela arrive très souvent. Ma responsabilité principale est de ramasser le linge à la sortie du tordeur pour le mettre dans la cuve à rincer dans un premier temps et un peu plus tard le mettre dans la même cuve maintenant vide et prête à recevoir le linge avant de l'étendre sur la corde à linge. Grand-maman réussit à ce que je me sente utile et plus tard à mesure que je grandis je peux commencer à aider réellement.

Entre temps je suis dans ma première année d'école depuis le mois de septembre. Je fréquente une école privée ne donnant que la première année. L'école est située au sous-sol d'une maison privé sur la rue Fabre près de Jean-Talon et appartient au professeur dont c'est la maison privée. Le sous-sol est partagé en deux, un garage pour l'auto des propriétaires et la salle de classe. Notre cour de récréation est l'entrée en pente du garage. C'est une classe de première année mixte. D'ailleurs c'est la seule fois où je suis allé dans une école mixte avant d'arriver à l'université.

Je suis en première année et je suis très timide. Étant dans les plus grands, je suis assis dans les derniers bancs de la classe qui contient probablement vingt-cinq élèves. J'ai quelques difficultés à l'école mais je finis par y arriver et tenir mes notes dans la moyenne. Je me mêle très peu aux autres élèves. Certes, je joue avec eux quand nous avons quelques minutes avant le début des cours mais je ne m'impose pas. Nous jouons surtout aux quatre coins dans la descente du garage.

En cours d'année, nous préparons notre première communion. La maîtresse nous demande d'apporter notre baptistère et nous donne une liste de choses à acheter pour la première

communion, y compris l'habillement requis. Je ne sais pas comment trouver mon baptistère et je ne veux pas donner ma liste à maman qui a de la difficulté avec les finances de la maison depuis que papa est parti en voyage. Je remets toujours à plus tard.

Vient un temps où je suis le seul à ne pas avoir apporté mon baptistère à l'école. À la dernière limite, quand j'arrive à l'école, la maîtresse me redemande mon baptistère et je dois avouer, penaud, que je ne l'ai pas, elle me retourne immédiatement à la maison. Tout le long du trajet vers la maison, il me faut trouver une façon de le demander à maman. Et si elle n'est pas là, je devrai arrêter chez grand-maman, elle demeure tout près.

C'est le parcours à pied le plus long de ma vie, trois rues à traverser, dont la rue Papineau. Maman est toujours inquiète. Je l'imagine qu'elle me demande:

« Es-tu malade ? »

« Non ».

« Pourquoi reviens-tu de l'école ? »

Je lui tends le papier remis par l'école que j'avais récupéré au fond de mon sac d'école. Le document est en fait la liste des effets nécessaires pour la première communion et la confirmation, y compris le baptistère, l'habillement et les dates pour les pratiques et les cérémonies. Quel énervement de ma part pour ce qui semble tout naturel pour maman! Mais elle doit s'humilier pour demander à grand-papa Picard un peu d'argent. Je pense que papa avait donné un certain montant à grand-papa pour le remettre à maman en cas de besoin. J'ai su plus tard que la démarche était difficile pour maman qui trouve infantilisant de ne pas gérer cet argent elle-même.

Maman m'a procuré l'habit requis pour la première communion et la confirmation qui a lieu dans la paroisse Saint-Philippe, celle où se situe l'école. Quand j'ai revu les photos, je me suis rappelé de l'événement : les garçons ont un pantalon de flanelle rayé gris, une chemise blanche avec nœud papillon, une veste noire et une paire de gants gris. L'habillement des filles ressemble à une robe blanche de mariée avec diadème et gants blancs. Nous entrons dans



l'église en procession; chaque garçon accompagné d'une fille. Je ne me rappelle pas très bien, l'église n'est pas terminée et la cérémonie a lieu au sous-sol. Puis c'est la confirmation qui, cette fois, a lieu dans une salle de l'école secondaire appartenant aux Clercs de Saint-Viateur.

Pour pouvoir aller travailler, maman doit nous faire garder. Elle pense aussitôt aux parrains et marraines. Il eut été logique que je sois gardé par mes grands-parents paternels puisqu'ils sont mes parrain et marraine et que les grands-parents maternels sont les parrain et marraine de mon frère. Apparemment, mes grands-parents maternels ne voulaient pas garder mon frère, il était trop jeune. Je pense aussi qu'ils s'étaient attachés à moi durant ma maladie. Nous sommes donc allés demeurer chez nos grands-parents mais en sens inverse du lien de parrainage.

Je suis très heureux chez grand-maman. Maman, demeurant à quelques maisons de là, vient souvent me voir mais pas tous les jours car elle travaille beaucoup et elle doit aussi aller voir mon frère qui demeure un peu plus loin. Nous n'avons pas d'auto et nous n'en aurons pas avant le retour de papa; maman n'a jamais eu de permis de conduire. C'est

donc généralement à pied que maman voyage pour aller voir mon frère. Un soir, un des frères de papa qui demeure encore avec ses parents, apporte à Gilles un cornet « mel O roll ». Mon frère lui a fait tant de finesses et d'exigences qu'il a dû lui en apporter presque tous les soirs par la suite. Quand maman a des journées de congé, nous sommes ensemble à la maison, Gilles se vante d'avoir des cornets, me disant que je n'ai pas cela chez mes grands-parents maternels, Je le trouve chanceux, sans plus, je suis heureux chez mes grands-parents maternels.



Maman a sous-loué la partie avant du logement à M. Armand Comtois et sa femme Florence. Un célibataire, Guy Beaulieu vit avec eux. Ces gens ont été d'un grand support psychologique pour maman. Ils sont devenus nos oncles et tante. Je pense qu'ils sont demeurés avec nous deux ans puis ils se sont trouvé un logement plus grand. Ils sont demeurés des amis de la famille très longtemps.

Au mois de septembre suivant, maman m'inscrit comme pensionnaire dans le couvent Saint-Victor des Sœurs de la Providence, situé à Beloeil; l'édifice a été démolit depuis pour faire passer l'autoroute 20 (Jean-Lesage). Dans le mois qui précède, maman doit écrire mon nom à chacun de mes morceaux de linge. Elle écrit sur des bandes de coton avec de l'encre de Chine, puis elle colle ou coud la bande sur le linge. Au couvent, il n'y a que des garçons répartis en deux classes, une pour la deuxième et troisième année et l'autre pour la quatrième et cinquième année. Nous portons le costume les dimanches et les jours de fête religieuse : culotte courte noire avec grands bas noirs style bas de nylon avec élastique au haut de la cuisse et blouse blanche. L'hiver, nous avons nos grands sous-vêtements en dessous des grands bas noirs et maman insistait pour que j'épinge une pochette contenant du camphre à l'intérieur de mon haut de sous-vêtement. La

semaine, nous portons des british que nous prononçons « Britchess ». C'est un pantalon de laine jusqu'en dessous du genou avec grande ampleur au niveau des cuisses et grand bas de laine qui couvre le bas du pantalon attaché avec un élastique sous le rebord du bas et sur le bas du pantalon. La blouse est remplacée par une chemise de flanelle.

Je ne me rappelle pas beaucoup de mon entrée au couvent mais j'ai droit à quelques séances de consolation de maman. Ma timidité me fait pleurer. Mais je me force d'arrêter car je ne veux pas lui causer plus d'ennuis, elle qui trouve difficile l'absence de papa et la nécessité de travailler pour faire vivre sa famille. J'ai beaucoup de difficulté à m'intégrer à mes compagnons avec qui je dois vivre vingt-quatre heures sur vingt-quatre, étant donné ma timidité. Maman vient me voir une fois par mois, elle voyage en autobus et en taxi du village de Beloeil au couvent. Maman trouve lourde l'absence de papa, mais moi personnellement je ne crois pas en avoir souffert; il ne me manquait pas.

Il m'arrive quelquefois d'uriner au lit, ce qui ne m'est pas arrivé depuis le très jeune âge. Pour me faire honte et me corriger, les sœurs exigent que je ramasse ma literie devant tous les autres. Après déjeuner, pendant la récréation, je lave ma literie à la main et je vais l'étendre à côté de la cour de récréation sous la surveillance de la sœur responsable.

Aujourd'hui, je sais que cette timidité m'empêche de fonctionner en classe. Après trois bulletins mensuels, au début de décembre maman est convoquée par la sœur titulaire, sœur Léon Alfred, qui lui explique qu'il est impossible de me garder en deuxième année, mes notes sont trop basses, je me situe au dernier rang de la classe, treizième sur treize. D'autre part, ils n'offrent pas la première année d'où la nécessité de me changer d'école. Maman ne sait que faire mais j'assume qu'elle a confiance en

moi et qu'elle sait que j'ai un blocage. Elle a dû travailler sur ma fierté et surtout me convaincre que je lui causerai beaucoup de problèmes si je dois changer d'école.

C'est à ce moment-là que j'ai vraiment accepté ma première grosse responsabilité. Je dois surmonter ma timidité pour pouvoir réussir et éviter à maman l'obligation de m'inscrire dans une autre école en première année. Je me rappelle que maman m'a expliqué la situation et m'a probablement encouragé à faire un effort supplémentaire car elle ne saurait quoi faire avec la situation. C'est ce qui m'a permis de prendre confiance en moi et de me prendre en main. Deux mois plus tard, je suis toujours en deuxième année, mais je suis maintenant premier de classe au lieu de dernier. Cette responsabilité pour mes études ne me quittera plus.

Mes difficultés scolaires se sont terminées là. Au mois de décembre mon bulletin me situe au quatrième rang de la classe et j'oscillerai entre le premier et le troisième rang jusqu'à la fin de l'année.

Dès lors, je me sens accepté, je reconnais ce milieu comme le mien et je m'intègre mieux. Dans la cour nous jouons à toutes sortes de jeux mais le jeu préféré de tous est le jeu de billes. Avec mon petit sac de billes, je réussis à grossir ma cagnotte puis à la perdre. Quelques fois je peux recommencer à jouer avec les billes que j'ai trouvées enfouies dans la neige. C'est un jeu autant pour l'été que l'hiver : un trou dans la terre ou la neige et d'une certaine distance avec le côté de l'index, nous devons soulever la bille et la lancer dans le trou; celui qui réussit, ramasse les billes des autres. Nous jouons aussi à la « tag » en courant dans toute la cour pour rejoindre un autre et lui remettre la « tag ». Nous jouons à la « cacane » avec une vieille boîte de conserve, chaque équipe déplaçant la cacane à coups de pied. Je porte des lunettes, mais je les perds au

courant de l'hiver, un autre élève les retrouvera au printemps dans la boue au fond de la cour.

Quand il fait trop mauvais pour sortir dans la cour, le jeu préféré ressemble au jeu de billes : avec des cartes de hockey, nous devons nous approcher le plus près du mur d'en face, le plus près étant celui qui réussit à appuyer sa carte sur le mur le plus verticalement possible. Le gagnant ramasse les cartes en jeu.

Je passe aussi beaucoup de temps au fond de la cour à examiner la ferme qui appartient aux sœurs et qui est gérée par un fermier engagé qui a sa famille et sa maison tout à côté du couvent. Derrière la cour, passe le chemin d'accès aux champs. Dépendant de la saison, le fermier y fait circuler le troupeau de vache qu'il envoie au pré entre chaque traite. De l'autre côté de ce chemin, c'est le poulailler; il y a plusieurs poules et surtout un grand arbre dans la cour du poulailler dans lequel les poules réussissent parfois à se percher.

En classe j'apprécie les concours en rang. L'institutrice pose des questions à chacun à tour de rôle; si nous avons la réponse nous gardons notre rang, sinon nous nous retrouvons à la queue et la personne suivante a la chance de répondre et de prendre le rang laissé par celui qui a manqué. Ce système d'émulation est utilisé pour l'orthographe, la grammaire et l'arithmétique, l'histoire et surtout le petit catéchisme.

Deuxième avantage de ce système, c'est d'aller chercher des connaissances plus avancées. La classe est partagée entre des élèves de deuxième et troisième année. Pendant que le cours se donne aux élèves de troisième, ceux de deuxième ont des devoirs en classe. Mais si nous finissons nos devoirs rapidement, nous pouvons suivre le cours de troisième année et lors de bataille en rang, il peut même arriver qu'une question mal répondue par un élève de troisième soit proposée aux élèves de deuxième; quel

plaisir de pouvoir y répondre à l'occasion ! Je pense que ce style de pédagogie serait décrié aujourd'hui au nom du respect de l'enfant; ce que je considère une erreur car tous nous devons nous y habituer. Nous sommes confrontés à ce type d'émulation, de compétition tout au long de notre vie, surtout au travail.

L'été, maman demande à ses parents de lui prêter le chalet à Beaulac. Au fait, elle fait du troc. En compensation, elle fera l'entretien du chalet et devra faire la cuisine et le ménage pour tous les invités, constitués principalement de ses frères et sœurs dont une, Réjeanne, est mariée et elle a des enfants. Au printemps, maman accompagne mes grands-parents au chalet pour y faire le grand ménage: nettoyage, peinture intérieur et extérieur. Mon frère Gilles qui demeure toujours avec les grands-parents paternels nous rejoint dès la fin des classes. À la Saint-Jean-Baptiste, maman est venue me chercher au couvent et grand-papa nous amène au chalet à Beaulac alors dans la municipalité de Saint-Calixte, maintenant Chertsey. Gilles et moi y passons l'été avec maman. Mes grands-parents viennent les fins de semaine et durant les vacances. D'ailleurs, le chalet se remplit durant ces vacances, et il arrive que nous soyons plusieurs dans le même lit, mes oncles, alors jeunes hommes, couchant sous la tente. Il arrive aussi que ma cousine Claudette, un an plus jeune que moi, passe la semaine avec maman et nous.

Le chalet est situé au bord du lac sur une parcelle de terrain acheté au beau-frère de grand-maman. Il est bâti de façon très économique : des pilotis en rondin, des solives en rondins, un plancher en planches non planées et des murs en 2 X 4 non planés. Le recouvrement extérieur est fait de « slabs », la croûte résiduelle avec un peu de bois que les moulins à scie vendent comme bois de chauffage. Le revêtement intérieur est constitué de boîtes de carton ouvertes et clouées sur les murs puis peinturées. La cuisine a été ajoutée plus tard et elle est faite des mêmes matériaux. Les trois chambres sont

divisées par des murs de sept pieds, eux aussi recouverts de carton peinturé. Il n'y a qu'un seul bureau dans la plus grande chambre. Dans chaque chambre il y a une grande tablette à environ six pieds du plancher qui tient lieu de commode pour la literie et notre linge personnel. Les trois chambres partagent le même plafond cathédral. L'eau pour boire est puisée dans un puits tellement sur le bord du lac que les vagues le rejoignent. Le lavage de la vaisselle se fait dans un bac sur une vieille table attachée à un gros sapin en face du puits. C'est ce puits qui nous sert de glacière; la nourriture périssable est mise dans le fond d'une grande poubelle de fer blanc lesté d'une pierre et descendu dans le puits. La toilette est évidemment une bécosse (de l'anglais back house). Parce que le sol est très rocailleux ou peut-être plus pour éviter les senteurs, la bécosse est dotée d'une assez grande chaudière avec un peu d'eau sous le siège de toilette. Il faut aller vider la chaudière à tous les jours dans une fosse creusée dans le champ à quelques quatre cents pieds plus haut et recouverte de rondins.

La semaine, étant le plus vieux, c'est ma corvée. La fin de semaine, quand il y a beaucoup de monde, les adultes s'en chargent, quelques fois deux fois par jour.

Je me rappelle de mon premier costume de bain en laine qui couvre le buste avec des bretelles sur les épaules.

C'est très inconfortable, ce qui fait que je l'enlève quand je sors de l'eau.



Mais puisque j'aime beaucoup l'eau, je dois le remettre mouillé et me dépêcher de retourner à l'eau pour arrêter la démangeaison de la laine. Je ne saurais dire combien d'heures et de jours nous nous sommes amusés avec la chaloupe. À la fin de l'été, nous pouvions même y poser les rames et nous promener; pas très loin, la chaloupe est toujours reliée au rivage avec une grande corde. À l'occasion, maman ou grand-maman embarque avec nous et nous pouvons enlever la corde et lui démontrer notre habileté.

Entre nos baignades nous nous amusons à courir et à explorer le petit boisé derrière le dépotoir qu'utilisent les deux chalets, celui de grand-maman et celui, plus imposant, de sa sœur. Nous nous essayons à grimper aux arbres. Je réussis à monter au mélèze, mais je ne réussis pas à grimper au gros bouleau au milieu du boisé et cela m'agace, mon compagnon de jeux, de quelques années plus âgé que moi, Jacques, un cousin de maman, lui, il peut le faire. Sur le terrain de Jacques, le cousin, il y a aussi un grand saule pleureur dans lequel nous grimpons. Ma tante Blanche, la sœur de grand-maman, aime beaucoup les fleurs et les arbres. C'est à ce moment-là que j'apprends que nous ne pouvons pas grimper aux arbres sur le terrain; Jacques a été confiné à l'intérieur pour deux jours parce qu'il a grimpé le saule et nous a laissé grimper. Il nous reste les arbres du petit boisé. D'ailleurs, il y a un autre arbre qui m'impressionne beaucoup sur son terrain, C'est un bouleau pleureur comme je n'en ai jamais vu d'autres. Il est constitué d'un seul faisceau de branches à environ huit pieds du sol. Chaque branche a plutôt l'allure d'une liane qui retombe au sol à quelque trois pieds du tronc. Le faisceau de lianes qui traîne au sol est tellement dense qu'il est impossible de savoir si quelqu'un se trouve sous l'arbre sans écartier les branches. En fait nous utilisons le dessous de l'arbre comme d'autres utilisent une cabane qu'ils se sont fabriquée avec des restants de planche. Quand nous voulons faire un pique-nique, nous nous retrouvons deux ou trois sous l'arbre avec notre table d'enfant et nos chaises.

Sur le chemin privé qui joint les deux chalets, il y a un jeu de fer d'installé. Quand il ne fait pas assez chaud pour jouer dans l'eau ou avant le souper, Jacques, Gilles et moi bâtissons une ville dans le sable (la terre jaune) entre les deux poteaux du jeu de fer. Les autos sont forcées de s'arrêter avant le jeu de fer et notre carré de sable. Celui-ci ne finit plus de grandir, il devient un paysage comprenant routes, rues, édifices et voitures diverses. Les bordures de route sont délimitées par des bouchons de bouteille, les édifices constitués de tous les matériaux possibles, jouets brisés, bout de bois, de métal ou de plastique. Il y a même du viaduc fait avec des bardeaux de cèdre ou des éclisses de bois. Le tout s'agrandit régulièrement et atteindra éventuellement environ vingt pieds par vingt pieds. Gare à ceux qui marchent sur ce bout de chemin. La fin de semaine les adultes jouent aux fers à cheval et les piquets sont situés dans le chemin de chaque côté de notre ville; ils en font le tour pour ne pas l'abîmer. Les seuls qui l'abîment quelques fois, c'est nous qui ne sommes pas assez forts pour lancer les fers aussi loin même si nous avons la permission d'avancer un peu. Il va sans dire que toute destruction est aussitôt rebâtie. Pierrette, une sœur de Jacques, se joint à nous de temps en temps mais elle ne s'en intéresse pas vraiment. Par ordre d'âge, il y a Jacques, Pierrette, moi et Gilles. Étant donné les différences d'âge entre autres, il y a des discussions animées et même des pleurs qui font appel à maman pour nous départager.

À la fin de l'été, maman a hâte de laisser le chalet car elle a compris qu'avoir le chalet de grand-maman, c'était recevoir la famille élargie et souvent les servir. En septembre je retourne au pensionnat, Gilles retourne chez les grands-parents paternels pour entreprendre sa première année et maman retourne sur le marché du travail comme secrétaire comptable.

En troisième année, la vie au couvent se déroule très bien, je suis dans mon élément. J'apprécie quand maman vient me voir car elle apporte le diner et nous pouvons pique-niquer sur le quai des sœurs, en face du couvent, à l'ombre des grands peupliers qui surplombent le bord de l'eau. Quand je retourne à la maison, à la Toussaint, à Noël ou à Pâques, je suis entouré d'affection par maman, sa mère, son père et ses frères et sœurs. Maman fait beaucoup de couture pour nous, c'est donc l'occasion de faire les essayages avant de retourner au couvent.

Au printemps, maman perd ses locataires. Elle ne réussit pas à louer jusqu'à ce qu'elle décide de sous-louer la plus grande partie du logement à une famille de deux enfants. Maman aménage dans le salon double et libère la cuisine, l'entrée et les deux chambres pour la famille de M. et Mme Labrie.

L'été suivant, maman travaille et ne peut pas nous ramener au chalet. Mon frère a vieilli et grand-maman accepte de nous y amener et de passer l'été avec nous. C'est toujours les mêmes jeux et nous ne nous en lassons pas. Nous sommes un peu plus vieux. Grand-papa m'a montré comment utiliser la sciote et pour me rendre utile j'aide à couper le bois de chauffage. Les murs du chalet sont recouverts de slabs, mais nous utilisons aussi la slab pour le chauffage et la cuisson. Il faut entretenir le poêle dans le chalet si nous voulons manger chaud et nous réchauffer quand il fait frais.

Nous avons nos corvées, je continue à aller porter la chaudière de la bécosse au puisard, mon frère va porter les déchets au dépotoir dans le petit boisé, nous coupons du bois et aidons pour la vaisselle. Nous allons même puiser l'eau au puits, mais toujours sur la supervision de grand-maman car elle a très peur que nous tombions dans le puits.

Le soir, surtout quand il fait très chaud, j'ai de la difficulté à m'endormir. Si les murs des chambres ont environ sept pieds, le plafond lui fait quelque douze pieds en son centre. Dans la pointe du toit, il y a une petite fenêtre qui donne au dessus de la cuisine sur des grands arbres. L'été, il fait clair assez tard ou il y a la lune; cela éclaire les branches des arbres qui font toutes sortes de dessins, parfois, on dirait même du cinéma quand le vent apporte son aide. La représentation est souvent agréable et je m'endors, Mais d'autres fois, ce sont plutôt des cauchemars surtout quand le tonnerre se met de la partie et que je vois les éclairs par la fenêtre de la pointe du toit.

Avec grand-maman, nous allons au lac et nous nous rendons utile. Son beau-frère voisin a débuté la construction d'un quai. Il a bâti une structure d'environ quarante pieds de long et six pieds de large. En réalité, il s'agit d'un long caisson érigé avec des poutres de 12 X 12. Le dessus sera éventuellement recouvert avec des 2 X 6. Ils ont commencé à remplir le caisson avec des roches, mais cela en prend beaucoup. Puisque nous passons la saison au lac, durant la semaine quand nous sommes seuls avec grand-maman, elle nous entraîne à ramasser des roches dans l'eau pour aller les porter dans le quai. Du côté du terrain de grand-maman, il y a déjà eu un quai de pierres et les pierres ont été déplacées dans le lac par le gel au cours des années. Nous les ramassons, pour certaines il faut se mettre à deux ou trois pour les déposer dans la chaloupe. Quand la chaloupe est assez chargée avant qu'il y ait danger, que la vague passe par-dessus bord, nous l'aménonons vers le quai neuf pour y déverser les roches. Je pense que nous devions faire un ou deux voyages par jour de beau temps.

Au courant de l'été, il m'arrive un malheur. La sœur de ma grand-mère a un lapin qu'elle laisse courir sur le terrain. Je le trouve très beau et j'aimerais le flatter. Quand je le vois, je cours après pour le rattraper. Je ne réussis jamais. Cette fois-ci, je sens que le lapin sera pris dans un coin et que je pourrai

le prendre. À la dernière minute, je saute pour le rejoindre, le lapin hésite et recule; je lui tombe dessus. Il meurt. Je ne m'en vante à personne et je n'en entends plus parler. Mais aujourd'hui encore je m'en rappelle et j'ai des remords.

Nous sommes en septembre 1952, je retourne au couvent pour ma quatrième année. L'institutrice, sœur Louise Béatrice enseigne une classe de trente élèves, moitié 4^e année, moitié 5^e année. À propos, j'ai dû subir un examen cardiaque en 2007 et j'ai séjourné à la maison des sœurs de la Providence non loin de l'hôpital Sacré-Coeur. En parlant avec la religieuse réceptionniste, j'apprends que sœur Louise Béatrice demeure dans l'aile réservée aux sœurs malades et qu'elle est atteinte d'Alzheimer sévère. Je pars la 4^e année du bon pied car j'avais de bonnes notes en 3^e année. Cela me permet d'être encore plus attentif à l'enseignement donné aux élèves de 5^e année. En dehors de cela, c'est une année comme les autres.

À l'automne, les sœurs amènent les élèves de ma classe pour aider aux champs lors de la récolte de betteraves à sucre. C'est une occasion de briser la routine et d'aller plus loin que la clôture de la cour. Les betteraves ont été déterrées et nous les ramassons pour les lancer dans le tombereau, une voiture à deux roues attelées au cheval. La culture de betteraves à sucre est très populaire dans la région qui accueillait alors à Saint-Hilaire la seule usine de transformation de betteraves à sucre du Québec. Nous apprécions cette diversion, cela fait changement avec les jours de classe. Ces soirs-là, une ou deux fois par année, nous sommes exténués, le souper est bienvenu et nous dormons profondément.

Un autre jour, le cultivateur nous invite à faire le tour de l'étable dans laquelle il y a les vaches laitières que nous voyions passer au fond de la cour pour aller au champ. Il y a aussi le bœuf qui sert à la reproduction. Il y a des moutons et un grand poulailler. Ce jour-là la batteuse est harnachée

au tracteur avec une grande courroie de près de dix pouces de large et vingt pieds de long pour faire le lien entre la poulie du tracteur et celle de la batteuse. La batteuse est un équipement loué par le cultivateur pour le temps de la moisson du blé.

À l'école, je voulais faire partie de la chorale mais, peine perdue, je n'ai pas la voix assez juste. Après une dizaine de pratique je suis invité à ne plus me présenter.

À la fin de l'année, c'est la Fête-Dieu. Pour les sœurs, c'est l'occasion de faire une procession le soir. Un grand reposoir est érigé dans la porte du garage un peu en retrait du couvent. Nous faisons plusieurs fois le tour du couvent en entonnant des cantiques et des prières avec chacun un cierge avec coupole en carton pour protéger du vent. Après une cérémonie devant le reposoir, nous retournons à la chapelle reconduire le Saint-Sacrement.

Au printemps, les locataires de maman se sont acheté une maison à Cartierville sur la rue Saint-Évariste. Maman décide de ne pas renouveler son bail. Elle loue un demi-sous-sol sur le boulevard Saint-Michel, un logement d'un appartement et demi dont le propriétaire est M. Mondor. Mon frère est maintenant au couvent Saint-Victor avec moi. Aux vacances de la Toussaint, Noël et Pâques nous nous entassons dans ce petit logement.

L'année suivante, je suis toujours au couvent Saint-Victor. Puisque le couvent n'offre pas la 6^e année, les sœurs décident de nous préparer à faire notre communion solennelle. En 5^e année, nous ne sommes que huit élèves. L'année est sous le thème de la communion solennelle. Quand nous dessinons en classe, c'est toujours des images pieuses pour fabriquer un scrapbook. Je pense que j'ai encore ce livre.

Je tente à nouveau de faire partie de la chorale mais pas plus de succès. À la fin de l'année, ceux qui ont chanté à la chorale vont en pique-nique. Je me glisse dans le groupe et nous embarquons dans la voiture à foin pour aller peut-être quelques milles plus loin. Mais la sœur m'identifie dès que nous commençons à chanter et elle me renvoie à pied.

À la fin de l'année, je suis heureux de graduer en 6^e année. Mon père est revenu de voyage et il est prévu que je serai externe à un autre couvent des sœurs de la Providence sur la rue Ontario, au coin de Saint-Germain.

À son retour, mon père a acheté un dépanneur au 2183 rue Nicolet entre Ontario et Rouen. De fait, il y a trois dépanneurs sur cette rue-là. Je suis assez vieux pour aider. Je livre les journaux et les commandes téléphoniques. Je remplis les tablettes d'épicerie : les boîtes de conserve sont gardées au sous-sol en terre battue. Il faut faire du bruit en entrant dans le sous-sol d'une hauteur de quatre pieds (1,25 mètres) pour éloigner les rats potentiels. Papa achète les pommes de terre en grosse poche de jute que nous vidons dans un caveau au sous-sol pour en faire des sacs de dix livres que nous pèserons sur la balance du dépanneur à mesure que nous en aurons besoin. Je commence à servir au comptoir surtout lors des repas en famille. Si j'ai de la difficulté à servir, j'appelle mes parents pour continuer le service au client. Au dépanneur, nous vendons un peu de tout, sauf la bière, nous n'avons pas de permis. Ce qui n'empêche pas mon père d'accommoder ses meilleurs clients avec sa réserve personnelle. Notre téléphone est aussi un téléphone public accroché au mur à côté de la porte extérieure du magasin. Nous vendons tout ce qu'un dépanneur d'aujourd'hui vend, et même des produits en vrac pesés devant le client tel : biscuits, sucre, farine, bonbons.

Pour nous, c'est fini les vacances d'été. Si ce n'est des pique-niques du dimanche en été. Le dépanneur est ouvert sept jours par semaine de 7h00 à 23h00, deux heures de moins le dimanche. L'été, mes parents engagent une personne de confiance qui gèrera le dépanneur les dimanches de pique-nique. Puisqu'ils ne veulent pas être retardés pour le départ, qu'ils veulent éviter de perdre du temps à refaire leurs recommandations à l'employé, nous partons avant l'arrivée de celui-ci et nous ne revenons qu'après la fermeture.

C'est une sortie pique-nique. Maman a tout préparé, rempli la grosse glacière rouge Coca-Cola. Aussitôt sortis de la ville, nous sommes à la recherche d'une église pour la messe du dimanche.



Maman ne porte généralement pas de chapeau, mais il lui en faut un pour aller à l'église, alors elle s'attache un papier mouchoir sur la tête avant d'y entrer.

Le samedi soir, après la fermeture du magasin, à vingt-trois heures, nous allons souvent chez les Comtois qui se sont acheté une télévision. Quelquefois nous voyons la fin de la partie du Canadien ou du moins la ligue du vieux poêle, c'est-à-dire les commentateurs sportifs. Un peu plus tard, il y a un poste anglais qui propose de la boxe. C'est l'occasion d'accompagner papa, de boire une liqueur et parfois manger une pizza pendant que les hommes boivent une ou deux bières.

Tout ça avant que mes parents aient assez d'argent pour acheter leur propre télévision. Déjà, quand je livrais les commandes dans le quartier, plusieurs personnes avaient

leur téléviseur même si ce n'était pas un quartier des plus favorisés. À partir de ce moment, nous avons arrêté d'aller chez les Comtois, car nous pouvions regarder la partie de hockey du Canadien le samedi soir au complet. Pendant la partie de hockey, vous comprenez que c'est maman ou moi qui devons aller servir au magasin. Tous ces samedis, j'ai la permission de me coucher plus tard, étant donné que je peux dormir plus tard le dimanche. C'est probablement la période de ma vie où je me suis le plus intéressé au hockey de la Ligue Nationale. Il n'y a que six équipes et les Canadiens luttent régulièrement pour la première place.

En sixième année, je suis externe, je le vis comme un retour à la maison puisque j'y suis très peu demeuré pendant de nombreuses années. C'est l'époque où je vis le plus près de ma famille et de son intimité. Je ressens une appartenance réelle en vivant au jour le jour, sans la grande anxiété qui m'a suivi tout le long de mon enfance et qui reviendra dans quelques années. Cette période a certainement été la plus heureuse de mon enfance, faite de joie simple et du bonheur de partager le travail. Derrière le dépanneur, il y a trois appartements, la cuisine, la chambre des parents et le salon qui font office de lien entre les appartements. Gilles et moi nous couchons sur un divan-lit dans le salon. Le dimanche matin papa essaie de faire le moins de bruit possible pour nous laisser dormir. C'est dans cette chambre de mes parents qu'André est né, maman ayant décidé pour la première fois d'accoucher à la maison. Nous vivons cette attente agréablement même si la santé de maman a été chancelante durant sa grossesse. Mon frère n'était pas au monde quand je suis parti pour l'école le matin mais nous avons eu, Gilles et moi, la chance de le connaître quand on est venu dîner. André est né le 26 avril 1955 à 8h25 malgré la prévision du médecin qui prévoyait sa naissance à 6h00 avant l'ouverture du dépanneur.

Chapitre 4, Collège

À douze ans, en septembre 1955, mes parents m'envoient au collège Bourget à Rigaud, pensionnaire. Le choix du collège Bourget est dicté par sa réputation et par le calendrier. Je serai pensionnaire à plein temps, y compris les fins de semaines. Cette fois, ce n'est plus mon nom qu'on inscrit sur les vêtements mais plutôt un numéro. Il était possible d'acheter ces numéros chez Dupuis Frères; je conserverai le numéro 33 tout au long de mon cours classique. J'ai toujours été pensionnaire, sauf en 1^e et 6^e année; je retrouve mon milieu. En même temps, mon frère Gilles est inscrit en 5^e année au couvent des Sœurs de Sainte-Anne à cinq cents mètres du collège. Même si je suis en préclassique, l'équivalent de la 7^e année, je me considère chez les grands. D'ailleurs, je suis reçu comme un grand par les sœurs, quand le dimanche, j'ai la permission d'aller voir mon frère au couvent. « Mon petit frère », lui me dirait, « mon grand frère », je suis timide, il est fonceur, j'ai des cheveux foncés, il est parfaitement rouquin et très fragile aux gros coups de soleil. Maman a toujours répété que c'est Gilles qui m'a montré à jouer. Cette permission que m'offre le personnel du collège, je l'apprécie car nous avons développé une certaine connivence, pour ne pas dire une forte amitié, pendant presque dix ans, nous avons été les deux seuls enfants de notre famille.

Au collège, comme tout le monde, je maugrée à l'occasion contre l'encadrement mais cela me va, il y a peu d'imprévu. Nous nous levons à 5h40; le temps de se laver les dents et de s'habiller, nous devons être rendus à la chapelle pour la messe quotidienne. 6h00 c'est la messe, 6h45 déjeuner au réfectoire, 7h15 récréation, 8h00 étude obligatoire en salle d'étude, 8h30 premier cours, 9h25 deuxième cours, 10h20 récréation, 10h35 troisième cours, 11h30 étude obligatoire en salle d'étude, 12h00 appel par rangée pour le dîner à la cafétéria suivi de la récréation, 13h30 étude obligatoire en salle d'étude, 14h00 quatrième cours, 14h55 cinquième

cours, 15h50 récréation, 16h30 salle d'étude pour devoirs et étude, 18h00 appel par rangée pour le souper suivi de la récréation, 20h00 salle d'étude, période de lecture, 21h00 dix minutes libre et dortoir, 21h45 couvre-feu. À la période des devoirs, il est possible de lire dans la dernière demi-heure si nos résultats scolaires du dernier bulletin sont supérieurs à 70%, un carton bleu sur le coin de notre bureau l'atteste et si rarement nous avons 80% au bulletin nous pouvons lire dès les devoirs terminés; mais jamais durant les périodes d'étude.

Comme tout adolescent, nous sommes toujours affamés. La quantité de nourriture ne manque pas, mais la variété et la qualité laissent à désirer. Imaginez que vous mangez de la nourriture d'hôpital toute l'année, j'exagère à peine. Une anecdote : Un élève a si peur des microbes qu'après avoir ramassé son repas, il lave certains de ses aliments à l'eau chaude, je me rappelle surtout ses céréales du matin.

Les mardis, jeudis et dimanches après-midi, récréation du dîner jusqu'à la session de devoir de 16h30. Le samedi est une journée régulière. Le dimanche matin, la messe du lever est remplacée par une présence à la chapelle, le temps de quelques cantiques et de la communion. À 8h30 nous retournons à la chapelle pour la grand-messe du dimanche qui durera jusqu'à 10h15 puis temps libre jusqu'au dîner. Vers le milieu de mon cours d'une durée de huit ans, les après-midis de congé passent du mardi au mercredi et du jeudi au samedi pour permettre à ceux qui le peuvent de passer une journée dans leur famille du samedi midi jusqu'à vingt heures le dimanche.

Après chaque récréation, nous nous mettons en rang dans la grande salle. Le préfet de discipline monte sur la première grande table de ping-pong devant tout le monde et il nous donne les recommandations d'usage avant de débiter la prière. Le préfet est un prêtre de très grande taille possédant

une grosse voix, il nous rappelle que si nous ne nous plions pas à la discipline, il y aura des conséquences. Et nous savons que quelques-uns ont goûté à la « strappe » sur les mains (anglicisme pour courroie ou ceinture).

Dans la cour de récréation, il y a divers équipements dont des balançoires, des trapèzes, des ballons coup de poing, des échelles horizontales, un pas de géant (un grand poteau d'acier avec de grandes chaînes attachées au sommet qui nous permettent avec la rotation, en se tenant à une barre au bout de la chaîne, de faire des pas de plus en plus grands) un poids de cent livres, quatre terrains de balles au mur, cinq terrains de tennis, trois terrains de balle molle, deux terrains de ballon volant et une dizaine de terrains de badminton avec filet résistant jamais utilisé pour le badminton mais plutôt pour la guénette (rondelle de caoutchouc vide en son centre, diamètre total d'environ huit pouces, diamètre des côtés environ un pouce). Sensiblement les mêmes règles que le badminton, mais pas de raquette, nous attrapons avec les mains et nous relançons aussitôt sans jamais lancer avec les mains au dessus des épaules.

L'hiver, le sport le plus couru, c'est le pelletage de la patinoire, même les jours où les bandes de la patinoire de hockey ne sont presque plus visibles suite à la tempête suivie de la poudrerie. Je me rappelle avoir pelleté plus souvent que jouer au hockey. Il y a toujours l'aréna pour du patin libre à l'occasion ou pour le club qui représente le collège à l'inter-collégial. Même qu'une année, nous sommes appelés à pelleter le toit de l'aréna.

Parce que mes parents ont insisté pour dire quelle importance ils accordent aux études, je fais mon possible pour rencontrer leurs attentes et surtout celles de ma mère après le départ de mon père. Au point d'intégrer pour moi-même ces attentes ! L'instruction me permet de m'assumer et jusqu'à un certain point de contrôler ma timidité. C'est difficile de m'intégrer

au groupe d'élèves. Les activités physiques de groupe sont très encouragées et même quelquefois obligatoires. L'été, nous jouons à la balle-molle ou au drapeau. À la balle-molle, ceux qui ont des gants et qui sont plus fonceurs jouent aux meilleures positions, je joue toujours à la vache (aujourd'hui, c'est au champ). L'hiver nous jouons au hockey mais toujours avec le minimum d'équipement, des patins et un hockey. Les loisirs extérieurs sont très encouragés. À la récréation du matin, nous devons obligatoirement aller dehors et il est interdit de rester sur le préau, un espace de la cour légèrement surélevé et couvert. Le préau, c'est pour les jours de pluie.

Tout au long de mon cours classique, j'ai senti le besoin de me surpasser, ne serait-ce que pour me sentir à l'aise dans un groupe de personnes que je pressentais beaucoup plus à l'aise financièrement. J'en ai pour preuve la narration qu'ils font de leurs vacances remplies de loisirs de toute sorte. Je me sens très humilié de porter les anciens costumes de mes oncles qui ne correspondent plus du tout à la mode courante. Malgré cela, j'ai été plutôt heureux pendant mes années au collège, j'avais des compagnons de jeu et j'aimais m'instruire tout en étant pas très studieux. J'appréciais la majorité des périodes de cours et je comprenais rapidement, ce qui rendait les périodes d'études obligatoires fastidieuses et souvent redondantes. J'avais souvent un livre de lecture sous mon livre de grammaire latine ou d'histoire, la lecture étant le meilleur passe-temps lorsque je suis confiné à la salle d'étude. Il faut toujours épier le surveillant qui se promène régulièrement dans les allées pour s'assurer que nous étudions.

En dehors des vacances de l'été, nous retournons à la maison trois fois dans l'année: À la Toussaint, la fin de semaine est prolongée de quelques jours; à Noël nous partons du collège le 23 ou 24 décembre pour y revenir vers le 6 janvier et à Pâques, nous partons le Jeudi Saint pour être de retour le Lundi de Pâques. Dès que je suis à la maison j'aide mes parents qui au début ont un dépanneur puis plus tard, ont vendu le dépanneur pour acheter une épicerie.



Tant au dépanneur du 2183 Nicolet qu'à l'épicerie du 3800 Martial, nous sommes Gilles et moi tous deux heureux de travailler dans la mesure de nos capacités. À Montréal-Nord, mon frère livre les commandes avec le bicycle commercial à grand panier. C'est sur ce bicycle qu'il m'a montré, mais je ne serai jamais aussi habile que lui.

Je passe toutes mes vacances à aider mes parents et j'en suis fier; Je dirais même que lors du divorce, j'ai trouvé cette étape difficile ne pouvant plus aider comme j'avais toujours fait avant. Lors des premières périodes de congés scolaires, je me sentais relativement désœuvré ne sachant plus quoi faire: Impensable d'aider au commerce de mon père et sans le sou pour quelque activité, le collège est devenu mon chez-moi, surtout que maman déménageait souvent pour s'adapter à la nouvelle situation familiale et financière. Le divorce de mes parents a été officialisé environ dix-huit mois après la séparation. Maman me disait qu'à cette époque, le divorce exigeait la présentation d'un bill privé à la Chambre des communes à Ottawa.

La première fois que je suis allé au collège, mes parents sont venus me mener en auto et me reprendre lorsque je pouvais retourner à la maison. Mais quand ensuite ils se sont séparés, j'ai commencé à prendre le train à la Toussaint, à Noël et à Pâques pour aller et revenir de chez moi. Au début et à la fin de l'année scolaire, maman trouvait quelqu'un pour le transport, car il fallait apporter la grosse malle qui devenait mon armoire à côté de mon lit durant l'année.

Mes parents se sont séparés au début de l'année 1959. Mon frère Jean-Guy vient à peine de naître, le 27 octobre 1958. Quelques mois plus tard mon père va vivre avec la caissière de son épicerie, elle est dix-huit ans plus jeune que lui, Elle s'appelle Pierrette Beaulieu, sa mère est italienne, son père québécois. Maman continue de demeurer à l'étage au dessus de l'épicerie de mon père sur la rue Martial à Montréal-Nord pour quelques mois après le divorce. Elle a l'avantage de ne pas payer de loyer mais elle a la larme à l'œil facilement. La situation doit cesser à cause des émotions qu'elle engendre. Quant à moi, le départ de mon père ne m'a pas vraiment affecté, j'étais beaucoup plus présent pour maman depuis longtemps. Cet homme est un étranger pour moi.

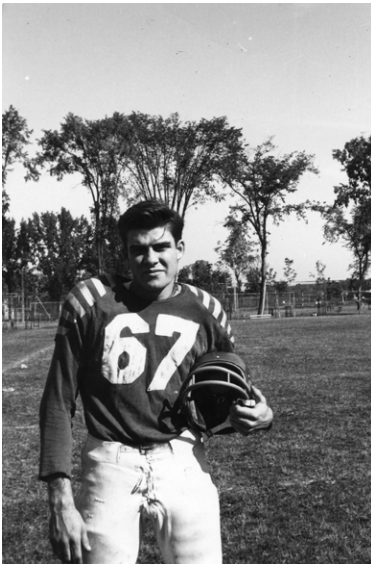
J'avais l'habitude de travailler à l'épicerie familiale pendant les heures d'ouverture, soit soixante-six heures par semaine. À cause du divorce, je ne suis plus le bienvenu à l'épicerie de mon père; d'après maman, il craint que nous, les enfants, subtilisions des marchandises pour elle, à qui il ne donne pas suffisamment pour qu'elle subsiste. J'ai cherché un emploi et j'ai trouvé dans une petite épicerie de la rue Holt, quartier Rosemont. Je dois me voyager en autobus, je me rappelle même avoir marché dix kilomètres après ma journée pour éviter de payer un billet d'autobus à 8¢. Le travail consiste à garnir les tablettes d'épicerie et aider en général jusqu'à devenir caissier durant les

vacances du personnel régulier. Pour moi, c'est facile, les exigences sont moindres que ce à quoi j'étais habitué de faire à l'épicerie familiale. Je ne travaille que cinquante-six heures par semaine, soit l'équivalent avec le transport de ce que je faisais au commerce familial. Le travail est moins valorisant mais le salaire passe de 5.00 \$ à 38.00 \$ par semaine, ce qui permet de surmonter un peu l'impact de la séparation de mes parents.

En septembre 1959, je retourne au collège pour l'année en belles-lettres. Les études sont plus difficiles. Je finirai l'année avec une moyenne globale de 69%; pourtant, je suis au 3^e rang d'une classe de 30. Je fais de plus en plus de sports. Athlétisme et football à l'automne, ski à l'hiver sur la nouvelle pente à l'arrière du collège; il y a même un remonte-pente, un câble pour s'agripper. Cette année je peux réduire mes frais de pensionnat en acceptant d'être de corvée de vaisselle un mois sur deux.

À l'été de 1960, mon oncle pharmacien connaît un de ses cousins qui a une petite entreprise de construction de chalets préfabriqués. Il le convainc de m'engager pour l'été; il accepte après avoir hésité à cause de mon âge, j'aurai 17 ans à l'automne, mais je mesure six pieds et je suis plutôt en bonne condition physique. Le travail est difficile mais valorisant. Nous travaillons dehors le plus souvent sur le bord de l'eau et en tenue presque de vacances. L'été, nous pouvons même travailler en culotte courte et en costume de bain et nous jeter à l'eau sur l'heure du midi. Nous montons des chalets préfabriqués un peu partout jusqu'à dix ou deux cents kilomètres de Montréal. J'apprends un métier et je fais un travail physique qui me convient bien. Dû à mon manque d'expérience et à mon âge, je suis engagé à 75¢ de l'heure. Nous travaillons jusqu'à quatre-vingt heures par semaine, mais je n'en ai jamais assez, j'ai besoin de gagner beaucoup d'argent pour pouvoir continuer mes études.

Je dois dire que Réal prend soin de moi, je dirais même qu'il a à cœur de m'aider à compléter mes études. En rétrospective je pourrais le considérer comme un grand frère établi de 15 ans mon aîné. Aujourd'hui, c'est l'image qui me vient à l'esprit, cette pensée ne me serait pas venue en tête au moment des faits. Les quelques fois que nous revenons à Montréal c'est pour permettre à Réal de voir son patron, connaître les nouveaux projets et être payés pour l'ouvrage accompli. Nous avons peu de temps. Les deux autres menuisiers demeurent à Montréal-Nord, Réal aussi; il me demande si j'ai objection à coucher chez lui pour s'éviter d'aller me reconduire; ce qui arrive quelques fois dans l'été. Cela me convient à moi et ma famille car un lit est alors disponible derrière le dépanneur; mes jeunes frères n'ont pas à coucher à deux sur le divan-lit du salon.



En septembre 1960, retour au collège pour une année en rhétorique. Je poursuis les activités sportives. Au football, je fais partie de l'équipe qui représente le Collège dans la ligue inter collégiale. Parce que je mesure six pieds, je suis assigné d'office à un poste de bloqueur. J'ai refusé et après quelques pratiques, l'entraîneur a convenu que je me débrouillais assez bien comme secondeur ou ailier défensif.

Cette année, le collège inaugure un nouveau pavillon destiné aux classes de rhétorique et philosophie. Au lieu de coucher dans des dortoirs, nous avons des chambres individuelles.

Nous avons nos salles de cour au pavillon. Nous retournons à ce que nous appelons “le grand collège” pour les repas et les laboratoires.

En 1961, maman peut enfin se louer un logement. Elle déménage sur la rue Bourbonnière, c’est le premier logement qu’elle occupe depuis le divorce. C’est le bonheur, nous essayons de passer à travers et nous y parvenons. Je me rappelle, nous, les deux plus vieux, sommes pensionnaires au collège et mes deux jeunes frères sont pensionnaires à l’orphelinat Saint-Arsène. À l’été, je retourne donc travailler pour le cousin Réal. J’avais fait mes preuves l’année précédente et je peux même rivaliser d’habileté et d’endurance avec les deux menuisiers d’expérience qu’il engage, ce qui me vaut des augmentations de salaire régulières. Je vois donc plus facilement la possibilité de compléter mes études. Parce que nous travaillons assez souvent loin de Montréal, le voyage gruge une bonne partie du temps. Je ne suis pas payé durant le voyage et le patron non plus. Ce dernier décide de bâtir une boîte de camion sur sa camionnette et d’y aménager en plus du rangement pour les outils, des couchettes pour quatre personnes. Cela permet de demeurer sur le chantier le soir. Nous arrêtons de travailler quand il fait trop noir et nous recommençons tôt le matin, même très tôt quand il n’y a pas de voisins proches que nous pourrions réveiller. Mais nous ne pouvons pas toujours camper car les deux menuisiers sont mariés et ils veulent retourner chez eux le soir. À la fin de la saison, les deux menuisiers démissionnent, Réal engage mon frère Gilles à l’essai; il n’a encore que 15 ans.

Tard à l’automne, maman quitte son logement de la rue Bourbonnière, elle a rencontré un homme qui demeure dans un appartement de 1 ½ pièce, derrière son dépanneur. Nous passons les fêtes de Noël à six dans ce trop petit espace, nous nourrissant exclusivement des produits sur les tablettes du dépanneur. Puis je poursuis mes études. Je

reste convaincu que je suis heureux parce que je refuse de me comparer à mieux nanti.

A l'hiver 1962, peu avant Pâques, maman se porte acquéreur d'un dépanneur sur la rue Saint-Vallier près de Rosemont. Son ami, Monsieur Loïselle se joint à elle pour démarrer le commerce. La situation financière est difficile. Pendant le congé pascal, je reviens à la maison pour la première fois dans le « 4 appartements » derrière le dépanneur. Nous partageons l'espace à six, maman, monsieur Loïselle et les quatre enfants. À regret, maman annonce que nous avons dix livres de pommes de terre et 12 saucisses au porc pour passer la semaine. Au courant de la semaine maman pige dans le dépanneur du pain et quelques conserves.

Je suis convaincu que je veux terminer mes études classiques et aller à l'université ensuite. À un moment où rien ne laissait présager une telle demande, je suis convoqué par le père économe du Collège qui m'informe que le compte est en souffrance et que malgré ma situation nous devons arriver à une entente financière si je veux poursuivre mes études. Le montant dû est de 2 000\$ soit près de deux ans de retard sur la scolarité et la pension pour mon frère et moi. Je gagne un peu plus que le salaire minimum durant l'été, soit 1.25\$ l'heure. Je trouve la pilule difficile à avaler car il n'est pas question que ma mère contribue, elle n'en est pas capable financièrement. Mon frère qui veut arrêter l'école ne voudra certainement pas payer les dettes de son père et surtout il a d'autres priorités. Je n'ai pas le choix, je dois payer ! Je ne me rappelle plus combien j'ai pris de temps pour rembourser mais tous mes revenus y passaient. Pas question de m'offrir de sorties qui retarderaient le paiement de la dette et mettraient en jeu la possibilité de continuer mes études. Je ne regarde même pas les filles car je n'ai rien à offrir, tout à mon objectif de finir mes études.

Ma vie se résume donc à des études et du travail saisonnier intéressant mais exigeant. Je n'ai jamais acquis mes cartes de menuisiers mais j'ai pris assez de connaissance pour pouvoir me bâtir un chalet une dizaine d'années plus tard.

À l'été 1962, je travaille toujours avec Réal, et je suis de plus en plus souvent chez lui. Réal a trois enfants : Yves, né le 16 mai 1955, Benoît est un enfant né en 1956 qui est décédé quelques mois plus tard, Line est née le 1 novembre 1958 et Guylaine, le 3 juin 1960. Rita, la femme de Réal, est enceinte d'un quatrième enfant, Sylvie, qui naîtra le 11 août 1962. Nous parlons un peu de tout, j'apprends à connaître une partie de ma famille que je ne connaissais pas. Réal est un cousin de ma mère, mais des cousins plus jeunes qu'elle n'a jamais fréquentés. Sa femme est originaire du lac Saint-Jean. Je fais partie de la famille. Nous mangeons à table ensemble, avec les enfants. Il m'arrive d'aider Rita à nourrir ses enfants à la cuillère, de leur trancher du pain, participer aux repas, nous regardons également la télévision ensemble. Quand ils vont se coucher, Rita me donne un drap et une couverture et je couche sur le sofa du salon. Après plusieurs rencontres, il arrive que Réal se couche plus tôt, moi je continue à regarder la télévision avec Rita. D'autant plus que Réal se couche avant sa femme. J'apprends à connaître Rita et à aimer les enfants qui me reçoivent toujours à bras ouvert. Nous sommes heureux d'être ensemble. Au mois d'août j'irai chercher le nouveau bébé, Sylvie, à l'hôpital, avec Réal. Quand Rita revient à la maison, je continuerai de passer les soirées avec elle. Cela crée un début de relation. Au mois de septembre, Réal se propose pour venir me mener au collège pour ma dernière année du cours classique.

Gilles a 16 ans. Il demande à maman d'arrêter l'école; Elle me consulte après en avoir discuté avec son frère Fernand et sa sœur Simone et d'un commun accord, nous décidons qu'il n'est probablement pas dommageable pour lui d'arrêter

étant donné son peu d'intérêt pour les études et son manque complet de motivation. Maman confirme avec son frère Fernand, et au mois de décembre, elle accepte de le retirer de l'école. Gilles est heureux de pouvoir travailler. Autant je suis intéressé à apprendre, à terminer mes études, autant Gilles a hâte de travailler manuellement.

Pour moi, le retour au collège a été plus difficile. J'ai 19 ans mais l'âge adulte, obtenir notre majorité, ce n'est qu'à vingt-et-un ans, cette loi a existé jusqu'en 1972. Cela ne m'empêche pas de me sentir adulte tout en devant me plier à des contraintes d'écolier. Interdit de sortir des limites de terrain du collège, si ce n'est le dimanche après-midi jusqu'à l'heure de l'étude à 20h00. Certains de mes confrères en profitent pour aller rencontrer les filles de l'école normale Esther-Blondin qui reviennent au couvent le dimanche soir par le train et leur offrir de porter leurs bagages. Je ne suis pas de ceux là. Je suis gêné, je n'ai rien à offrir, l'activité ne m'excite pas. C'est peut-être le prélude à des classes mixtes qui débiteront à l'automne 1964, l'année suivant la fin de mes études. À ce moment-là, les filles résideront à l'école normale et se rendront au collège pour les cours.

Je dois décider de mon orientation. Je suis assez doué pour les sciences et surtout les mathématiques. Mon premier choix serait de faire des études d'ingénieur, des études qui durent cinq ans. Mon deuxième choix est d'aller chercher un baccalauréat en sciences, c'est un cours de quatre ans. Dans les deux cas, le cours classique, option sciences, me permet d'entrer en deuxième année. Je décide d'aller à l'université de Montréal pour le cours de sciences basé sur le fait qu'il nécessite une année de moins et que je ne suis pas prêt à sacrifier l'année supplémentaire à me priver de tout. Aussi, le cours de sciences est beaucoup moins exigeant quant au nombre d'heures de classe par semaine, ce qui me permettra de commencer le travail de menuisier saisonnier

beaucoup plus tôt au printemps et finir beaucoup plus tard à l'automne.

À l'hiver 1963, je suis en dernière année du cours classique et toujours pensionnaire au collège. La salle de musique nous permet d'entendre les chansonniers de l'heure, Jacques Brel, Georges Brassens, Mouloudji, sont les chanteurs-interprètes qui jouent le plus souvent, ceux que j'apprécie. J'ai très peu d'intérêt à la musique, je me rends parfois à la salle pour être avec des confrères, écouter les chansonniers. Un soir quelques confrères et moi décidons de nous offrir une sortie au village de Rigaud, ce qu'il y a de plus interdit. Mais, quoi faire au village, c'est un endroit très tranquille et en hiver, nous ne pouvons pas rester dehors trop longtemps. Nous nous retrouvons à la taverne à environ un kilomètre du collège. Il y a deux tavernes presque face à face. Une d'elle a la réputation d'être mieux tenue et de recevoir à l'occasion les professeurs du collège, nous l'évitons. Nous sommes quatre ou cinq collégiens et nous buvons quelques bières tout en riant; personne n'a trop bu ni ne s'est déplacé. Nous retournons au collège avant la fermeture de la taverne à minuit. Si nous avons bu quelques bières, le retour au froid et la crainte de se faire prendre nous rendent prudents. Les portes du collège sont toujours barrées le soir mais nous savons qu'il est possible d'entrer par la fenêtre de la chaufferie; celle-ci est toujours ouverte, la chaleur y est intolérable même par grand froid. À cette époque nous avons chacun nos chambres et nous ne pensons pas que notre absence ait été remarqué. Mal nous en pris, les pères ont-ils quelque espion au village ? Notre professeur, qui est aussi responsable de la discipline, nous attend et surveille la chaufferie. Nous nous sommes fait prendre ! En nous envoyant nous coucher, il nous dit qu'il nous contactera le lendemain pour décider de notre sort. Nous savons qu'un élève a déjà été renvoyé du collège pour des sorties multiples de ce genre, mais c'est pour nous une première fois.

J'ai dû attendre au surlendemain avant de savoir à quoi m'en tenir. Nous avons été convoqués individuellement dans le bureau du professeur. D'abord des reproches sentis pour nous mettre dans nos petits souliers, puis deux conséquences. La première, nous devons quitter nos chambres et aller coucher dans le dortoir avec les élèves de seize ans. Pour la deuxième, il me demande de composer une lettre à ma mère pour m'excuser de l'affront abominable que je lui ai fait; je dois lui remettre la lettre pour qu'il la lise avant de l'envoyer. Je ne me sens pas si coupable et je n'ai ni le goût, ni l'intention de simuler des excuses à ma mère. Sentant mon hésitation, il me dit à peu près ceci: « Si tu ne veux pas lui écrire, je lui écrirai et lui dénoncerai le geste répréhensible ». Je ne saute pas sur l'occasion immédiatement pour ne pas le choquer, je pense que je connais la réaction de ma mère. Finalement, je lui dis que je préfère qu'il lui écrive.

Quelques semaines plus tard quand je revois ma mère, elle me donne la lettre. Je l'ai conservé avec le timbre de 5¢, je la transcrits intégralement ci-après:

Collège Bourget

Rigaud LE 6 avril 1963

Mme Madeleine Picard

Chère Madame,

La semaine dernière, plus précisément dans la nuit du 30 au 31 mars, il s'est passé ici un incident assez regrettable dans lequel votre fils Raymond a été impliqué. Je lui ai demandé de vous en informer lui-même, mais il a dit préférer que je m'en charge à sa place. Voici les faits.

Quelques élèves de philo II décidèrent ce soir-là de faire une escapade au village. Ils n'avaient peut-être pas l'intention, nous ont-ils dit après coup, de rentrer au milieu de la nuit. Mais, les circonstances aidant, ils ne revinrent au Pavillon que vers 2.30 heures du matin. On les a pris sur le fait. Raymond était du nombre. Circonstance aggravante et que je dois souligner, certains d'entre eux avaient pris de la boisson.

Vous comprendrez, chère Madame, que les autorités ne pouvaient fermer les yeux sur cette infraction au règlement. En plus d'être préjudiciable aux élèves concernés, les sorties nocturnes, surtout quand elles se font dans un petit village comme Rigaud, ne peuvent manquer d'être remarquées et ne contribuent guère au bon renom du Collège. Je ne vous cache pas que nous avons sérieusement songé à l'exclusion, ce qui aurait été catastrophique pour les délinquants à ce temps-ci de l'année. Finalement, après mûres réflexions, il a été décidé qu'une sanction exemplaire leur serait imposée et qu'on les garderait au Collège à la condition expresse d'observer scrupuleusement le règlement de la maison d'ici la fin de l'année. Je crois que Raymond a bien accepté cette situation.

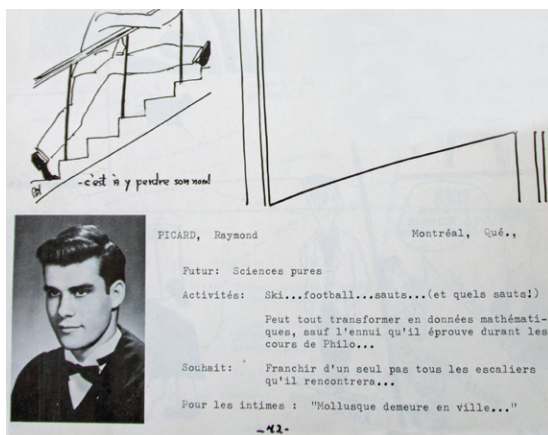
Il n'y a pas lieu, sans doute, de dramatiser à l'excès une frasque d'étudiant. Il reste, tout de même, qu'on aurait tort de prendre la chose à la légère et c'est pourquoi j'ai cru de mon devoir de porter cet incident à votre connaissance. Inutile de vous dire que nous comptons sur votre collaboration pour faire comprendre à votre fils qu'il a tout à gagner en se conformant à ce que nous demandons de lui, tant au point de vue disciplinaire qu'au point de vue académique.

Veuillez croire, chère madame, à mes sentiments les plus respectueux et à mon entier dévouement.

Albert Desroches, c.s.v.
Directeur du Pavillon

En me remettant ce papier maman me dit : « Fais ce que tu veux avec cette lettre. Depuis le temps que tu es consciencieux à 100% dans tes études, je te crois assez responsable pour faire tes choix ». Quand j'ai lu cette lettre à dix-neuf ans, elle m'a semblé arrogante, car je voyais la personne qui l'a écrite et je lisais le refus de me considérer comme un adulte. Cela faisait quatre ans que j'assumais toutes les responsabilités quant à mes études, y compris les factures de celles-ci ainsi que celles du logement, de la nourriture et même les arriérages laissés par mon père à son départ. Il est vrai que le droit de vote n'est accordé qu'à vingt-et-un ans en 1963. Mais nous avons régulièrement des discussions avec un prêtre professeur imbu de politique. D'ailleurs ce prêtre s'est présenté comme candidat conservateur aux élections suivantes.

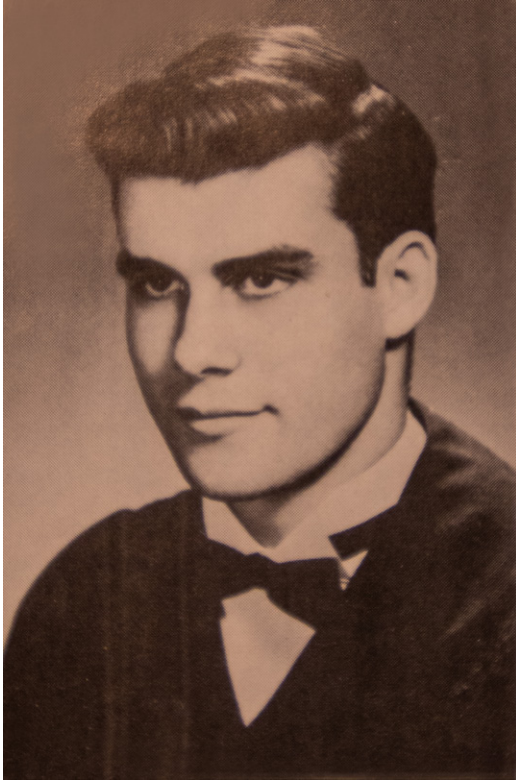
Nous sommes en dernière année du cours classique. Nous avons réussi à passer au travers avec succès. Il y a lieu de marquer l'évènement. Premièrement, le photographe choisi par le collègue prend des photos de chacun de nous et des professeurs pour créer le grand cadre traditionnel qui demeurera dans les corridors du collège comme avec tous les finissants des années antérieures. Deuxièmement, comme d'autres l'ont fait avant nous, nous avons vendu à tous les élèves qui en voulaient des macarons avec la devise de notre classe « vir inter homines » (HOMME parmi les hommes). Cela nous a permis de faire imprimer un album souvenir avec des anecdotes et des photos de nos huit années de cours classique.



L'habitude ne s'est pas estompée au fil des années. J'ai toujours, jusqu'à tout récemment, enjambé les marches d'escalier. Quand aux intimes qui m'appelaient Mollusque, la signification doit probablement venir de l'allure « évachée » de mes temps libres.

Jamais je ne me serai senti confortable, tout le long des années dans cette classe où la majorité des collégiens venait de famille très à l'aise financièrement. Je suis heureux d'avoir enfin terminé mon cours classique et déjà, mon entrée à l'Université est faite.

C'est mon plus grand objectif de vie à ce moment là.



Chapitre 5, Université

À l'été 1963, je continue à travailler avec Réal. Ses menuisiers ne travailleront plus avec lui car depuis que les journées d'ouvrage se sont allongées et que nous ne rentrons pas à la maison tous les soirs, ils ont remis leur démission. Nous partons maintenant avec mon frère Gilles souvent pour plusieurs jours. Réal installe une tente sur le lieu de travail; ce qui permet de profiter de toute la durée du jour pour travailler quelquefois de 6 h. à 21 h. Cela permet de rencontrer le surplus d'ouvrage du début de saison et surtout, Gilles et moi pouvons accumuler plus d'heures de travail rémunérées. Je pense à mes études et Gilles veut s'acheter une auto. Quand nous revenons à la maison, il m'arrive souvent de rester à coucher chez Réal même si Gilles, lui, retourne à la maison. Je m'attache aux enfants et à Rita.

Je suis heureux d'être inscrit à l'université de Montréal à la Faculté des Sciences. Quand je commence une session, je vois une affiche d'une compétition d'Olympiques annuelles de l'Université. Cette année-là, le département des Sciences a battu le département d'Éducation physique. En plus, j'y ai contribué, en athlétisme, j'ai gagné le saut en hauteur et en

SPORTS

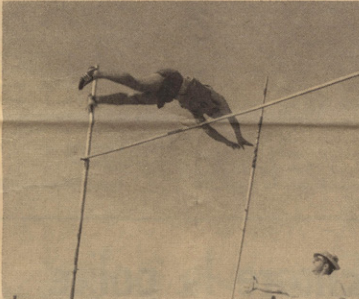
Athlétisme

C'est par une température idéale que 35 concurrents, représentant 8 facultés ont participé au championnat de l'Université de piste et pelouse, sur le terrain du collège Brébeuf. L'organisation était assurée par les étudiants de 3e année en Education physique.

L'athlétisme est encore un sport nouveau au Canada français. La participation n'est pas encore ce qu'elle devrait être pour une institution de près de 9.000 étudiants, mais il est heureux de constater chaque année une amélioration dans les performances.

Un nouveau venu, cette année, Roland Bouadère (Sciences) remporte le 220 vg et le 440 vg en battant les anciens records. Un autre étudiant des Sciences, Raymond Picard gagne le saut en hauteur et en longueur. Ces deux athlètes ainsi que les frères Jakimow permettent à leur faculté de remporter le trophée interfacultaire.

Signalons aussi André Vallière qui égale son propre record au saut à la perche et gagne aussi le disque et Philippe Thiriart (Psycho) toujours très rapide, s'assure le 100 vg dans un temps record.



André Vallière au saut à la perche

Échecs et mat

Date :

Le dimanche 6 octobre 1963.

Lieu :

Stade du Collège Brébeuf — lors des (soi-disant) championnats de l'Université de piste et pelouse.

Présent :

Une organisation dévouée, 15 garçons, 6 filles, 30 spectateurs, 35 concurrents de 8 facultés.

Absent :

150 compétiteurs de toutes les facultés, 2.000 spectateurs enthousiastes.

Résultats :

Décourageants (pour les organisateurs).

Conclusion :

Un étudiant moderne (ou serions-nous encore au 19e siècle ?) suit le deuxième commandement : « *Fit substantivus de toute activité physique* » en première ligne de l'athlétisme (qui est dans d'autres pays et dans les universités Canadiennes anglaises le sport des étudiants).

Question :

Où allons-nous ? Vers une dégénération complète, ou une évolution tant désirée ?

Mlle K. SKROTSKY,
professeur.

Samedi, le 5 octobre, Jarry, les Carabins et M. remportaient la victoire en autant de fois contre les pe du Collège Militaire.

Dans un match folle, les Carabins du début à la fin, l'équipe s'affirme de plus et malgré quelques évidentes de la sive, nous avons cru croire que l'équipe de grands succès, et au cours de la partie, il convient de quelques exploits remarquables :

Pierre Lebel (12) 122 verges gagnées.
Tony Pasin (15) 91 verges gagnées (course de 42 verges).

Champion

25 étudiants, rep

noï.
Depuis le départ lutte pour le titre et très disputées, c'est Clermont Dayou ont, nous Champagne au deuxième championn

RESULTATS :

Quart de finale :

Denis Royer (Psych.) — 3-6, 8-5, 6-4
Normand Trothier (Dr.) 6-4, 8-4

Roger Leblanc (Arch.) 6-4, 7-5
Jarry Adams (Ch. dent.) 2-6, 10-8, 6-4

Semi-finale :

N. Trothier — D. Royer

J'ai 15 à 20 heures de cours par semaines, ce qui me laisse beaucoup de temps libre. Je n'ai pas vraiment besoin d'étudier car je suis très attentif durant les cours magistraux. Je prends l'autobus au coin Saint-Denis et Rosemont jusqu'à la rue Mont-Royal et de là un deuxième autobus m'amène à l'Université. J'ai fait ce trajet tout au long de ma première année d'études universitaires. Je me sens vraiment autonome tout en restant

près de la famille, j'aide encore maman au dépanneur. Je suis souvent à la maison mais quand les jeunes frères pensionnaires y reviennent pour un congé, je vais rester chez Réal.

Je ne peux m'empêcher de visiter Rita assez souvent et développer de plus en plus de connivence. Nous continuons à veiller le soir au salon pendant que Réal va se coucher... Que je suis innocent ! Je ne m'aperçois pas que je comble les fantasmes de son mari, il ne dort pas; je l'ai compris plus tard. Je découvrirai que c'était intentionnel de sa part; il s'est montré frustré quand il s'est aperçu que cela n'a pas évolué vers un ménage à trois mais plutôt vers un divorce. J'aurai donc une famille à élever dès la fin de mes études.

Mais pour l'heure, mes temps libres me permettent de visiter Rita même quand Réal n'est pas là. Un jour, dans l'ambiance du plaisir, Rita me dit que nous n'avons pas besoin de nous protéger, ce n'est pas une période fertile. Ce qui devait arriver arriva... Rita est enceinte, Ninon est conçue. Je partage tous mes temps libres entre la maison sur la rue Christophe Colomb et le logement de Rita et Réal. Nos fréquentations sont rythmées sur l'humeur de Réal.

À l'hiver 1964, Réal est d'humeur massacrate, il veut punir sa femme alors il déménage dans un logement de moindre qualité sur la rue Casgrain, près de Laurier. Je continue à les voir et il arrive assez souvent que nous sortons à trois généralement pour assister à des spectacles dans les clubs de nuit, toujours aux frais de Réal.

Au mois d'avril, pour mes premiers examens universitaires, j'irai loger une ou deux semaines dans une chambre vacante de la maison de chambres de M. Loisselle sur la rue Ontario. C'est un cadeau qu'il me fait. Mais d'autre part, je pense qu'il apprécie que je passe un peu de temps là pour surveiller ce qui s'y passe. M. Loisselle est un ancien ami de maman, il la fréquente encore à l'occasion.

N'étant plus pensionnaire, je peux travailler les fins de semaine avant la fin de l'année universitaire dès le mois d'avril. Et puisque l'université se termine au début de mai, mon été de travail est encore beaucoup plus long. Même si nous travaillons dans l'érection de chalet, nous n'arrêtons pas pendant les vacances de la construction.

Au début du mois de mai suivant, je recommence à travailler pour Réal. Je suis toujours avec lui, il ne m'amène plus chez ma mère lorsqu'arrivent les congés ou les fins de semaine. Je reste chez lui, je passe l'été à ses côtés.

Ninon naît le 21 juin 1964 après que Rita soit conduite à l'hôpital. Une voisine prend soin des enfants le jour et Réal et moi, nous revenons tous les soirs, exceptionnellement, pour être avec les enfants. Je suis un « mon oncle », les enfants n'ont pas tellement de cajoleries. Nous revenons tard de travailler, Yves est assez responsable pour s'occuper de ses sœurs. Quand arrive le choix du nom du bébé, la tâche est assez ardue, Rita et moi prévoyons plusieurs prénoms en voulant que Réal soit d'accord sur celui que nous choisissons. Ce n'est pourtant qu'au matin du baptême qu'il s'est officialisé. Je pense que Réal a cru que c'est lui qui a choisi le prénom.

Au mois de septembre quand l'ouvrage d'été s'arrête, Réal comme tous les ans s'engage à titre de menuisier et Gilles se trouve un emploi permanent, pompiste dans une station d'essence. À partir de ce moment-là, quand je reviens de l'université, j'arrête régulièrement chez Rita.

Au printemps 1964, j'ai fini ma première année universitaire, maman a vendu son dépanneur et elle a loué un grand logement sur la rue Christophe-Colomb. Mon frère a un travail rémunéré. Maman a converti le logement en maison

de chambres. Il y a trois chambres à louer, un salon double et un salon disponible à tous les chambreurs. Mon frère et moi partageons le salon double. Nous sommes des locataires privilégiés, nous avons accès à la cuisine. Mon frère occupe la chambre du devant, plus grande et plus spacieuse puisqu'il a laissé l'école et peut se permettre de payer deux dollars de plus que moi par semaine. Maman garde pour elle la chambre attenante au salon et elle installe mes deux jeunes frères André, huit ans et Jean-Guy, cinq ans dans la chambre à côté de la cuisine.

À l'automne 1964, pendant mes temps libres je diviserai le salon double pour en faire deux chambres en installant une cloison avec deux garde-robes dans la cloison en protégeant les murs puisque la cloison est soutenue en tenaille de chaque côté de la porte d'arche. Les matériaux proviennent des surplus des chalets que nous bâtissons et que Réal rapporte et offre gratuitement. Je suis plus souvent à la maison, d'abord pour aider à installer la maison de chambres et ensuite je ne peux plus excuser mes absences par l'exiguïté du logement de la rue Saint-Vallier.

Mes jeunes frères sont pensionnaires et maman en a profité pour prendre pour elle la chambre attenante à la cuisine et louer celle qu'elle occupait, attenante au salon. Pendant les vacances de Noël, mes jeunes frères couchent dans une des chambres à louer. À l'hiver, mon frère Gilles aménagera au sous-sol une chambre et une salle de jeux pour mes frères.

Je profite de ces temps libres pour aider maman qui doit s'occuper de la maison de chambres et qui demeure responsable de mes deux plus jeunes frères alors âgés de neuf et six ans. Le soir, très souvent, je joue aux cartes avec maman qui s'ennuie beaucoup. Elle a vécu l'expérience d'une famille monoparentale bien avant le temps. Aujourd'hui c'est monnaie courante. Elle a cherché à refaire sa vie mais son

cœur n'y est pas; elle a encore la nostalgie de son premier mariage. Elle aime Paul. Elle a rencontré certains hommes qui n'ont pas réussi à lui faire oublier le passé et à la rendre heureuse. Alors je joue très souvent aux cartes avec elle. Je suis son confident, son soutien moral.

Ninon, à trois mois, n'est vraiment pas bien. Je suis à distance de marche de chez Rita, j'arrête souvent m'informer de la santé de Ninon et du moral des autres. Aux fêtes, je suis en congé, je passe plus de temps chez Rita et Réal mais ils sont maintenant en constantes disputes, je ne dois pas m'immiscer, je dois m'éloigner. Jusqu'en février, Ninon vomit à peu près tout ce qu'elle ingurgite et son poids à l'âge de huit mois, qui avait progressé depuis sa naissance, régresse au point de descendre en bas de sa pesanteur à la naissance. Elle est finalement hospitalisée et après une ou deux semaines les médecins identifient la cause. C'est une infection aux reins. Ninon est retournée à la maison avec une ordonnance de médicaments. Elle n'a pas repris de poids mais elle réussit à garder son lait depuis quelques jours.

L'été 1965 est un été comme les autres. Je recommence mon travail d'été seul avec Réal. Gilles nous accompagne pour se faire un surplus quand il ne travaille pas au garage. Quand l'été avance, il engage un de ses voisins Alonso, qui est sur le bien-être social. Ce dernier est heureux de travailler mais il était absent quand la débrouillardise s'est présentée et il est sujet à des colères passagères aussitôt que quelque chose l'irrite. Après sa deuxième semaine de travail, au retour chez lui, sa femme lui dit que le bébé est tombé en bas de la table dans l'après-midi, il démolit la table. Deux semaines plus tard, deux jours après s'être acheté un marteau neuf pour faire comme nous et arrêter de prendre les marteaux à manche de bois fournis par Réal, il se cogne accidentellement le doigt et aussitôt il lance son marteau au milieu du lac en face du chalet que nous construisons. « Allons-y, Alonso. ».

Je sais que c'est mon dernier été, l'été prochain je serai diplômé et je me trouverai un emploi permanent.

À la fin de la saison d'été, Réal se met dans la tête de sortir et de s'amuser. Nous allons souvent à trois, Réal, Rita et moi, voir des spectacles dans les clubs. Réal paie pour tout; moi j'économise pour finir ma dernière année d'études, mais je sais que j'aurai les disponibilités financières suffisantes pour aller jusqu'à la fin des études grâce au salaire gagné et aux prêts et bourses du Québec. Le plus vieux, Yves âgé alors d'un peu plus de neuf ans garde encore ses petites sœurs pour des périodes de quelques heures le soir après le coucher.

Au printemps 1966, j'ai vingt-deux ans et je termine mon baccalauréat, le 6 mai. J'ai déjà un emploi chez IBM Canada, je débute le lundi suivant la fin des études, soit le 9 mai.

Chapitre 6, Nouvelle vie, après les études

Au moment où je termine mes études, maman s'est liée d'amitié avec un des chambreurs, Fernand Archambault, qui partage maintenant sa vie. Réal déménage sur la rue Foucher près de Crémazie. Avec ma première paie d'IBM le 19 mai 1966, je loue un petit logement meublé, 1 ½ appartement dans un bloc, en semi sous-sol sur la rue Resther presque au coin de Saint-Hubert. Je sais que ce n'est pas facile pour maman de me voir partir. Malgré tout, il faut m'habituer à vivre seul et maman a quelqu'un dans sa vie. L'omniprésence de ma famille qui limitait ma liberté me manque un peu et je me retrouve devant un certain vide. Je le comble en faisant le grand ménage du petit appartement mais c'est trop vite fait avec l'énergie propre à l'âge que j'ai. Je m'achète des casse-têtes pour meubler le temps. Au début, je n'ai, ni les moyens, ni le temps de sortir beaucoup et je n'ai, ni télévision, ni radio. Mon frère Gilles est tout heureux de prendre la relève comme aîné de famille. Il aménage une autre chambre à l'autre extrémité du sous-sol de la maison de maman; je suis parti de la maison, il s'est déplacé dans cette pièce nouvellement construite, laissant à maman les deux chambres du rez-de-chaussée à louer, la sienne et la mienne.

Ce n'est pas le grand luxe, mais j'acquies ma pleine liberté, je ne me sens plus épié même si je ne crois pas que je l'étais. Je vais au cinéma et quelquefois dans les bars. Mais le plus important, je peux recevoir mon amie Rita sans me sentir coupable. Maman aurait permis que je l'invite à la maison, mais je ne l'ai jamais fait. Je sais qu'elle n'est pas complètement d'accord pour que je fréquente une femme mariée. La famille de maman lui met beaucoup de pression pour que je cesse de rencontrer celle que j'aime. Je ne suis plus aussi bienvenu chez Réal, alors ici je peux respirer sans le regard des autres.

Pour débiter mon nouveau travail, IBM Canada, m'inscrit à un cours de quatorze semaines à Montréal donné à tous les diplômés, employés par la compagnie. C'est un cours de programmation et de mise en marché basé sur la nouvelle ligne de produit introduite cette année-là, les systèmes 360. Mais le cours s'avère fortement axé sur des simulations de rencontres avec des clients, des techniques de vente et des présentations à faire devant la classe. Moi qui suis toujours relativement timide et qui n'a jamais senti aucune affinité pour la langue anglaise... me présenter devant la classe pour vanter un produit, en anglais, j'en ai des sueurs et même des envies de tout laisser tomber. Moi qui n'ai à peu près pas étudié en dehors des heures de cours quand j'étais à l'Université, j'étudie à tous les soirs et les fins de semaine même pendant les canicules de l'été. Quand je ne suis pas chez mon employeur, je suis dans le petit appartement que je loue pour réviser la journée et étudier. Après quelques semaines, je me rappelle m'être confié à maman et à Rita. Devais-je laisser ? Suis-je capable de continuer le cours, de subir cet environnement complètement étranger pour moi ? Je suis exténué. J'en pleure, mais je continue de semaine en semaine me disant que je dois faire au moins une semaine de plus... aller jusqu'au bout de mes forces.

Le dernier jour de cet exigeant cours passé, je suis fier, j'ai réussi. Le lundi suivant je passe deux semaines à Toronto pour apprendre à programmer des équipements moins récents. À ce moment-là, ces équipements sont encore utilisés par le service de traitement des données où je suis appelé à travailler. C'est là que j'ai le plus ressenti la difficulté de parler français à Toronto. Dans un restaurant, même si nous sommes les premiers arrivés, nous serons servis les derniers... la discrimination est évidente.

Revenu à Montréal, mon travail est intéressant, j'apprends encore mais la routine s'installe. Je vie beaucoup pour mon travail. Je me souviens avoir remis deux cents cartes

équivalentes à deux cents lignes de programmation au responsable du projet pour Reader's Digest. À ce moment-là il n'y a pas encore beaucoup d'écrans, ce n'est que le début, les cartes perforées sont le moyen le plus répandu pour communiquer avec l'ordinateur. Mon superviseur s'attendait à deux mille lignes nécessaires pour cette programmation alors que les quatorze semaines de cours offertes à mon arrivée chez IBM m'ont permis de connaître un langage informatique évolué beaucoup plus performant et encore peu répandu.

La compagnie m'offre un assez bon salaire, j'en profite pour sortir avec Rita et je déménage dans un logement plus spacieux, sur la rue Holt au coin de la 3^e avenue. C'est un logement de trois pièces, pas très récent. J'ai acheté un set de salon, une télévision, un lit, un frigidaire et une petite table de cuisine, rien de dispendieux, l'essentiel, le poêle au gaz et la fournaise à l'huile sont fournis par le propriétaire. Le loyer est raisonnable et me permet de commencer à rembourser mon prêt étudiant tout en économisant un peu.

La maison de Réal m'offre une vie familiale, je mange souvent avec eux, les enfants partagent des idées, on rit tous ensemble. Yves a trouvé un colley presque mort qu'il a appelé Yoko, en référence à la femme de John Lennon, un membre des Beatles. Il en prend soin, toute la famille s'en occupe et finalement, il se rétablit. Ce chien a pris beaucoup de place dans la maison. Je me rappelle de voir Ninon lui rentrer le poignet dans le fond de la gorge quand le chien baille, il ne bronche pas. Quand Ninon se couche par terre, le chien lui tire les cheveux pour lui demander de jouer. Un soir alors que Ninon se dirige vers les escaliers de cave, nous sommes tous trop loin pour l'empêcher de débouler, le chien a flairé le danger. Il s'est positionné devant les escaliers de manière à la protéger. Toute la famille s'est attachée à Yoko. À d'autres moments, seul dans le salon, je m'étends sur le divan, Rita me rejoint, nous parlons de choses et d'autres.

Nos discussions auraient été différentes si je ne m'attachais pas autant aux enfants qu'à Rita. Ninon est ma fille, je veux leur offrir une vie de meilleure qualité. Nous en sommes éventuellement venus à parler d'un divorce possible. Un incident s'est produit où Réal a voulu frapper sa femme et il a fait un trou dans le mur. C'est à ce moment-là que Rita a pris la décision de divorcer. Elle a rencontré un avocat de l'aide juridique et elle a obtenu une ordonnance pour forcer Réal à sortir de la maison. Je suis alors encore plus souvent dans la maison de Rita. Nous continuons à sortir ensemble. Nous allons au cinéma, au restaurant pour un café. Une fois le divorce bien amorcé, après le départ de Réal, je me sentais plus libre d'aller la voir ou de l'amener à la maison.

Après sa séparation, Rita n'a pas beaucoup de ressources financières pour nourrir ses enfants; nous avons troqué nos sorties pour des commandes d'épicerie de meilleure qualité. Pour notre intimité, j'amène Rita chez moi sachant qu'Yves gardera ses sœurs, supervisé par la voisine et par Line sans qu'il le sache.

Mais le plus souvent, je veille chez elle entouré des enfants.

C'est l'année d'Expo 67, l'ensemble des médias d'information en parle, radio, télévision, la presse. Aller visiter les pavillons de tous les pays, leurs casse-croûtes, les pavillons thématiques, Bell, IBM et de nombreuses autres compagnies sont présentes. C'est un événement qui n'arrivera pas deux



fois dans nos vies, je veux que chacun l'apprécie et vive l'aventure pour en garder un bon souvenir.

Je profite des rabais à l'hiver pour acheter des passes annuelles à toute la famille. Cette même année, avant qu'arrive le printemps, le beau métro tout neuf termine sa construction dans le but de moderniser les transports sur l'Île de Montréal. C'est une autre occasion de sortie en famille, le premier jour de l'ouverture des lignes de métro, nous avons tous fait une promenade, nous avons visité toutes les stations, arrêtant souvent pour les observer.

Au début de juillet 1967, pour mes premières vacances de l'été, j'achète une auto, une Chevy Nova II de l'année, neuve. J'ai toujours eu horreur de la mécanique automobile, je déteste avoir les doigts sales, je veux une auto fiable. Le 20 juillet Odile, sœur de Rita, lui offre de garder les cinq enfants. Nous partons pour une semaine de camping à Wildwood. La deuxième semaine de vacance, nous amenons les cinq enfants, en tente, au lac Provost dans le parc de Mont-Tremblant à Saint-Donat. Yves en a gardé le souvenir d'un soir où nous avons essuyé un très violent orage qui menace d'arracher la tente. Malgré tout, Yves veut récupérer les maïs enveloppés de papier d'aluminium, enfuis dans la braise du feu de camp. Il réussit à les récupérer et nous en profitons pour les manger.

L'hiver suivant, je n'ai pas assez d'argent pour acheter des pneus à neige. J'ai un bail, des paiements automobiles et le prêt étudiant. Alors j'achète deux sacs de cent livres de sable, je les installe dans le coffre arrière au-dessus de chacune des roues. Quand, le soir tard, je reviens à la maison, la seule place disponible est le coin de rue qui a un amas de neige d'un mètre de haut parce que la rue a été dégagée et la neige laissée près du coin. Avec un élan, je réussis à monter sur le banc de neige; je ne reste jamais pris, malgré les pneus d'été, grâce aux deux cents livres de sable dans la valise.

Janvier est la période de l'année où les propriétaires nous exigent de prendre la décision d'un renouvellement de loyer pour la période du mois de mai jusqu'à la fin avril de l'année suivante. Rien ne laisse sous-entendre qu'un jugement de divorce sera bientôt prononcé, je signe le renouvellement de mon bail sur la rue Holt. Quelques mois plus tard, à notre étonnement, Rita reçoit le prononcé du jugement de la cour. Réal n'a pas émis d'objection. Rita obtient le divorce. Je vivrai maintenant avec elle, nous en avons décidé ainsi. Je vis toujours tellement avec elle que je m'imagine même avoir remplacé leur père, du moins je l'espère. Je pense que la plupart de ses enfants ont tellement vécu de chicanes et de grandes menaces au cours des dernières années que c'est un soulagement que nous soyons ensemble, dans le calme et la paix. Je suis pourtant inquiet quant à Guylaine, j'ai tellement toujours senti qu'elle était le petit lapin de Réal, c'est sûrement difficile aujourd'hui parce que moi j'évite de lui privilégier une place.

Au courant de cette même année, nous entamons des démarches à l'évêché de Montréal pour déclarer nul le mariage entre Rita et Réal. Nous aimerions nous marier à l'église catholique. Notre rencontre à l'évêché permet tous les espoirs; la preuve se tient; il n'en est qu'une question de temps. Il faut cependant investir dans le projet et nous n'avons pas trop d'argent... la famille est grande. Un premier dépôt de deux mille dollars nous est exigé, il n'y a pas de maximum pour l'étude du dossier et sa présentation au Vatican; la facture pourra grimper de quelques milliers de dollars de plus. À ce prix-là, après réflexion, nous jugeons qu'un mariage civil sera suffisant.

Des souvenirs me remontent alors en tête. Je suis né d'une famille catholique. Mes parents sont mariés à l'église avec la réception d'usage. Mes frères et moi, nous sommes tous baptisés. De quatre à six ans, j'ai demeuré chez mes grands-

parents maternels pendant la semaine. Tous les soirs, il y a le chapelet du Cardinal à sept heures. À genoux dans la cuisine, les plus zélés mettent les bras en croix, moi. Comme probablement tous les enfants de cet âge, nous étions initiés par l'exemple. Il n'est pas question de discuter ou de compréhension. Du côté des grands-parents paternels, la religion est une coutume plus qu'autre chose. Une anecdote que j'ai entendue raconter : ma grand-mère appelle au presbytère pour recevoir la communion à domicile puisqu'elle est trop malade pour se rendre à l'église. Quand le vicaire se présente à la maison, grand-maman est partie se faire coiffer. Le conformisme est de rigueur avec ses avantages et ses inconvénients. Mon père va à la messe le dimanche même s'il ne croit pas aux cérémonies qui s'y pratiquent. Il est un commerçant, il en profite pour côtoyer les notables. Il évite alors les remarques désobligeantes du curé et il utilise le prestige des gens bien placés dans la paroisse.

Mes frères et moi, nous avons été pensionnaires dans des couvents de religieux (ses); inutile de dire que la religion est omniprésente. À mes onze ou douze ans, mes parents avaient un dépanneur. L'été ils engageaient quelqu'un le dimanche pour s'occuper du dépanneur et nous partions pour différentes destinations. La première partie de la matinée consistait à déterminer dans quel village, nous irions à la messe. Maman s'épinglait sur la tête un papier mouchoir faisant foi de chapeau.

Pensionnaire au collège classique, tous les élèves maugréaient contre la messe obligatoire à tous les jours. Après quelques années, je décide que je dois agir ; je griffonne un bout de papier demandant une rencontre avec l'aumônier et je glisse mon mémo sous la porte de son bureau. Quand il me convoque, je crains les représailles. J'expose mes idées et je suis vraiment surpris de le voir abonder dans mon sens, nous finissons par avoir une indigestion de la messe quotidienne

et l'aspect de tâche obligatoire remplace le côté prière. Je lui demande alors de diminuer la fréquence à quelques jours par semaine. Il me répond en avoir discuté avec le supérieur du collège et il n'en est absolument pas question.

Avec toutes ces mauvaises expériences, « oui », un mariage civil sera suffisant !

À mon travail ces années sont celles où je dois être au bureau les fins de semaine, de nuit, plutôt qu'en semaine, de jour. Je m'affaire, dans un local qui occupe un plancher du tiers du rez-de-chaussée, soit près de 10,000 p.c. au 5, Place Ville-Marie, à Montréal. Je travaille sur deux grosses machines, une de 8K et l'autre de 16K qui elle, contient toute la programmation que nous développons pour la compagnie pharmaceutique Abbott, cet ordinateur de 16k occupe le tiers du 10 000 p.c. Il m'arrive d'être bloqué sur un programme et que je doive trouver de l'aide pour avancer. Plus d'une fois je m'empresse d'expliquer à un programmeur moins expérimenté ma démarche et le fait de développer le sujet me permet de trouver la solution pour avancer. Je prends le temps de lui faire comprendre le résultat et en quoi il m'a été utile, nous progressons tous les deux.

Le loyer de la rue Holt est resté souvent inoccupé. Pendant un an, j'y vais régulièrement, souvent avec Rita, pour débayer les entrées quand il a neigé, pour vérifier le chauffage et parfois pour se payer un souper en tête-à-tête Rita et moi. À l'occasion, nous y emmenons les enfants pour une sortie. Nous commandons généralement un repas au restaurant, nous leur permettons d'écouter la télévision en mangeant et finalement nous nous organisons pour faire du camping d'un soir dans le logement en partageant le lit, le sofa et quelques coussins sur le plancher. À la fin du bail sur la rue Holt, j'apporterai mes meubles sur la rue Foucher. La petite table de cuisine est brisée. Le lit, le bureau, le sofa de salon

et le frigidaire remplaceront ou s'ajouteront au mobilier du logement de la rue Foucher.

À l'été 1968, nous sommes retournés camper. Nous avons été au Lac Saint-Jean avec les enfants pour faire le tour de la famille plus éloignée de Rita, ses oncles, tantes, cousins et cousines : baignade dans le lac Saint-Jean, un après-midi chez l'un, la soirée chez l'autre. Une nuit, lors d'un orage, il pleut tellement que la butte de sable où nous avons érigé la tente s'érode ; le lendemain matin, nous nous réveillons tous à l'eau; il faut tout faire sécher, linge et sac de couchage, en plus de la tente elle-même. Au retour, nous allons camper à la Bourgade à Saint-Donat pour notre deuxième semaine de vacance.

Dans l'année écoulée, j'avais rencontré la famille immédiate de Rita. Héliodore, son père, né en septembre 1887, retraité. Malgré son âge, il est très éduqué, c'est peu fréquent, il n'y avait pas tellement d'école : il a fait son primaire au Lac Saint-Jean, son secondaire au Rhode-Island; Il est donc parfaitement bilingue, situation plutôt rare au lac Saint-Jean en 1920. Je ne sais pas exactement quelle carrière il a fait mais j'ai ouï dire qu'il était l'ingénieur de la ville de Roberval avant la crise et qu'il a ensuite été ingénieur en chef pour Manic 1. Quand nous allons le voir, il m'offre régulièrement un petit verre de gin, jamais deux. La femme d'Héliodore, Julie, la mère de Rita, est décédée, probablement en 1935, de tuberculose, quelques années après la naissance de Rita et de son frère Alphonse, respectivement nés le 30 décembre 1930 et 17 septembre 1933.

Germaine est la première enfant, fille adoptive de Julie et Héliodore, ils se sont crus infertiles. C'est elle qui a élevé les enfants de la famille, pendant la maladie de sa mère Julie, également après son décès. En 1968 elle est déjà veuve avec deux enfants et elle restera seule.

Odilon est l'aîné de la famille, il travaille dans la construction et il est marié à Gertrude, ils ont un enfant adopté, Louise. Odilon se noiera en 1969; c'est la Sûreté du Québec qui est venue avertir Rita. Guylaine fréquente Louise (Loulou) régulièrement aujourd'hui.

Odile, la cadette, est mariée avec Armand Dupuis. Ils ont quatre filles et deux garçons. Elle est très proche de sa sœur Rita; elles se parlent régulièrement, presque tous les jours.

Rita est la suivante de la famille. Sans l'approbation d'Odile, je ne serais pas son conjoint.

Alphonse le benjamin est marié à Louise Roberge, la sœur de Réal et cousine de maman; ils ont cinq filles et un garçon.

Rita m'a déjà mentionné qu'une autre sœur, Bérangère, est décédée en bas âge, elle était plus jeune qu'Odilon, plus vieille qu'Odile. Un frère aussi, Benoît, est décédé, il était plus jeune qu'Odile et plus vieux que Rita.

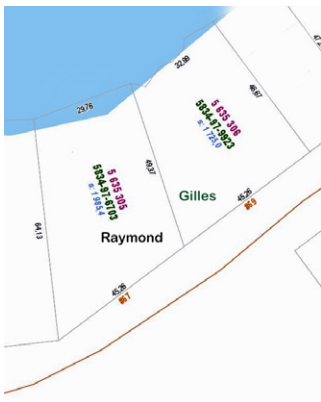
Ma mère a occupé plusieurs postes en comptabilité pour parvenir à trouver l'argent nécessaire à nos besoins essentiels, c'est une femme aussi débrouillarde que malheureuse. Pour oublier l'homme qui l'a laissé tomber elle s'occupe et s'implique dans plusieurs organisations en plus de louer des chambres du logement de huit appartements qu'elle détient. Elle a œuvré à la Commission Parent (certains sous-comités), elle a également fait partie du comité d'acceptation des projets, secteur Petite Patrie-Villeray (projet PIL soit Programme Initiative Locale). Elle a participé à quelques-unes des émissions Femmes d'aujourd'hui l'animatrice Aline Desjardins. Un article sur le cheminement de vie de maman a paru dans l'hebdomadaire « Elle » dans les années 1970. Maman a fondé Ano-Sep, organisme encore actif aujourd'hui, devenu le SEP (Service d'Entraide Passerelle), c'est un groupe de défense des femmes séparées ou divorcées qu'elle a présidé pendant plus de dix ans.

Chapitre 7, La force de l'âge

Au début de l'année 1969, une amie qui fait partie du Club Social Hélios l'invite à visiter sa mère qui demeure à Saint-Donat. Au retour, elle nous a raconté que la mère de son amie vit avec un monsieur Hervé Ritchie. Ma mère aime beaucoup le Nord pour y être allé souvent dans sa jeunesse. Monsieur Ritchie lui offre alors d'acheter, à bon prix, un terrain qu'il possède au Lac Croche. Maman s'est montrée intéressée et elle lui confirme qu'elle en parlera à ses deux fils, Gilles et moi. Le prix de trois mille dollars est alléchant ! Durant la longue fin de semaine de la fête de Dollard (aujourd'hui, Fête des Patriotes), je monterai au lac Croche avec Rita et les enfants alors que Gilles se rendra avec maman et ses deux plus jeunes, André et Jean-Guy. Sur le terrain, il y a un chalet de bois rond monté sur pilotis qui n'a jamais servi. Les interstices entre les bois ronds n'ont jamais été bouchés et toutes les vitres sont brisées. Derrière le chalet, il y a une pile de troncs d'arbres à l'abandon et plus ou moins pourris. Le site nous emballa et à l'unanimité des enfants et des adultes, nous convenons d'acheter le terrain pour y passer les vacances. Quant à être là et avoir des enfants qui ont besoin d'aller aux toilettes, nous creusons et érigeons une toilette extérieure (bécosse) en avant du chalet pas très loin de la ligne de terrain, avec les outils que mon frère menuisier a dans son auto. Même si le temps est sombre, les enfants apprécient cette journée au grand air et ils rêvent d'y revenir quand il fera un peu plus chaud, surtout quand le lac se sera réchauffé. Ils ont exploré chaque coin du terrain, testé la chaleur de l'eau et même visité la forêt de l'autre côté de la rue. En revenant, tout le monde dort à poings fermés dans l'auto. Seul inconvénient, le trajet est long et la route sinueuse jusqu'à Chertsey sur l'ancienne route no 18, aujourd'hui refaite, la 125.

Nous passons chez le notaire au début de juin. Le propriétaire demande deux mille dollars comptant et cent dollars par année

ensuite avec intérêt à six pour cent, payable comptant, pas de chèque. Ma mère s'est fait offrir une grande tente de seize par dix-huit pieds que nous installerons dans le chalet pour nous protéger du vent. Il restera environ six par dix-huit pieds de libre à l'intérieur du chalet pour installer une table de fortune et faire à manger sur un petit poêle à naphte. Au premier week-end libre, nous nous rendons installer la tente pour du camping, Je prends les mesures des vitres manquantes, elles le sont toutes, et je vais les acheter au village. Le reste de la fin de semaine, nous posons des vitres. Dans la semaine qui suit, mon frère a trouvé et acheté cent livres d'étoupes. Même si nous avons de l'aide d'amis et que tous sont utiles, il nous faudra quatre ou cinq fins de semaine avant de réussir à calfeutrer tous les interstices. Aux vacances d'été, nous commençons à nettoyer le terrain. Gilles et moi avons acheté une faux pour libérer le terrain de la broussaille. Il y a très peu d'arbres sur le terrain et beaucoup de sable à nu. Quand il vente nous avons des tempêtes de sable. Mais la chaleur venue, nous apprécions tous la plage qui a été bien entretenue par tous les campeurs qui utilisaient le terrain considéré à l'abandon avant notre arrivée. En fait foi les multiples ronds des feux de camps des années précédentes. À l'occasion, nous voyons arriver des campeurs un peu désappointés que le site soit occupé. Pour nous, c'est du camping de luxe.



C'est au courant de cet été que nous décidons de diviser le terrain : une partie appartiendra à Gilles et l'autre me restera. La séparation se fera avec une ligne partant du milieu du côté de terrain qui longe le chemin jusqu'au milieu du côté du terrain qui longe le lac. Je laisse à mon frère le loisir de choisir quelle portion il préfère. Il me laisse le côté où est le chalet, de l'autre côté, il y a quelques grands

arbres, un accès plus facile au chemin, un espace gazonné plus grand et principalement il veut un espace dégagé qui lui permettra de bâtir un chalet neuf. Moi, je suis très heureux de garder le chalet existant et je lui offre de payer un peu plus de la moitié. En fait, je lui donne cent dollars. Mon terrain me coûte donc mille six cents dollars et le sien mille quatre cents dollars. Nous n'avons jamais regretté cette division.

Pendant ses vacances, mon frère Gilles bâtit une plateforme sur sa portion de terrain. Elle est assez grande pour accueillir la tente que nous avons dans le chalet à l'origine et elle est construite en fonction de devenir une partie du plancher de son chalet futur. Au 24 juin, mon frère installe la tente sur la plateforme. Ma mère et mes trois frères résideront dans la tente. Ma mère a même fait installer un poêle à gaz dans la tente, l'électricité pour le réfrigérateur et la lumière est acheminé du chalet de bois rond. Quelques semaines plus tard, je ferai installer un poêle à gaz dans le chalet; je trouverai une glacière au marché aux puces et nous aurons plus de confort.

Ces années-là, divers commerçants ambulants font la tournée une fois ou deux par semaine: le boulanger, le marchand de fruits et légumes, le marchand de glaces et d'autres à l'occasion. C'est la fête quand le boulanger passe; nous en profitons pour acheter différents desserts et brioches qui dureront quelques jours. Quant à l'eau potable, nous avons entendu qu'il est possible de boire l'eau du lac et de se procurer des pilules à mettre dans l'eau pour la purifier. Mais nous préférons aller chercher notre eau à la source qui coule en abondance à quatre kilomètres du chalet, un peu après l'Auberge Saint-Guillaume. C'est du camping de luxe; Rita y passe quelques semaines avec les enfants; je vais les rejoindre les fins de semaine et pendant les vacances sans compter un ou deux mercredis soir. Il n'y a pas et il n'y aura pas de téléphone au chalet du moins à court terme. Il arrive de recevoir un policier venant nous aviser d'un décès ou

encore d'appeler une personne qui tente de nous rejoindre à Montréal. Nous aimons l'endroit, c'est l'euphorie !

Par la suite, plusieurs étés, il est fréquent qu'André vienne au chalet, il ramasse des fraises avec les filles, en fait, il s'agit plutôt d'éclats des vitres du chalet qui avaient toutes été cassées sur le terrain avant notre achat de celui-ci. André et les filles décident un matin de partir tôt et marcher jusqu'au village, loin de quatorze kilomètres, l'expérience paraît intéressante mais plus la journée avance, plus le retour à la maison tarde, plus Rita s'inquiète, jusqu'à demander au voisin d'aller s'assurer que tout est sous contrôle. À sa grande surprise, elles sont presque revenues, il ne reste à peine un kilomètre que Ninon fait juchée sur les épaules d'André. L'exploit fait les manchettes de la famille mais ne se répètera pas. La famille d'Odile ou d'Alphonse viennent en visite les fins de semaine. Il va sans dire que nous dormons serrés, quatre adultes et 8 enfants dans un chalet d'un peu moins de vingt par vingt-quatre pieds. Puis quand arrive le temps des classes, nous revenons à la maison.

Malgré le travail exigeant mais gratifiant chez IBM, je suis en amour avec Rita, ça va bien, j'aime notre vie familiale. Je veux que ça se poursuivre et je lui signifie mon intérêt d'avoir un enfant qui portera mon nom. Je veux marier celle que j'aime pour normaliser notre situation matrimoniale. Rita accueille favorablement ma demande. Maman est plutôt désappointée de ce projet, elle ne porte pas de gants blancs pour m'en faire part. D'ailleurs à l'été de 1969, au chalet, la communication entre elle et Rita est dépourvue d'affection. À Montréal, sur la rue Christophe-Colomb, André vit encore avec maman, il a quinze ans et déjà il sait mijoter de nombreux repas. Qui de la famille a oublié les deux gâteaux qu'il préparait pour que Rita et moi allions faire un tour les vendredis soir ? J'en mangeais presque tout un pendant que les autres personnes présentes entamaient le second. Maman a apprécié ces rendez-vous du

vendredi, ils lui ont permis d'installer une passerelle entre elle et Rita, tisser un lien qui leur permettra de se côtoyer.

En janvier 1970, nous recevons un avis du propriétaire qui veut renouveler le bail en faisant passer le loyer de cent à cent-trente-cinq dollars. Nous décidons de contester à la Régie des loyers. Nous sommes convoqués à la Régie. Quand je m'y présente, je rencontre la voisine, elle aussi conteste. D'un commun accord, nous allons nous asseoir à côté du propriétaire dans la salle d'attente. Il nous dit que cela ne se fait pas, nous sommes au tribunal. Nous lui expliquons que nous n'avons aucune rancœur, nous ne faisons que contester l'augmentation. Quelques semaines plus tard, la Régie fixe notre loyer à cent-cinq dollars avisant le propriétaire que les quelques travaux qu'il a effectués à l'extérieur du bâtiment peuvent avoir une incidence sur la valeur de la propriété mais non sur la valeur des loyers.

Notre expérience à l'évêché ayant été négative nous nous marions au Palais de Justice Jeunesse de Montréal, le 3 avril 1970, au lendemain d'une tempête de neige.



Après la cérémonie sur la rue Saint-Denis, nous nous dirigeons en cortège jusqu'au domicile d'Héliodore, le père de Rita, trop malade pour se déplacer.

Les rues débordent de neige; sur les grandes artères les charrues poussent la neige vers le centre pour la faire fondre parce que le temps est chaud et la journée ensoleillée. La réception a lieu au domicile de maman, elle a tout préparé, à l'exception du gâteau de noce. Au sous-sol de la maison de chambre, une grande salle nous attend, maman a préparé le buffet, il est dans la salle de lavage. La fête est une réussite malgré l'altercation entre mon frère Gilles et mon beau-frère Armand Dupuis, le mari d'Odile. C'est encore Odile qui se propose de garder les enfants pour nous permettre un voyage de noce. Vers huit heures le soir, nous quittons la réception, nous allons coucher dans une auberge de Rawdon pour deux nuits.

Puis nous prenons le risque de nous rendre à Saint-Donat, au lac Croche, pour deux autres nuits. Le temps est superbe, la décision d'y aller n'offre qu'un peu plus de plaisir, il fait beau au point d'être assis dehors



en costume de bain et regarder les quelques huit pieds de neige au bord du chemin avec un dégel à peine amorcé.

Nous revenons amoureux de ces quatre nuits passées tous les deux ensemble à se parler d'hier et de demain. Les enfants occupent une partie de notre pensée, Yves est dans son adolescence, il teste qui de moi ou son père lui offre le plus. « Papa est prêt à me payer un manteau de fourrure ». Pour moi, c'est du chantage; de toute façon, je ne peux pas lui offrir ce qu'il veut tout en m'assurant d'être équitable avec les filles. Il passe déjà autant de temps chez son père qu'à notre maison. Il n'est quand même pas un ado difficile. Line a

réagi à notre mariage, nous en rions, elle voulait me marier, elle n'est pas contente que je choisisse sa mère, elle est romantique. Guylaine se plaint tout le temps de manquer d'amis... la réalité c'est que nous entendons souvent sonner la clochette de l'entrée, quelqu'un demande à jouer avec elle. Sylvie est toujours joyeuse, une enfant sans problème mais qui a des projets tel fabriquer une couverture pour sa poupée en découpant la draperie de sa chambre, un beau biais au milieu de celle-ci. Ninon vit sa jeunesse, c'est le bébé de la maison dans son parc la plupart du temps. Les enfants grandissent, je suis heureux d'être l'époux de Rita. Les filles ne voient pas Réal, je deviens peu à peu le papa de tous ces enfants. Je suis le père de Ninon mais en bout de ligne c'est Rita qui prend les décisions pour tous les enfants de la maison. Je suis rassuré, chacun des membres de la maison est heureux. Ma priorité est de répondre à leur besoin. Il nous arrive d'aller à la messe le dimanche mais de façon aléatoire. Les enfants sont élevés dans la religion catholique mais sans pression indue.

Je travaille depuis maintenant plus de trois ans chez IBM, mes finances s'améliorent. Je me permets d'investir environ mille dollars par année pour améliorer le chalet. Nous passons un deuxième été au lac Croche. Chacun apporte l'aide nécessaire pour améliorer le terrain, y compris l'accessibilité au site, en voiture, sans devoir passer chez Gilles. Dans le chalet, l'étaupe s'est déplacée, l'air s'infiltré, le vent souffle entre les murs et le plancher, sur pilotis, il est indépendant de la structure de la bâtisse. Avec le temps, nous cherchons plus de confort, vient donc le jour d'installer l'électricité. L'électricien installe le minimum exigé par la loi : une entrée, deux lumières et cinq prises de courant. Chaque amélioration est appréciée. Nous n'avons pas encore d'eau courante : La source fournit l'eau à boire et nous nous lavons au lac. Quand il pleut, c'est fête, les filles se baignent nues sous le ruissellement de l'eau du toit.

Rita a perdu ses eaux depuis quelques jours quand le 19 mai 1971, nous décidons de nous rendre à l'hôpital Saint-Michel. À notre arrivée, les infirmières nous réprimandent, tous les deux, d'avoir tardé à nous y rendre, nous avisant que le délai peut amener des complications. Dirigés vers une salle de travail, je dois rapidement apaiser ses souffrances en mettant mes poings dans ses reins tout au long de ses contractions, impossible de me déplacer un tout petit peu, tout mouvement augmente ses malaises. La douleur est intense. Finalement, les infirmières transportent Rita dans une autre chambre. Je dois rester dans la salle d'attente lorsqu'elle est transférée puisque la présence des pères est interdite à la salle d'accouchement. Au moment de la naissance, je suis autorisé à voir le bébé. Le fait d'avoir attendu trop longtemps à la maison avant de nous rendre à l'hôpital après que les eaux soient crevées a pour conséquence que le corps du bébé est couvert en entier d'une espèce de crème séchée et craquelée couleur jaune d'œuf, c'est l'image que j'en garde. Je la vois avant même qu'elle soit nettoyée. Je suis inquiet, je n'ai jamais vu de bébé si nouveau. Les infirmières me sécurisent, je ressens la joie et le bonheur m'envahir. Aux petites heures du matin j'appelle à la maison; Line me rappelle plus tard que c'est elle qui a répondu au téléphone accroché au mur de la rue Foucher, pour entendre qu'une nouvelle jeune sœur vient de naître. Elle est toute excitée, elle s'assure que tout le monde prendra le chemin de l'école pour l'heure.

Quatre ou cinq jours passent avant que je ramène Rita et Julie à la maison. Le choix de son nom est en souvenir de la mère de Rita, Julie, décédée alors que Rita n'avait que cinq ans. Arrivée à la maison, le bébé est dorloté, choyé par ses sœurs qui veulent à tour de rôle la tenir dans leur bras. Mais la maman allaite, il est important qu'elle l'ait avec elle, et c'est tout aussi important que le bébé dorme. C'est très difficile à comprendre pour le cœur de jeunes filles débordant d'amour.

À l'hiver 1972, le propriétaire revient à la charge avec une augmentation de loyer de 30%. Le voisin et moi avisons le propriétaire que nous retournons à la Régie des loyers pour contester. Entre-temps, nos voisins, Monsieur et Madame Thériault nous avisent qu'ils ont une offre acceptée sur une maison de Longueuil. Nous décidons de rechercher également une maison possédant des conditions d'achat exceptionnelles, même le prix. Sur la Rive-Nord, c'est au dessus de nos moyens. Nous irons finalement jusqu'à Chambly pour trouver une propriété avec un gros érable juste devant la maison. Cet emplacement nous permettra d'avoir du terrain chez-nous, un parc en face de la maison, l'école au coin de la rue, de l'espace pour jouer tout le tour. Nous l'achetons, prise de possession le premier mai 1972. J'avise le propriétaire que je ne conteste plus l'augmentation de loyer puisque nous ne renouvelerons pas le bail. Le paiement mensuel de la maison de Chambly est l'équivalent du loyer demandé par notre ancien propriétaire incluant le coût additionnel de voyage. J'ai appris plus tard qu'il a été très heureux que je parte, le locataire du deuxième étage a pris notre logement au prix qu'il voulait.

Avec l'auto, je déménage des boîtes plusieurs jours de suite, le hangar du logement déborde, je dois tout rentrer dans la cave de la nouvelle demeure jusqu'à la construction du cabanon. Un déménageur est engagé pour transporter les gros meubles. Dans cette nouvelle maison, Yves n'a pas voulu de chambre, il préfère vivre avec son père à temps complet. Les filles peuvent avoir chacune leur chambre, tous les murs ont dû être repeints. J'ai maintenant un deuxième gazon à tondre en plus de celui du chalet, Je ne réalise pas que je suis le seul homme dans une maison de filles, toutes les tâches, entretien, réparation, rénovations me reviennent. La réparation et réfection du toit n'ont pas tardé, pas plus que de construire un cabanon et faire un jardin. C'est mon choix, ce sont les plaisirs d'être propriétaire !

Aux fêtes de la fin 1973, maman me demande si je peux garder André, elle n'en peut plus de séparer les disputes entre lui et Jean-Guy, le bébé de la famille. Je comprends qu'il puisse avoir besoin d'une vacance. André aime préparer des repas, de la tête fromagée, faire du pain, des gâteaux. Souvent André se couche à terre sur le tapis ou sur un matelas par terre dans la chambre de Sylvie. André me rappelle l'anecdote où Julie revient voir sa mère en courant pour lui dire que son oncle est un garçon, il fait pipi debout.

J'ai 30 ans, j'ai une bonne tâche familiale, j'apprends à être père. J'avais quelques notions de la vie de famille chez nous. Quand papa est parti de la maison, maman, soudainement à la tête d'une famille monoparentale, me demandait conseil pour des décisions concernant mes jeunes frères. Devraient-ils être pensionnaires ou encore aller aux camps de vacances ? Je n'étais pas toujours à l'aise pour discuter de ce qui était le mieux pour eux. Elle demandait aussi l'avis de son frère Fernand et de sa sœur Simone. J'apprenais alors l'importance des décisions qui incombent aux parents. Occasionnellement, j'allais chez tante Réjeanne, c'est la sœur de maman, elle a cinq enfants. Ils sont une belle famille; tous des caractères différents mais les parents les aiment tous, ils en sont fiers; ce qui faisait dire à maman qu'il n'y a pas que les enfants de Réjeanne qui sont fins et intelligents. Lors d'une visite, je me suis tirailé au point de pousser la porte d'une chambre sur le coin d'un meuble et de la briser. J'étais dans mes petits souliers, avec sa famille de cinq enfants, les dépenses imprévues sont difficiles à combler. L'épisode a tout simplement été considéré comme un accident. J'en ai été impressionné et j'ai pu dès lors mieux comprendre comment gérer un incident ou une mésaventure. Une autre expérience de vie a été celle de la famille brisée dont j'hérite. J'ai vu de tous jeunes enfants se serrer les coudes, se chicaner et s'entraider; tous, chacun leur tour et à la mesure de leur capacité. Ces expériences vécues sont des moments précieux qui m'ont aidé à devenir le père

que je suis, compréhensif à mes heures et surtout fiable, sur qui chacun peut s'appuyer en toute sécurité. Je ne suis pas le papa joueur de tour, qui rigole et s'amuse souvent avec ses enfants mais je suis et je resterai celui en qui elles pourront se fier, je suis là.

Chapitre 8, La réalité

Quelqu'un m'a suggéré de lire dans une revue Marie-Claire, écrit par Catherine Castro, qu'une femme qui devient alcoolique peut avoir été cassée dans le passé, soit par une blessure de sa féminité, par un abus sexuel, ou un mensonge lié à sa sexualité. Je n'ai pas de formation spécialisée dans le domaine, je sais simplement que nos débuts de relation entre Rita et moi se vivaient sans alcool, nous n'avions pas le goût de boire. Alors je comprends difficilement qu'en 1974, Rita boive en cachette. J'ai dû me l'admettre après avoir eu connaissance, en rétrospective, de ses sorties pour acheter des livres qui deviennent des alibis pour ramener de la boisson à la maison. La suite n'a pas tardé, c'est plus simple de se faire livrer la bière par le dépanneur, souvent même une caisse de douze à tous les jours. Elle me demande de l'argent supplémentaire pour acheter ses livres. Je refuse ordinairement de lui en donner, soulignant que ce doit être donnant-donnant ; je lui donne plus d'argent et elle maintient une maison plus propre. Comment oublier ce soir où je reviens du travail, elle essaie de camoufler ses bouteilles mais sa cachette c'est le milieu du passage. Elle ne boit pas de fort, elle n'aime pas ça, mais après plusieurs années d'alcoolisme, elle le baptise avec de l'eau pour être capable de vider les bouteilles du bar. Couchée à deux heures le matin, elle ne se relève qu'à dix heures, les enfants s'habillent, déjeunent quand elles le peuvent et partent pour l'école par elles-mêmes. Rita parvient malgré tout à préparer le souper chaque soir mais il n'est nullement question de maintenir une maison propre et à tout le moins rangée.

J'ai beau lui répéter qu'elle boit trop, rien n'y fait. Je n'ai aucun souvenir comment elle a décidé de se rendre aux réunions AA mais souvent nous y avons été ensemble. Les réunions se sont multipliées, trois ou quatre fois par semaine et même

tous les jours un certain temps. Elle s'est trouvée une marraine qui l'encourage à persévérer. Pendant au moins trois ans, ces sorties sont nos rencontres sociales. Les enfants vieillissent, Julie a plusieurs mères, c'est rassurant parce que nous sommes souvent absents tous les deux, même André, qui demeure avec nous au début des rencontres AA, accompagne Rita aux rencontres de fins de semaine, ces réunions remplacent la messe dominicale. Nous côtoyons des personnes sobres, nous écoutons des conférences permettant de comprendre la maladie, les impacts de la boisson et les réunions nous offrent un mode de vie qui permet de sortir de cette routine qui détruit des vies.

Ce qui m'a le plus fait évoluer vers les autres et apprécier la vie, ce sont les rencontres avec des alcooliques anonymes. J'ai accompagné Rita durant toutes ces années. Je considère cette période très heureuse de ma vie ; ma femme accepte de se soigner, elle reconnaît être alcoolique. Nous avons même fait une retraite fermée d'une fin de semaine pour réfléchir à notre situation de couple dans le cadre des AA.

Je suis responsable d'une famille tous les jours, pour le reste de ma vie, pour le meilleur et pour le pire. Je n'ai pas seulement marié Rita, je me suis marié avec tous les enfants, je les ai dans le sang. Je vis pour cette famille à chaque instant qu'IBM me rend ma liberté. J'ai acheté un chalet pour qu'elles puissent respirer, s'amuser, jouer, se baigner. J'investis mon temps de vacances pour leur donner du confort, je nettoie le bord de l'eau, avec mon frère André, j'enlève des souches d'arbres dans le lac au bord de la plage. Les enfants et Rita sont avec moi, elles m'aident, je suis heureux. Avec Gilles et André nous déplaçons le chalet pour que les fenêtres d'en avant soient parallèles au lac, nous pelletons une tranchée tout le tour du chalet surélevé sur pallier et je monte des blocs de ciment pour une fondation, l'espace habité devient plus chaud. Les étés suivants, je pelle la terre du sous-sol à l'extérieur pour permettre l'installation de la pompe à eau,

du réservoir d'eau chaude et des outils. J'agrandis le chalet pour donner plus d'espace. C'est la période où j'ai la chance de mieux connaître mes jeunes frères puisque je les voyais rarement durant la période scolaire et que, plus jeune, je travaillais tous les étés. Jean-Guy a l'âge de Line, André est plus grand, il a le goût d'apprendre à travailler, de prendre des responsabilités. Il a ramassé des billots de bois coulés dans le lac au temps de la drave. André est patient et travaillant, il ne chôme pas quand il est au chalet. Jean-Guy lui est plus à l'âge de jouer avec les filles, ils bâtissent des cabanes dans le bois, ils rencontrent des amis autour du lac, ils se baignent, ils sont toujours en mouvement. André et Jean-Guy passent tout le temps qu'ils peuvent au chalet de Gilles avec notre mère.

Rita passe ses étés au chalet avec les filles. C'est le moment que je privilégie pour faire du ménage dans la maison de Chambly les soirs de semaine quand je suis seul à la maison. Le ramassage des traîneries prend plus qu'une journée, presque la première semaine au complet, je lave des montagnes de linge, je plie et empile pour chacune des filles tout le linge sorti de la sècheuse. L'hiver, je pellette la neige ; c'est un ouvrage d'homme, tout comme sortir les vidanges à chaque semaine ! Je m'acharne à faire une patinoire dans la cour que personne n'utilise. Je joue aux cartes avec les enfants. Couché dans le salon, elles s'amusent à me monter sur le dos. Aux fêtes, les rassemblements en famille sont importants, le Réveillon à minuit aussi. Je me garde un ouvrage habituellement réservé aux filles, laver toute la vaisselle avant qu'elles se lèvent le lendemain. Pourtant le



souçon s'infiltrer sans que je veuille en tenir compte, « Est-ce normal que me m'implique autant pour que l'entretien de l'intérieur de mon chez-nous soit propre ? ».

Nous avons fréquenté Louise, la s'ur de Réal et Alphonse, le frère de Rita, les enfants s'affichent en tant que sœurettes, elles aiment se rencontrer. Les amis viennent tout au long de l'année rehausser le niveau sonore des rencontres, la fumée de cigarettes crée un nuage qui m'irrite les yeux. Mes temps libres sont entièrement consacrés à la famille que j'ai choisie, elle satisfait ma personnalité.

J'ai une règle immuable, au souper toutes doivent être présentes au repas, enfants, ados, adultes, les exceptions sont rares, accordées par un des parents. Personne n'est obligé de manger si l'appétit n'y est pas, ni de parler si elles n'ont rien à dire mais toutes doivent être assises autour de la table. C'est l'occasion de raconter sa journée et de connaître la personnalité de chacun. Line est sélective dans ses amitiés, elle est discrète, réservée, comme moi, elle cache ses émotions, elle se plie naturellement, de bonne grâce au règlement du souper. Guylaine, mon p'tit lapin, surnom que lui donnait Réal, a beaucoup d'amies et d'amis un peu plus loin dans son adolescence. Elle est frondeuse, active, et d'elle-même peut décider de faire le ménage, elle en a assez de s'enfarger dans tout ce qui traîne. Pour elle, le règlement du souper est pourtant plus difficile à respecter, une bonne émission TV capte son attention mais elle vient s'asseoir à table même en ayant pris une copieuse collation à son retour de classe. Sylvie, surnommée mon p'tit canard parce qu'elle glisse sur les événements, elle est assez secrète, douce, tranquille. Nécessairement à table, elle oscille entre la retenue de Line et la frénésie de Guylaine. Ninon, spontanée, décidée, elle déplace des montagnes, elle s'habille chic d'un rien comme personne d'autre n'en serait capable. Lorsqu'il est question du règlement du souper, c'est

plus compliqué ; elle se plie généralement mais impossible de l'astreindre à suivre cette consigne constamment. La fermeté de son tempérament oblige un passe-droit, elle peut occasionnellement rester dans sa chambre. Julie a sept ans, déjà son caractère perce, impossible de lui piler sur les pieds, elle s'affirme, elle exige sa place mais chacun lui offre sans peine, elle est joviale. Elle accepte facilement d'être à table pour respecter le règlement du souper, toutes ses mamans sont autour d'elle.

Je suis un père imparfait, je suis trop strict... mais je les aime, toutes, chacune. Je pense qu'elles m'aiment aussi. Elles m'appellent papa, je les ai toujours laissées libre de m'offrir le nom de leur choix. Guylaine, elle, a gardé mon nom Raymond, comme quand on s'est connu. Si je pouvais recommencer, je les aimerais autant tout en m'efforçant de leur montrer plus souvent. Je prendrais le temps d'aller magasiner avec elles plutôt que d'augmenter l'allocation hebdomadaire que Rita a trop souvent utilisé pour s'acheter des livres, trois même quatre bouquins par semaine, sans garder suffisamment d'argent pour payer du linge ou même satisfaire aux besoins de ses enfants. Je mettais alors de la pression sur les enfants sans le savoir. Elle les privait pour se satisfaire. Je mettais l'augmentation d'allocation conditionnelle à l'entretien de la maison qu'elle négligeait, elle se payait la traite et les enfants payaient la note. Je pensais partager les responsabilités, j'avais trop d'occupations. Je me disais, je lui ai donné l'argent, ce qu'elle en fait, elle en assumera les responsabilités. Je me devais d'être plus présent avec mes filles. Je le regrette. Je me rends compte que j'ai parfois été trop exigeant avec elles.

Aujourd'hui, je réalise que Rita et moi avons des points de vue aux antipodes sur la façon d'éduquer une famille et sur l'importance de maintenir un milieu sain. Je travaille cinq jours par semaine, toujours parti le matin avant

que la première fille ne se lève, je me rends au travail en autobus, puis à pied quand j'entre au Centre-ville, quinze minutes de marche, après trois-quarts d'heure dans l'autobus. Quarante heures dans l'édifice d'IBM qui me prennent énormément de concentration, je me dois d'être efficace, je suis le soutien de sept personnes en m'incluant nécessairement. Même temps requis pour le retour à la maison, je suis toujours le dernier à rentrer pour souper. Alors pour moi, il est normal que les filles prennent part aux responsabilités de notre demeure, je n'ai jamais obtenu le support de Rita, elle préfère garder l'harmonie avec ses enfants plutôt que de se battre contre elles pour que mes demandes soient respectées. J'ai essayé de donner un sens à l'effort que chacun doit consentir sans me rendre compte qu'une roue principale du carrosse ne suivait pas.

J'ai estimé la charge trop lourde sur la roue et exiger que les cinq filles compensent pour soulager cette charge, sans réaliser que c'est difficile quand l'exemple n'y est pas. Aujourd'hui je réalise que la roue était cassée depuis son jeune âge, depuis le décès de sa mère lorsqu'elle n'avait que cinq ans. Son divorce d'un premier mariage ne lui a pas offert suffisamment d'expérience pour vivre différemment. Pour ma part, ma vie, axée sur le travail, la logique, est trop rationnelle pour que, dans le feu de l'action, j'aie compris.

J'ai besoin de savoir : Qui est mon père, qui est cet homme ? De mon bureau, je fais des appels au Syndicat des Teamsters pour lui parler... Il est au bout du fil, il est représentant syndical pour le Chalet Suisse. Nous convenons de nous rencontrer, j'ai hâte ! Je veux échanger nos points de vue. Sans nouvelle depuis maintenant dix-sept ans, je veux le connaître. Nous convenons d'une première rencontre, il vient me chercher Place Ville-Marie et m'amène au Chalet Suisse sur Taschereau, nous jasons, le dialogue est possible. J'ai appris qu'il vit encore avec Pierrette, la jeune caissière de l'épicerie, ils ont deux filles, Danielle et Martine. À la

fin du repas, le propriétaire de l'établissement nous offre deux cognacs et je suis sorti heureux de la retrouvaille. Il me ramène au Centre-ville, et nous prenons rendez-vous pour une deuxième rencontre chez-moi. Par hasard le jour convenu mon frère André se pointe à Chambly sans appeler, il est surpris par les circonstances, il accepte de serrer la main de son père et de lui mentionner qu'il est son fils. Il en profite pour lui demander où est sa carabine à air que ce père lui a promis pour Noël, l'année qu'il a quitté la maison. Paul, mon père, me mentionne qu'il ne veut pas voir Gilles alors que Jean-Guy, lui, ne veut pas voir cet homme. La glace est cassée !

En 1977 et 1978 Rita a été embauchée par Statistiques Canada. Elle travaille le nombre d'heures désiré, à Marieville, elle doit faire du porte-à-porte, pour le dénombrement de chômage, elle travaille à salaire fixe pour un nombre d'enquêtes, elle est rémunérée une semaine par mois. A la cessation d'emploi l'année suivante, elle a cumulé vingt semaines d'emploi assurable en deux ans, elle a droit au plein montant d'assurance-chômage, pour cinquante-deux semaines. Lorsqu'elle s'est absentée de la maison pour son travail Rita aurait aimé que j'engage une femme d'entretien d'intérieur mais ne voulait pas contribuer, elle veut garder tout son salaire même si quelqu'un d'autre ferait son ouvrage. Je refuse soutenant, encore une fois, que je n'ai pas à fournir ce montant puisque les trois autres semaines du mois, lorsqu'elle est à la maison, elle refuse d'entretenir l'intérieur de notre maison. Je le tolère de moins en moins, des piles de linge sale traînent à terre devant la laveuse alors que le linge propre est empilé sur un comptoir du mur opposé, dans le même appartement. Les enfants cherchent un vêtement, des morceaux tombent avec le linge sale et le cycle recommence. Le linge n'est jamais plié, encore moins déplacé pour être serré dans les bureaux. Sa demande m'agresse.

À ses dix-huit ans, Guylaine quitte la maison pour vivre avec John Roy. Depuis quelques mois nous lui refusons qu'elle quitte la maison avant sa majorité. Elle l'a eu le trois juin 1978, le bail est signé à Boucherville. À notre grand étonnement, elle n'est plus pressée de partir. Ce n'est qu'à la Saint-Jean-Baptiste qu'elle quittera le nid familial. Les jours, les mois suivants, il nous manque quelqu'un à la maison. Je suis pourtant persuadé que sans une autorisation, elle aurait fugué. Nous avons déjà vécu tellement d'inquiétude lorsqu'elle avait découché avec son résident de Kahnawake lors une relation précédente.

Un peu plus tard, Ninon sort par sa fenêtre de chambre. Je viens de la réprimander, de la mettre en punition, elle est fâchée, elle fugue. Nous ne l'avons revue que beaucoup plus tard. Après avoir signé une demande de recherche par les policiers de la place, ils nous informent qu'elle danse dans le Bas-du-fleuve. Les paroles du policier : « Si vous la forcez à revenir, elle va fuguer à nouveau, vous n'allez qu'empirer les choses, nous gardons un œil sur elle ». Je ne peux qu'être inquiet, mais ce n'est que le début d'une longue période de maltraitance que subira Ninon de chacune de ses relations. Rita me répète que je suis trop sévère mais en rétrospective, je me demande si, au fond, les fugues de Ninon, la rebelle, ne l'arrangent pas. La vie devient plus calme à la maison. C'est l'impression que j'ai aujourd'hui.

Line, elle, part travailler six mois au pair en Europe, elle a vingt ans. Pendant son absence un cancer au rein est diagnostiqué à Rita qui est opérée en décembre de l'année 1979. Line est revenue aider sa mère qui s'est rétablie après une longue convalescence. C'est à peu près en même temps que Guylaine nous annonce son mariage prévu pour le 5 juillet 1980. Le matin même il fallait préparer la salle de la Maison Blanche située à côté de l'église. Ma tâche est de monter les tables pour la fête qui suivra le mariage. J'ai terminé une demi-heure avant la cérémonie, il me faut

vite revenir à la maison prendre une douche, m'habiller et retourner à l'église pour y conduire la mariée à l'autel. Guylaine garde en mémoire que ma mère exige que Réal soit assis à la table d'honneur sans quoi elle ne s'y assoit pas, nous étions deux pères à cette table pour célébrer l'union de Guylaine à John. La journée a ensuite bien été, c'est une belle noce, tout le monde danse et s'amuse.

Je vis les événements les uns après les autres mais j'ai hâte de pouvoir me détendre. Après la célébration ma mère ne va pas bien. Son conjoint l'hospitalise à Royal Victoria le mardi suivant les noces, ils lui donnent son congé le vendredi suivant. Maman va passer quelques jours en Gaspésie.

À son retour, Guylaine a reçu les photos de son mariage qu'elle s'empresse de montrer à sa grand-mère.

Quand arrive la fin de semaine, maman vient au chalet avec son mari Fernand, elle peine à respirer, elle a toujours froid, je l'installe au soleil, la fin de semaine est longue.



Dès le lundi, elle retourne à l'hôpital et décède le lendemain 15 juillet 1980, officiellement d'une pleurésie, c'est de l'eau sur les poumons, le cœur a lâché, incapable de nettoyer. Même si elle est jeune, c'est une délivrance, elle veut mourir depuis belle lurette. Mon analyse me permet de comprendre qu'elle souffre depuis si longtemps, qu'elle est faible, sans énergie, triste, elle va là où elle ne souffrira plus. Je suis triste, j'ai de la peine que ma maman parte si vite mais je comprends et j'accepte son départ, elle est en paix.

Je n'ai pas encore eu le temps de respirer, même si c'est ce que j'aurais besoin de faire, les événements se précipitent les uns derrière les autres, j'ai hâte que ça finisse que la maison soit un lieu plus calme. Line est frappée par une auto dans le Vieux Montréal, coin Saint-Laurent et Saint-Antoine. Elle sort pour se rendre dans une boutique acheter une balayeuse lorsqu'une auto lui passe sur le pied en reculant. Elle revient à la maison pour soigner son pied, impossible de marcher dessus. Elle ira plus tard vivre avec André Burke, le gars qui l'a frappée, pendant six mois puis elle repartira avec une amie, l'ex d'Yves jusqu'à ce qu'elle rencontre Jean Buist, un de mes confrères de travail. Officiellement, Line ne vit plus à la maison.

Rita a le goût de voyager, sortir la routine de la maison. Ma situation financière me le permet, déjà trois enfants vivent ailleurs, sa demande me permet d'espérer qu'un voyage puisse améliorer notre situation maritale. Andrée Seyes a demeuré au Québec, dans le même bloc que Rita, elles s'étaient rencontrées et liées d'amitié puis Andrée est retournée vivre en Belgique. Les deux femmes ont gardé contact au point où en 1981 Rita informe son amie que nous prévoyons organiser un séjour en Europe et Andrée nous invite et nous guide tout au long de notre séjour d'une durée de trois semaines. Cette photo fait foi des soupers que nous avons dans sa famille, Rita et moi au retour des nombreuses sorties organisées par Andrée;



Sur la photo, Andrée Seyes, son garçon, sa mère, sa fille, moi, son mari et Rita prend la photo. Le voyage a créé un lien qui a permis à Julie de débarquer chez Andrée plus tard.

Guytaine est marié à John depuis un an et demi quand le 1 mai 1982 nait Mélissa. Guytaine la seule de nos filles, mariée, en couple, nous officialise « grands-parents ». Je suis heureux de m'afficher être un grand-père. J'ai 38 ans. Guytaine demeure près de chez-nous, la distance se parcourt à pied, quand nous marchons le soir ou les fins de semaines, c'est souvent pour aller les voir John, elle et le bébé. J'aime bien prendre le bébé, elle est si petite. Rita et Guytaine ont toujours eu une relation de proximité, leur conversation est fréquente, le soir à la maison ou au téléphone tous les autres jours.

L'année suivante, c'est dans un tout compris, à Cayo Largo,



Cuba, que nous débarquons avec Julie qui a treize ans. J'ai, pour la première fois, tenté d'aller sous l'eau avec des tubas... Quelle mauvaise expérience à ne pas renouveler. Les autres peuvent apprécier, je n'en serai qu'heureux pour eux mais pour moi, non merci ! Je ne peux en dire autant du voyage cependant. Être près de la mer, entendre de la musique le soir, manger cubain sont autant d'activités agréables pour un séjour d'une semaine.

Sylvie a terminé son secondaire depuis plusieurs années, elle reste à la maison et elle travaille dans des restaurants de Chambly la majorité du temps, Capitainerie, Vieux Richelieu sont entre autres des endroits où elle a lavé la vaisselle mais elle a également gagné de bons salaires chez plusieurs employeurs qui étaient satisfaits du travail qu'elle offre. Son salaire est suffisamment élevé pour que Rita, malgré mon désaccord, lui impose une pension de 75. \$ par semaine. Je n'ai d'ailleurs pas un mot à dire, Rita affirme que c'est parce que je lui verse une trop petite allocation hebdomadaire qu'elle doit exiger ce si gros montant pour payer l'épicerie de toutes les semaines. Je lui répète de fois en fois lorsque le sujet revient sur table, que je serai heureux d'augmenter le montant quand je verrai la maison propre. Comme d'habitude mes commentaires resteront sans valeur.

L'automne commande les partys, Sylvie va danser et elle revient à la maison sans savoir qu'elle aura une grossesse à vivre dans les mois à venir. Ce n'est pourtant qu'une amourette d'un soir, les conséquences elles, seront pour la vie. À cause de complication avec son nerf sciatique, Sylvie doit cesser de travailler plusieurs mois avant la naissance d'Alexandre prévue le 25 août 1984. Sylvie ne sera que deux mois à la maison avec son bébé, les employeurs ne tardent pas à la rappeler, l'obligeant à un retour au travail. Aucune loi ne protégeait les mères d'un nouveau-né. Elles doivent répondre aux exigences des patrons ou perdre leur emploi. Rita accepte de garder le bébé, Sylvie est souvent absente. Même si je ne veux pas prendre la responsabilité d'un nouvel enfant, je m'y suis vite attaché, Rita et moi avons opté pour une trêve afin de favoriser l'atmosphère sereine ayant pour objectif de sécuriser le nouveau-venu. Alexandre a vécu un an sous notre toit avec sa mère qui finalement a rencontré l'homme avec qui elle a décidé de vivre pour les prochaines années, Bruno Gingres. Déménagée, nos sorties de soirs et de fins de semaines se sont alors partagées entre chez Guylaine et chez Sylvie.

À la fin de l'été de 1985, il ne reste que Julie à la maison, nous décidons de régler nos différends Rita et moi, est-il possible de vivre en harmonie ? Nous avons rencontré une thérapeute qui n'a eu aucune influence, Rita n'a jamais voulu retourner la voir une deuxième fois. Les filles, sauf Julie, ont toutes quitté la maison familiale mais elles y reviennent souvent, elles viennent jaser avec leur mère, jusque tard dans la nuit. Je vais me coucher vers dix heures le soir. D'ailleurs plus aucune relation sexuelle ne nous rapproche. Elle se couche alors que je dors depuis longtemps et la dernière fois que j'ai tenté de l'approcher, j'ai eu une relation avec une poupée gonflable se laissant pénétrer sans interagir. C'est mon tout dernier souvenir d'intimité entre nous deux.

N'ayant eu également aucun succès avec un professionnel, je demande à nouveau s'il est possible d'entretenir la maison un peu mieux. Sa réponse, « Je ne suis pas capable », me désappointe. Si tu n'es pas capable de faire un effort, pourquoi j'en ferais ? Je veux vivre dans une maison décente, elle ne veut pas me l'offrir. Je suis mal à l'aise d'inviter quelqu'un chez-moi, je suis même gêné qu'arrive un ami. J'ai toujours pensé que la quantité de travail qu'exigeait la famille dépassait les capacités de Rita; force m'est donné d'admettre que je me suis trompé. Elle est maintenant seule avec Julie, le problème est donc tout autre. A l'hiver de 1987, Rita a lancé son allocation par terre affirmant qu'elle n'en veut pas. Je lui ai proposé de me faire une liste de tout ce qu'elle a besoin, sans restriction. Ce qu'elle fait depuis. Jusqu'à notre séparation, elle me présente des listes de choses à acheter et je fais les commissions. Il n'y a plus de concession acceptable ni pour elle, ni pour moi.

Ce sont ces mêmes années qui mettent fin à un long mandat qui m'a été confié par IBM de travailler en collaboration avec le service des Caisses populaires. Entre 1972 et 1976, je suis programmeur pour mettre en opération leur système informatique. Je me souviens avoir reçu quelques appels pour corriger des comptes bancaires, généralement des comptes grand livre pour la comptabilité; nous étions deux employés à pouvoir apporter toutes les modifications sur demande. De 1980 à 1984, j'agis plutôt à titre de représentant technique, je donne des conseils pour maximiser le rendement des ordinateurs, rendre leurs machines plus performantes. Enfin 1986-87, IBM m'envoie travailler, à contrat, à titre de patron de première ligne, j'étais chef de service aux Caisses populaires. C'est durant cette période qu'une activité de ski organisé par les Caisses, avec le mot d'ordre d'inviter des amis est planifiée. Je sais que Julie est sportive, équipée pour le ski, je lui demande de m'accompagner, je ne veux pas arriver là seul. À la fin de la journée Julie et Claude Houle se sont connus et parlé au bar

où plusieurs personnes sont réunies. Quelques jours plus tard, au travail, Claude m'appelle me signifiant son intérêt de rencontrer Julie, je sais qu'elle saura dire non si ce n'est pas réciproque. Je lui donne le numéro de téléphone en toute confiance et c'est depuis ce temps qu'ils ont tranquillement bâti leur projet de vie commune. Trois grands garçons nous font honneur.

Je serais peut-être resté longtemps avec Rita, même sans changement, l'habitude et l'éducation m'ayant forgé, mais au printemps de 1987 Rita me signifie qu'elle veut se séparer. J'ai cru à du chantage mais je n'ai plus le goût de me battre. La seule phrase que j'ai trouvée à répondre : « Tu peux partir, je ne m'objecterai pas ». Je sais que notre relation est malsaine, en fait elle est terminée depuis longtemps.

À la réception du document me demandant de quitter, Rita m'informe qu'elle aura déménagé à mon retour de vacances. Je passe donc deux semaines au motel de Chambly et j'irai, seul, au chalet pour le mois d'août. Durant tout ce temps je n'ai aucune nouvelle de mes filles. À la fin du mois d'août, je récupère ma maison, mon linge dans des boîtes, un matelas dans ma chambre, le reste... tout est parti, la maison est vide, VIDE. Quand je passe devant son logement, certains meubles sont dehors à la pluie, quand je vais chez les enfants, je retrouve des effets qui m'appartenaient. Elle a complètement vidé notre demeure, sans même avoir l'espace suffisant pour garder ce qu'elle m'enlève. Je n'y vois que de la méchanceté, rien d'autre ne peut expliquer ses actions.

Au retour en classe en 1987 Julie est malade, paralysée, en chaise roulante, sans vouloir manger, boire, sortir même. Elle est absente de l'école pour de nombreux mois, les professeurs croient improbable qu'elle puisse obtenir son diplôme. J'ai un appel m'informant que Ti-Mine, âgée de dix-sept ans tout comme Julie, la chatte a toujours fait partie de

la famille, elle vient de passer dans l'hélice d'une auto, au nouveau logement de Rita. L'animal est très mal en point, elle nécessite des soins professionnels et personne n'a d'argent à investir. Je dois donc prendre la décision de payer ou de refuser. Ça m'écoeure mais je veux éviter de mettre de l'huile sur le feu. Est-ce que j'ai déjà agi autrement dans ma vie ? J'ai toujours tenté d'éviter les conflits pour ne pas envenimer les situations. L'incitatif est tellement fort sur la maladie de Julie qui ne peut qu'empirer si rien n'est fait m'oblige à céder et accepter qu'ils aillent chez le vétérinaire avec la chatte. Je déboursrai plus de 1,000 \$ en soin en argent de 1988. Des années plus tard, j'ai appris que des rencontres avec thérapeutes avaient établi qu'il est très peu probable qu'un lien avec ses parents récemment séparés en soit la cause. Le médecin de famille, le docteur Gailloux, découvre que la pilule anticonceptionnelle est l'élément déclencheur de ses complications. Elle peut dès lors retourner aux études.

Après ma séparation, je suis relativement déprimé. Je suis également désorganisé. Les bases de ma vie se sont effondrées, je suis sans relations d'amitié. Ma famille vient de me balancer, de me jeter aux ordures. Je dois me relever, je veux vivre. Pourtant mon travail est de moins en moins intéressant. Je passe un an à essayer de me remonter le moral, rien n'y fait. Je n'ai le goût de rien. Je suis à terre, et je suis seul.

Chapitre 9, La vie continue

À Saint-Donat, pendant mes vacances de l'été, je travaille assez fort pour passer le temps. Finalement je réussis à mettre un plancher de ciment à la grandeur de la cave. Après avoir terminé, j'ai commencé à m'ennuyer, m'ennuyer d'être seul. Alors de retour à Chambly, au début septembre, je décide de m'inscrire à Télé-Rencontre, cette émission qui permet à des personnes de se connaître. Le vendredi, je reçois une première enveloppe venant de l'entreprise qui organise les rencontres. Une première dame veut me contacter, je l'appelle, nous nous donnons rendez-vous; à la fin de la soirée, je quitte sans en demander plus, mon intérêt n'y est pas. Le lundi suivant, jour de mon anniversaire, je reçois une avalanche de courrier. Je le trie comme quand j'interviewe de futurs employés : Les « non » catégoriques, les « peut-être », les « oui ». Puis je raffine la sélection des « oui » pour y aller en séquence. J'appelle mon premier choix : France. C'est la personne la plus scolarisée, elle possède un Certificat en Sciences-Comptables de l'UQTR. Absente, je laisse un message à l'enfant qui me répond. Puis, je me dis que je lui laisserai le temps de rappeler. Le lendemain, je vais jouer au golf avec mon père. Alors le mercredi soir n'ayant eu aucun retour d'appel, je décide de recomposer son numéro. Elle est là au bout du fil... je lui parle. Nous prenons rendez-vous le même soir au resto Poulet Frit Kentucky de Brossard, je n'ai aucune attente mais des espoirs. La rencontre a été longue, mais je n'ai pas vu l'heure passer.

J'avais hâte soir après soir de la retrouver. J'ai également le goût de vivre avec elle, vivre chez elle depuis que Rita a menacé de faire sauter la maison de Chambly. Elle nous a vus nous embrasser dans la fenêtre de la rue Rougemont le premier samedi suivant notre rencontre. Elle m'a téléphoné, et avertit qu'elle ne tolère pas cette femme dans la maison. Alors j'ai ramassé tout le linge nécessaire pour la semaine à venir, je suis

allé habiter chez France, nous nous connaissons depuis à peine quatre jours. Depuis ce temps, nous sommes ensemble.

J'ai hâte d'amener France au chalet, au bord du lac Croche, à Saint-Donat-de-Montcalm. Je la rassure, sa décision de le garder ou de le vendre, sera aussi la mienne. C'est à la dernière semaine de septembre, alors que les arbres resplendent de toutes les couleurs automnales, que nous y allons. Pour qu'elle tombe en amour avec la région et la découverte de mon petit paradis car peu importe la saison :

Printemps, Été



Automne comme Hiver



Être à Saint-Donat, c'est reposant !

Je veux présenter cette personne qui représente ma nouvelle vie, je ne peux pas vivre dans le passé. J'insiste je veux vivre et partager la personne que je suis maintenant à mes filles. Les quelques rencontres sont froides, désintéressées mais j'y tiens. J'ai confiance qu'allant à tour de rôle, une fois par mois, voir les enfants, elles se rapprocheront, elles comprendront. Je n'ai pas eu le temps de créer une relation. Nous avons attendu dix mois, à se faire souffrir toute la famille parce que Rita refuse une entente à l'amiable. Ce

sont plutôt les filles qui témoignent en cours au mois de février 1989, elles m'accusent des souffrances que j'inflige à Rita par ma cruauté constante à la maison. J'ai mal ! C'est indécent ! Je souffre juste à les entendre raconter ce que je leur fais vivre ou ce qu'elles ont vécu à cause de moi. Je rentre chez France, ma conjointe des six derniers mois, et je pleure, je me couche par terre et je pleure en racontant la journée que je viens de vivre. Tout d'abord, elles ont juré de dire la vérité en plaçant une main sur un livre religieux, elles ont l'obligation d'être honnêtes lorsqu'elles témoignent. J'ai besoin de confier ma peine. « Au tribunal, mes filles mentent » ! Pour essayer de réfuter leurs arguments, à la dernière journée d'audience, je demande à Gilles et André de témoigner. D'après le jugement, cela n'a peut-être pas changé l'opinion du juge, il avait remarqué les exagérations de l'accusation et ne semble pas en avoir tenu compte.

L'Amour fait mal. Pour adoucir la douleur, je me suis convaincu que Rita avait réussi à ce que certains enfants prennent parti et que les autres arrêtent de me fréquenter de peur de la frustrer. Je comprenais les enfants jusqu'à un certain point ; elle est la mère naturelle de tous, je ne suis que le beau-père pourvoyeur pour la plupart d'entre elles. C'était refuser d'admettre que mes filles sont des adultes de vingt-huit, vingt-six, vingt-quatre et dix-sept ans, saines d'esprit, Line s'étant abstenue de se présenter en cour.

Le juge a rendu sa sentence : elle garde les REERs que j'avais déjà déposés à son nom, à son institution financière et je dois lui verser 45,000 \$ à titre de somme globale, de montant compensatoire et de différentes autres raisons. Je devrai également lui verser trois cent soixante-quinze dollars par semaine d'allocation familiale pour elle et l'enfant mineure, Julie. Après en avoir lu tous les paragraphes, j'en retiens qu'il est écrit que « le défendeur est manifestement un homme de grand talent : il est certainement le principal artisan du succès qu'il a connu jusqu'à maintenant dans sa carrière » et

« il ne peut faire de doute que pour atteindre ses objectifs, le défendeur a dû s'imposer un certain nombre de contraintes et de sacrifices tant sur le plan économique qu'à certains autres égards : sa ténacité l'a conduit là où il est actuellement ».

Ce n'est que de l'argent ce bout de papier. J'avais décidé, de toute façon, que peu importe la conséquence, je l'assumerais. Ma tête est ailleurs, je me prépare une vie totalement différente, sans savoir où j'irai, je plonge. La séparation, elle, me fait mal, mal, parce que ce n'est pas qu'un divorce, c'est également cinq ruptures, j'ai perdu contact avec chacune de mes filles. J'en fais mon deuil !

Je vis avec France depuis quelques mois à peine lorsque ses adolescentes décident de vivre ailleurs, Isabelle, chez leur père, Chantal, au logement de Wayne Baron. La situation me met mal à l'aise mais j'ai été clair quand j'ai rencontré France, ma famille est élevée, je n'ai pas l'intention de recommencer. Elles vont chez leur père, qu'à cela ne tienne, je pourrai avoir de meilleures périodes, des moments intimes plus fréquents. Puisqu'elles quittent la maison, je m'assurerai d'être plus discret quand elles viendront voir leur mère. Leur retour occasionnel me permettra de mieux les connaître puisqu'à ce jour c'est plus l'impétuosité de leur jeunesse qui me marque.

France a une coutume, faire bénir sa maison chaque fois qu'elle déménage, ce qu'elle a fait récemment. Elle a donc un contact dans la paroisse, c'est le curé, il l'appelle pour lui demander si nous acceptons de participer à un Téléphone-Don dans le but d'amasser des fonds pour acheter une maison qui sera utilisée à titre de presbytère. Nous acceptons et en moins d'un an et plusieurs activités le cent mille dollars est déjà versé au compte de la Fabrique. Ces rencontres nous ont amenés à participer aux messes dominicales. Quand vient le temps de rechercher de nouveaux marguilliers, France accepte d'être nommée. Puisque nous sommes toujours ensemble il n'en faut pas plus pour qu'à la demande du curé

de la paroisse, je dois m'impliquer sur le comité de pastorale paroissiale. Peu de temps s'écoule, un paroissien se plaint à l'évêque du Diocèse de notre participation tout en étant des divorcés vivant ensemble. Notre curé nous supporte mais nous voulons mieux comprendre. Une conférence précisant que Jésus était mort sur la Croix pour nous sauver, d'aller porter le message, nous a amenés à vouloir suivre des cours de théologie enseignés à l'Université de Montréal. Les sessions se donnent sur la Rive-Sud dans les locaux du diocèse ou de certaines paroisses. Suite à l'inscription et au bout de cinq ans, nous comprenons mieux le sens de la religion, nous départageons la loi de la pastorale de l'église et nous obtenons un certificat en théologie. Puis les règles ont changé, et en 1995, France, après en avoir fait la demande, obtient une nullité de son premier mariage pour un montant fixe de huit cents dollars.

Depuis que je connais France, j'ai appris à connaître une femme de caractère, une organisatrice, une femme fière qui bouge et fait bouger. C'est l'équivalent en auto, elle bouge, elle zigzague et roule trop vite, beaucoup trop vite. J'ai peur ! Elle roule tout de même aussi vite, rien ne la ralentit. J'aime sortir, voir du pays mais je n'aime pas conduire lui ai-je mentionné quand nous nous sommes rencontrés, si elle prend le volant, j'accepterai toujours de défrayer les coûts reliés à nos excursions, je n'ai pas d'objection à aller n'importe où. Au fil des ans, puisqu'elle est sourde d'oreille à mes demandes, puisqu'elle fait fi de mes peurs, je m'empresse de m'asseoir au volant, ne lui laissant aucune chance de prendre la roue.

Je ne cesse de répéter que j'envie son entrain au travail. Souvent, je lui dis « Je devrais être éligible à la retraite en 2002-2003 », j'ai hâte, je ne trouve plus la motivation que m'apportait l'emploi aux premières années. Ce n'est maintenant que de la mise en marché. J'aimais le côté technologie de l'emploi et j'en suis écarté. J'ai accepté mon

nouveau poste pour le salaire que j'en retire mais je n'ai plus de motivation.

En 1993, La compagnie m'offre de prendre une préretraite avec des conditions intéressantes. J'accepte de laisser l'emploi, j'ai même refusé une promotion pour éviter d'être encore plus impliqué avec la mise en marché. Même si je ne serai éligible à la pension de retraité qu'en mai 1996, je quitte la compagnie IBM. France, elle, continue à travailler.

Chapitre 10, La retraite

Je n'ai plus besoin de me rendre au travail en autobus et d'en revenir. Dans une journée c'était le plus gros effort que je devais fournir, j'en suis maintenant libéré. Je suis enfin seul à la maison, sans responsabilité, sans effort à fournir, je ne dois rien à personne et personne ne dépend de moi. Je suis un homme libre, LIBRE. France est partie travailler. Cette liberté je ne l'ai JAMAIS connue, je n'en ai jamais eu la chance. Déjà à l'âge de six ans j'avais des responsabilités trop lourdes sur mes épaules puis à vingt ans je m'embarquais dans une tâche d'un père de famille de deux fois mon âge. IBM a toujours exigé du rendement, j'avais des comptes à rendre. Libéré, maintenant je réalise qu'enfin je peux juste me laisser porter, ne rien faire, je n'ai jamais vécu de temps libre comme ceux que je savoure actuellement. Je veux m'en imprégner, je veux ressentir la joie que peut procurer une longue période de flânerie. Je veux profiter de mon temps pour me détendre, pour enlever toute une vie de stress. J'en veux peut-être un peu trop au goût de France. Elle me questionne régulièrement sur ce que je fais de mes journées.

Notre rencontre avec les gens de la paroisse Ste-Marguerite-Bourgeoys m'a permis pour la première fois de ma vie de créer des amitiés avec des personnes n'ayant pas de lien familial ou de travail. Un groupe d'une trentaine de personnes sont devenues importantes pour nous, pour moi. J'étais utile en étant président de la pastorale paroissiale, j'étais aussi heureux de créer des liens avec eux. Été, hiver, tous les ans nous invitons des personnes à passer des fins de semaine au chalet. Ces rencontres sont de loin mes meilleurs souvenirs. L'été, un spaghetti communautaire alors que chaque couple mêle sa sauce dans un grand chaudron nous permet le meilleur « spaghetti au bord de l'eau », nous échangeons sur plusieurs sujets et nous fêtons ensemble jusqu'à tard la nuit. Les tentes se multiplient sur

le terrain, des couples arrivent le vendredi midi et nous sommes ensemble jusqu'au dimanche soir. L'hiver ce sont plutôt quelques fins de semaine, trois couples au maximum puisqu'il est impossible de dormir dehors, qui apportent de la bouffe pour un festin royal de plusieurs heures. Moi qui suis gourmand, je ne peux qu'apprécier ces samedis soir où le repas commence à cinq heures pour ne se terminer qu'à dix ou même onze heures. Même si tard et même par grand froid, nous allons prendre une marche sur la neige blanche qui bruisse sous nos pas ; c'est bon pour la digestion. Ce sont des souvenirs inoubliables !

D'ailleurs c'est lors d'un de ces soupers qu'après sept mois de farniente, une discussion d'amis me force à préparer les repas du soir avant le retour à la maison de France qui travaille encore. J'accepte non sans appréhension mais j'admets qu'il est temps de me redonner un peu d'énergie.

Durant tous ces étés passés au lac Croche avec France, je me suis permis de devenir maçon, de monter quelques murs en pierres des champs. D'abord, la cheminée originale pour le foyer de la cave. En premier la base de ciment, puis un rang par jour en espérant monter droit en utilisant mon niveau de trois pieds et mon contremaitre (France), en bas, qui m'observe et me donne ses commentaires : « Sors un peu plus... un peu plus ». La structure s'est terminée avec une forme quelque peu en cône. Pour la cheminée du foyer, côté salon, j'ai appris ! Je me suis fié à mon niveau, mais aussi, dès le début, j'ai installé une ligne verticale pour chaque coin. Cette seconde confection de cheminée est droite, mais combien de fois aie-je dû redescendre de mon échelle pour aller changer la pierre choisie au départ. J'arrivais en haut et j'entendais France me dire : « Tu dois choisir une pierre plus grosse... celle-ci est trop petite pour la largeur constante du mur de pierre » ou l'inverse « Tu dois choisir une pierre plus petite... celle-ci est trop grosse pour la largeur constante du mur de pierre ».

Une anecdote impossible à passer sous silence : Au chalet, pendant plus de 10 ans Rita m'a demandé de bâtir un mur entre le salon et l'escalier de l'entrée arrière, ce que j'ai fait en 1986, l'année précédent notre séparation, notre dernière année de vie de couple. Quand j'ai rencontré France, elle aimait l'emplacement du chalet mais elle insistait sur le travail à finaliser à l'intérieur. Une de ses premières demandes a été d'ouvrir le salon avec l'entrée arrière... J'ai donc enlevé ledit mur.

À la fin de l'année 1994 France change d'emploi, le Diocèse de Saint-Jean-Longueuil lui offre un poste de commis-comptable qu'elle accepte. Elle n'aura presque plus de route à faire pour se rendre au travail. À peine à son affectation, elle réalise que tous les postes sont manuels, la comptabilité n'est pas informatisée. Le contrôleur siégeant depuis excessivement longtemps est trop âgé pour comprendre l'informatique. Dans l'année qui suit, il prend sa retraite et la personne engagée est un jeune retraité de Bell, intéressé d'apporter des changements au système en place. France me présente à son nouveau patron et nous convenons que je leur offrirai deux après-midis de bénévolat pour faciliter l'informatisation du système comptable. Je fais de la programmation comme au début de ma carrière, j'apprends la nouvelle technologie informatique, pour moi c'est plus concret qu'un autre travail. Le résultat est instantané quand le programme fonctionne, la satisfaction est immédiate, je suis utile à l'ensemble du personnel, c'est agréable et stimulant. J'aiderai jusqu'à la retraite de France en 1999.

Mon énergie remonte un peu plus chaque jour d'une semaine à l'autre, je rencontre des personnes en forme, je retrouve peu à peu la mienne. J'en ai mis du temps à me reprendre en main.

Quand je suis rentré chez France en 1988, ses filles n'ont pas mis de temps à sortir pour aller vivre ailleurs. Sans le

savoir elles m'ont offert la chance d'une vie d'amoureux. Au fil des ans j'ai réalisé combien c'est apaisant d'avoir du temps l'un pour l'autre, juste nous deux. Je n'ai jamais vécu dans mes demeures précédentes une relation à deux, c'est à quarante-cinq ans que je connais cette sensation pour la première fois de ma vie. Je suis heureux, je suis bien. Nous travaillons à l'extérieur tous les deux, j'estime qu'il est tout aussi important que je m'implique dans la maison lorsque nous y sommes. Toujours j'ai été présent quand les légumes, piments de toutes les couleurs et céleris rentraient dans la maison, je les ai coupés, je les ai également préparés pour la congélation. Quand France cuisine, je suis à ses côtés pour laver tous les plats, tous les chaudrons qu'a nécessités la préparation du repas. Toujours, j'ai été, je suis encore et je serai présent pour l'encourager et la remercier de prendre le temps de cuisiner pour elle et moi qui aimons bien manger et surtout manger de la cuisine-maison.

Nous sommes en 1996, mes filles apprennent que leur mère souffre d'un cancer incurable; le même jour, le téléphone a sonné cinq fois, mes filles, qui ne m'ont pas parlé depuis le divorce en 1989, elles m'ont appelé, à tour de rôle, pour me signifier leur souffrance. Leur mère va mourir ! Les filles reviennent plus près de moi, j'en suis vraiment heureux.

Le temps passe, je suis sans autre nouvelle de mes filles mais France et moi poursuivons notre vie comme à l'habitude. Sept ans sans savoir ce qu'il advient de chacune d'elles, je comprends qu'il faudra du temps, beaucoup de temps pour remonter la pente. Alors nous demandons au curé de la paroisse de nous marier pendant la messe du dimanche, dans notre petite paroisse dont le gymnase de l'école est utilisé comme lieu de culte. Il n'y voit aucune objection, d'autant plus que nous sommes connus dans nos lieux de rencontre et que nous invitons tous les paroissiens à partager le vin d'honneur après la célébration. Le curé nous informe qu'il n'est pas autorisé à le permettre mais

que nous n'avons qu'à adresser notre demande à l'évêque. Quand celui-ci nous reçoit au diocèse où France travaille, il nous déclare que non seulement il ne le permet pas mais il nous incite également à nous marier dans une autre paroisse si possible, en dehors du diocèse, puisque nous participons déjà à la vie de la paroisse, nous faisons scandale. Il est hors contrôle, enragé !

Nous conviendrons donc de nous marier dans la paroisse le samedi de la fête du Travail et avant quatre heures pour ne pas que la messe tienne lieu de célébration dominicale pour les paroissiens. Mon père va, depuis plusieurs mois, de moins en moins bien. Il apprend que la récurrence d'un cancer de l'œsophage va l'emporter. Les médecins n'ont aucune alternative à lui offrir. Il aura joué un parcours de golf avec moi quelques mois avant de mourir et dans sa tête, il aura négocié une convention collective pour les employés du Chalet Suisse jusque sur son lit de mort, quelques heures avant son départ. Le souvenir que je garde de mon père, c'est un homme qui a tout fait pour profiter de la vie. Il est décédé le 21 août 1996, dix jours avant notre union.

Nous invitons toute la paroisse à notre mariage ; le curé actuel préside la cérémonie et le précédent curé de la paroisse, celui qui nous a d'abord impliqués à être bénévoles accepte de co-célébrer. Peu de temps avant la cérémonie, le vicaire général du diocèse qui est aussi le grand patron de France, se présente pour, lui aussi, co-célébrer. Mon père mourant, je voulais lui laisser l'honneur d'être mon témoin, puisqu'il avait accepté de se réconcilier. Le destin a modifié mes plans; cela m'a permis de demander à André, mon frère, d'être mon témoin. Nous nous sommes mariés à la vue de tous car je pensais et je pense encore que le mariage est une déclaration à la communauté de notre amour et de notre foi.

À la page suivante, vous lirez le texte partagé en ce jour :

Raymond :

Je suis heureux de pouvoir partager ma vie avec France.
Son énergie et sa façon d'être boss, ça m'arrange souvent...
dans les deux sens du mot.

Je sais que je peux lui faire confiance... nous irons loin.
Merci, France, de faire route avec moi pour le reste de ma vie.

France :

Bon !... J'ai même entendu certaines personnes lui dire :
" Dans quel pétrin, tu te mets les pieds"
Moi, j'ai besoin de sa capacité de garder
son calme quand je m'énerve,
de sa résistance aux changements
alors que, moi, je chambarderais tout.
Également je peux le remercier de sa
confiance à m'offrir de partager nos
comptes en banque.



Notre union permettra, je l'espère, de
réaliser notre prière de tantôt, une
famille qui s'aime :

Julie, la fille au caractère de son père,
déterminée et qui aime les plaisirs de la vie.
Ninon, qui aime beaucoup et cherche cet amour qu'elle...
elle offre spontanément

Raymond :

Isabelle, toujours disponible, et organisée, le petit boss...quoi !
Chantal, à l'écoute des autres, qui remarque des détails et s'en
sert pour faire plaisir.

Et les autres... qui, présentement, se tiennent un peu loin mais
que l'on souhaite accueillir.

Nous voudrions que tous partagent avec nous, notre bonheur.

Après le chant de sortie, nous vous invitons à rencontrer
notre famille qui vous offrira de trinquer.



Malgré la communication téléphonique avec mes filles en 1996, les liens sont demeurés très lâches. Je n'ai de souvenir que lors de mon mariage avec France, Julie s'est présentée à la cérémonie fière d'elle, fougueuse, en retard, en robe très courte et chapeau à grand rebord. Sinon, aucun appel, aucune communication n'est rétablie avec mes filles. Je suis amèrement déçu. En janvier 1998, j'irai tout de même faire un tour chez chacune de celles qui sont sans électricité depuis quelques jours à cause du verglas. Je veux m'assurer qu'elles sont toutes hors de danger, je veux les inviter à venir à la maison le temps que soit rétablie l'électricité. Mais le courant ne passe pas, mes filles ne veulent pas d'un coup de pouce, elles s'en sortent sans mon aide, elles n'ont pas besoin de moi.

Les filles m'apprennent que leur mère les inquiète, elle doit se rendre aux soins palliatifs du centre Victor-Gadbois, elle est agonisante. Elle décèdera le 18 janvier 1998, sans aller en établissement, les places étant limitées. Elles me demandent d'être présent à la cérémonie des funérailles; j'accepte, pour elles. Comme par le passé, quand je vivais à Chambly, je les vois toutes extériorisant leurs émotions, leur mère n'est plus, elles la regrettent. Moi, je revois nos années passées ensemble, je voudrais vivre des émotions avec elles mais je ne sens aucune étincelle, je suis là comme un étranger pour elles, à peine un bonjour. Quant à Rita dont ce sont les obsèques... tous mes sentiments vont exclusivement vers mes filles qui perdent leur mère.

En 2000, nous déménageons à Saint-Donat. Le chalet devient la résidence principale. France a pris sa retraite précipitamment à la fin août 1999. À l'enterrement de sa mère, au mois de juin, elle a appris que son patron au Diocèse est remercié de ses services, elle n'a alors plus d'intérêt à rester. Nous avons ensemble décidé de ne garder qu'un des deux endroits, France a préféré Saint-Donat, sous condition. Elle ne va pas s'encabaner loin du monde, loin des chances

de trouver du travail sans avoir un montant dans son compte en banque pour se sécuriser. L'argent de la vente de la propriété de Greenfield Park va être totalement réinvesti pour l'agrandissement, j'accepte de lui verser un montant.

Nous avons à peine pris notre décision, notre projet est retardé de quelques mois. Chantal est hospitalisée, France a la responsabilité d'Audrey pour les semaines à venir, quelques mois peut-être. Nous devons partir de Greenfield Park, matin et soir, pour l'amener à son école de Longueuil le matin et aller la chercher le soir, impossible d'être à Saint-Donat pour l'instant. Ce n'est qu'à la mi-février de l'an 2000 que Chantal pourra retourner chez elle, nous débuterons alors notre projet de déménagement. À notre grande surprise, la maison de Greenfield Park se vend aussitôt qu'elle est affichée sur le marché. Nous devons quitter pour le premier juillet, bien avant que le chantier de nos rénovations soit terminé. Un voisin à Saint-Donat, Gustave Robert, accepte de mettre des meubles dans sa grange mal fermée, adienne que pourra, c'est ce que nous ferons. Nous avons vécu pendant un an avec deux bureaux, un par-dessus l'autre, deux ensembles de matelas, l'un au-dessus de l'autre dans notre chambre d'environ 8 pieds par 8 pieds et d'autres meubles entassés un peu partout.

Puis nous commençons la construction. Nous engageons un menuisier de Terrebonne qui nous offre de travailler les fins de semaines tout en me proposant d'amener son compagnon à l'occasion.

Une fin de semaine de mai, il ne viendra pas, nous allons aux noces. Ce même samedi, un inspecteur en construction arrive alors que nous sortons



de la maison, prêts à partir. Chanceux, mes menuisiers n'y sont pas, l'inspecteur ne peut pas dresser un constat d'infraction, il se doute que j'ai de l'aide. Finalement, il s'y résigne mais il m'avise que je ne peux pas faire l'électricité moi-même, il reviendra vérifier.

Je stresse, la construction n'avance pas assez vite aux yeux de France, je suis retraité, je ne vais pas me presser à avancer ces travaux. J'ai le reste de ma vie devant moi pour le faire. Mais la météo se joint à France pour me faire accélérer les travaux; la journée où nous n'avons plus le choix nous arrachons l'ancien toit de l'agrandissement, le temps est incertain, nous attachons plusieurs toiles sur le toit pour la nuit, mais vu l'ampleur des orages durant la nuit, je me réveille en pleine nuit, certaines toiles n'ont pas tenu et celles qui ont tenu forment des gouttières pour verser l'eau à l'intérieur. Je dors à peine cette nuit-là pour ramasser l'eau et au matin, il faut continuer les travaux pour terminer le nouveau toit au plus vite. C'est le prix à payer pour nous éviter d'entretenir deux maisons et apprécier le confort tout en étant près de la nature.

Après un hiver complet à la maison du Lac Croche, je vois que l'isolation du toit du salon est insuffisante, la meilleure façon d'y remédier, c'est par l'extérieur pour ne pas perdre le plafond cathédral en planches de pin.

J'ai l'aide de ma fille Julie pour enlever le bardeau existant et ensuite refaire une nouvelle structure au-dessus de l'autre qui permet de mettre de la mousse isolante et laisser un espace d'air, avant de recouvrir de contreplaqué et de bardeau.



En 2002, je suis élu marguillier de la paroisse Notre-Dame-de-la-Garde dans la région du lac Croche. La présidente de fabrique, Mme Thérèse Marceau, contrôle le comité des marguilliers. J'accepte le mandat de trésorier pour m'occuper de la comptabilité et des rapports au diocèse. Comme marguillier, nous avons deux réunions durant l'été; c'est suffisant pour voir au bon déroulement des affaires de la paroisse. Le curé du village de Saint-Donat vient célébrer les messes le dimanche. Nous avons vent que la fabrique de la paroisse du village veut fusionner les deux entités, ils veulent diminuer les coûts administratifs. Nous nous rendrons à l'évêché de Mont-Laurier pour expliquer que notre situation financière n'affecte en rien celle du village et qu'une fusion ne générerait aucun bénéfice puisque les tâches pouvant profiter d'une fusion sont toutes accomplies par des bénévoles. Jean Levert, fondateur de la paroisse au lac Croche, maintenant assistant de l'évêque, intercède pour le maintien de la situation telle quelle est.



À la maison de Saint-Donat, mon emplacement donatien, en plus d'avoir construit deux cheminées de pierre, quand arrive le moment d'installer une pompe en bas de la côte pour fournir la belle cascade, imaginée par France, creusée surtout

par de nouveaux amis d'Isabelle à chaque fin de semaine, je dois penser un projet. Isabelle qui était à la recherche d'un Grand Amour, amenait de nouveaux chums d'une semaine à l'autre. Nous pensions que la tâche leur était trop ingrate, elle devait s'en trouver un nouveau pour la fin de semaine suivante. C'est un beau souvenir !



Alors pour cacher la pompe, je pourrais faire une petite cabane en bois, mais je décide plutôt de commencer à bâtir une tour. La durabilité du projet, la disponibilité des pierres dans notre région, le coup d'œil du projet terminé et l'élan des deux précédentes cheminées m'encouragent à aller de l'avant. Je coule une dalle de béton d'environ douze pieds de diamètre puis je monte une structure, la plus ronde possible, avec des colombages et toutes sortes de retailles de contreplaqué. Puis j'installe le premier rang de pierre, un rang par jour, je laisse sécher, car j'y mets une assez bonne épaisseur de ciment derrière les roches pour m'assurer que la structure de bois puisse être enlevée éventuellement. Je pouvais arrêter à n'importe quelle hauteur et faire un plancher ou un toit, à ma préférence. La structure d'environ huit pieds sera éventuellement démantelée et rebâtie plus haut. La tour finale a environ quinze pieds de hauteur.

De 2003 à 2005, creuser, poser les membranes, placer les pierres, monter la structure du moulin sont les étapes importantes du projet de la cascade et du bassin. Mon ami retraité d'IBM,

Guy a grandement participé à embellir l'ensemble. À l'hiver 2004, dans son sous-sol il a construit le pont à la courbe de la chaînette. La chaînette est la seule courbe dont le rayon de courbure est égal à la normale. Je m'en suis souvenu Guy !

La tour devient un moulin à vent quand j'y incorpore un essieu dans le faite et que Guy fabrique des ailes pour le moulin encore une fois dans son sous-sol à l'hiver suivant et que nous les installons à l'été.



Je pense qu'aujourd'hui encore, le moulin est une attraction pour les gens qui se promènent en bateau, ponton ou canot sur le Lac Croche.



Quelques années après notre permanence au lac Croche, il faut refaire le toit original, le bardeau a besoin d'être remplacé. Cette fois j'engage deux menuisiers du village qui referont la

structure du toit en relevant le milieu de celui-ci d'environ trois pieds pour cacher la courbure du toit original, augmenter la pente et allonger le tout pour abriter le passage d'entrée arrière de la maison, c'est celui que nous empruntons toujours en hiver.



Nous avons même commandé un tempo fait sur mesure pour éviter de déblayer les nombreuses bordées de neige.

En 2007, nous décidons d'ajouter une grande véranda dans le but de profiter du soleil toute la journée. J'engage un ami, Pierre Lafleur, pour m'aider. Nous travaillons mieux à deux. Quand vient le temps de faire la structure du toit, je me rends compte que Pierre n'aime pas travailler dans les hauteurs. Mais je peux aisément être sur le toit pour donner les mesures, lui coupe, moi j'installe. Ce sera le dernier projet de travaux effectués au lac Croche. Sans savoir que bientôt nous quitterons les lieux pour passer à autre chose.



En 2008 je finis mes deux termes de marguilliers de la paroisse Notre-Dame-de-la-Garde, soit six ans. Je déménage

au village tout en étant encore trésorier pour quelques temps jusqu'à ce qu'ils me trouvent un remplaçant.

Au moment où se termine mon deuxième mandat de marguillier, mon mariage bat de l'aile. France est exaspérée de la vie qu'elle mène depuis que nous sommes retraités, au lac Croche. Elle m'offre de rencontrer un conseiller, sexologue je crois, afin de comprendre où on en est, sinon elle part. Même si j'ai déposé 50 000 \$ à son compte personnel en déménageant à Saint-Donat parce qu'elle ne travaille plus et que je veux qu'elle ait confiance en moi, rien n'y fait. Elle me quittera et retournera travailler seule, à Montréal. Ce n'est pas tout à fait ce que je veux, alors ensemble, pour ne pas jeter d'huile sur le feu, nous irons consulter. Nos rencontres sont à tour de rôle, France passe la première heure, j'attends dans l'auto et vice et versa, je consulte à la deuxième heure alors qu'elle attend dans l'auto. Il n'a pas été toujours facile d'agencer mon caractère avec celui de France, il y a eu des moments difficiles. Cette fois, j'ai réfléchi et je me suis demandé quelles concessions je pouvais faire pour conserver France auprès de moi. J'y tenais, et puisque nous sommes toujours ensemble, il fallait que ce soit réciproque. À la suite de quelques rencontres avec le thérapeute, nous allons prendre un café au restaurant. Je demande à France d'accepter un compromis, un déménagement au village. Nous ne pouvons plus vivre dans un lieu aussi éloigné que le lac Croche, et nous avons plusieurs amis au village. Je tourne le dos au thérapeute qui m'a sensibilisé au fait que si je voulais garder ma relation maritale, je devais faire des concessions. J'ai décidé d'aimer France et de regarder plus ses qualités que le contraire, plus d'avantages que d'inconvénients même si ce ne sont que les inconvénients qui nous agacent dans le quotidien de nos vies. Son style de vie, rangée et propre, cette femme organisée qui nous organise une vie sociale, c'est elle que j'ai décidé d'aimer.

Elle veut une vraie vie de couple, la promesse de choisir une maison, clef en main, à laquelle je ne serai nullement tenu d'œuvrer une fois déménagé; je le lui offre. Sans qu'elle le remarque vraiment, j'ai pris une autre décision que je ne respecte pas toujours. Je ne veux pas dévoiler le détail crucial; en gros j'ai accepté de faire plus confiance et c'est une grande différence, au point où la relation s'améliore de plus en plus. Nous pouvons nous offrir une deuxième chance. C'est le début d'un temps nouveau, le jour « Un ».

Chapitre 11, Nouvelle étape

C'est l'hiver, nous mettons la maison à vendre pendant notre voyage déjà planifié en Grèce pour avril 2008. Au même moment un agent d'immeuble nous présente plusieurs maisons au village. Elles sont intéressantes mais elles demandent toutes des rénovations voire importantes et souvent non évidentes. Nous évaluons la possibilité d'acheter une maison préfabriquée. En un rien de temps, notre choix s'arrête aux Usines Confort Design, ils ont ce que nous recherchons : une maison ordinaire, bien construite, solide pour nos hivers québécois.

Nous devons poursuivre, nous mettre à la recherche d'un terrain, mais c'est difficile à évaluer en hiver. Nous apprécions le terrain au 36 des Jardins, il est trop petit, il est illogique d'acheter deux terrains. Une négociation avec le propriétaire des terrains nous permet d'augmenter d'un demi-terrain puisque la maison suivante est celle de son fils, il sera lui aussi satisfait de l'entente. Il accepte notre proposition, il rattachera le deuxième demi terrain à la maison de son fils.

Il faut faire vite, car je considère que notre fenêtre pour vendre la maison du Lac Croche est très courte, il est difficile de proposer une maison sur le bord de l'eau à la fin de l'été. Nous proposons à l'agent d'immeuble une vente avec prise de possession le 1er juillet. Nous devons accélérer les travaux au 36 des Jardins. Le terrain est acheté, il nous reste à signer l'achat de notre maison préfabriquée, s'entendre sur une date de livraison, excaver, faire couler le solage et prévoir du financement. La caisse populaire a rarement offert une marge de crédit de plus de 50 000\$ à un client mais elle consent finalement à nous l'offrir, nous obligeant à la convertir en marge hypothécaire dans trois mois si elle n'est pas remboursée.

Nous pouvons alors consentir à une date de livraison de la maison le « 30 mai ». Nous serons responsables si le camion livrant la maison s'enlise sur le terrain. Benoît Beauséjour Excavation s'occupe de préparer le terrain et d'excaver. Le premier essai pour déplacer les voyages de terre qui recouvrent le terrain et que nous n'avions pas aperçu en hiver nous fait découvrir un terrain très meuble, la première pépinière à embarquer sur le terrain s'enlise. Une plus grosse doit venir le dépendre.



Benoît nous fait livrer de la silice provenant de la mine derrière chez-nous pour raffermir le terrain. Après ces premiers travaux, malheureusement, il est impossible de livrer la maison par en avant, manque de terre-plein entre la rue et le solage, Benoît doit déplacer des tonnes de terre pour permettre la livraison arrière, il s'ensuit une livraison additionnelle de silice pour raffermir le terrain.

La maison est livrée et installée.



Mon contremaître est déjà à l'œuvre. Prévoir le menuisier pour le plancher, les plâtriers pour les murs, les peintres, le poseur de céramique, le menuisier pour les escaliers, le menuisier pour les divisions du sous-sol, le plombier, l'électricien, le ciment du plancher du sous-sol, la galerie avant, le patio arrière, etc. C'est le meilleur contremaître, mon organisatrice préférée qui voulait une maison, clef en main. J'essaie de suivre du mieux que je peux, une chance qu'il me reste encore un peu d'énergie à 65 ans car je travaille avec les menuisiers et je ramasse le soir.

Pendant que se déroulent les manœuvres dans la maison, dans le courant du mois de juin, nous recevons une offre pour la maison au Lac Croche, offre qui sera acceptée après quelques négociations. Finalement nous n'aurons pas besoin de lever une hypothèque sur la marge de crédit. Nous payons la maison le 1 juin et la maison du Lac Croche est vendue chez le notaire à la fin de juin.

Puis commence l'aménagement paysagé, d'abord égaliser le terrain, puis aménager la cascade, déplacer de petits cailloux, jamais en bas de 80 kg., un travail que je ne ferais plus aujourd'hui à l'âge que j'ai. Après l'anniversaire de France, qui a demandé et reçu beaucoup de végétaux, il faut planter les fleurs, les arbustes et les arbres. Chaque fois, préparer un trou, quelquefois retirer les cailloux, ajouter la terre à jardin savamment mélangée d'un tiers de terre, un tiers de mousse de sphaigne et d'un tiers de compost au préalable. Et nous recommençons, tout en trouvant une place adéquate pour les cailloux.



En 2010, les relations sont cordiales avec mes enfants mais j'ai perdu confiance de combler le fossé de ces vingt années si ce n'est avec Julie, ma plus jeune. Les relations ne sont jamais revenues et ne reviendront peut-être pas comme avant, trop d'années d'absence, de rupture l'en empêchent. Il est difficile de rebâtir ce qui a été détruit. Julie s'est rapprochée de moi et j'en suis très heureux, elle insiste pour que ses trois beaux enfants connaissent leur grand-père maternel.

Ils ne m'apportent que de la joie. Quant aux autres, il y a certains épisodes heureux mais pas d'attirance très forte. Nous essayons quelques fois de nous rapprocher mais ça ne colle pas longtemps. Pour ma première fille, la relation est plus rationnelle. Pour ma deuxième fille avec qui le fossé est plus profond car elle a vraiment pris parti lors du divorce, la relation est maintenant civilisée avec une certaine reconnaissance pour le passé. Pour les deux autres ainsi que pour le plus vieux de Rita qui était resté avec son père, ils parsèment la relation de rencontres très émotives mais sans conviction. Nous voudrions probablement nous rapprocher les uns et les autres mais le fossé est difficile à combler puisque nous avons tous appris à vivre distants les uns des autres, y compris moi-même. D'autant que je n'ai jamais été enclin à être démonstratif, même quand j'ai mal.

Aujourd'hui encore chaque fois que j'entends des exclamations d'émotion quand les filles parlent de leur mère, je ne peux m'empêcher de sentir monter de l'amertume. Rita, oisive, négligée, désordonnée. J'ai travaillé pour elles à l'extérieur

comme à la maison, la semaine comme les fins de semaine, je les ai nourries, logées, habillées, écoutées, respectées, je les ai aimées. Devant moi, j'entends parler en bien plus souvent de leur mère que de moi.

D'autre part, ma vie avec France m'a apporté deux autres filles et d'autres petits-enfants que j'apprécie. En 2010, sont plus près de moi, Julie, ma fille, Isabelle, ma nouvelle fille et leurs enfants : Nicolas, Thomas, Loïc, Joseph et la nouvelle toute petite Jasmine.

Cette même année, en mai, je vais passer une coloscopie; le médecin découvre et doit enlever des polypes. De retour à la maison, deux jours plus tard, je suis en hémorragie rectale, je perds tout mon sang, à flots, chaque fois que je m'assois sur le bol de toilette. J'avise France que je devrais parler au pharmacien alors que mes yeux roulent, je vais tomber dans les pommes. France m'oblige à m'asseoir, je reprends conscience, elle appelle l'ambulance et elle m'astreint à me rendre à l'hôpital en ambulance, elle ne m'y amènera pas. De plus, elle a le support des ambulanciers pour me forcer d'accepter. Hospitalisé deux jours, les saignements cessent sans comprendre pourquoi; le médecin signe mon congé, je retourne à la maison. À peine arrivé, un ami me suggère une partie de golf la semaine suivante, j'accepte. France est dans tous ses états, fâchée, frustrée, germaine. Je n'aurai pas la chance d'y aller.

Deux jours plus tard alors que France entend que je passe des saignements encore une fois, elle m'amène à l'hôpital, à onze heures le soir, prenant le temps d'aviser les infirmiers que je suis en hémorragie, seul dans la salle d'attente parce qu'elle retourne à la maison, dormir en attendant les résultats. Cette fois, je pense y passer; je perds beaucoup de sang et je suis tellement faible, faible au point de sentir la mort. Je me rends compte que je suis prêt. Mes enfants m'ont renié lors du divorce et je ne me sens pas aussi attaché qu'avant même s'ils

se sont rapprochés depuis. Ma relation maritale avec France s'est détériorée par le passé. Même si je crois possible un rapprochement, là, maintenant, je n'ai plus le goût de vivre. Je demande à maman de venir me chercher.

Deux jours après mon hospitalisation, l'ambulance me mène à Saint-Jérôme pour un examen nucléaire qui confirme qu'un polype mal cautérisé saigne. De retour à l'hôpital de Sainte-Agathe, la médecin de garde m'offre mon premier repas de la journée. Il est 18 heures. J'aurais pu être opéré le soir même n'eut été de ce repas qui m'oblige à attendre au lendemain. J'apprends quelques jours plus tard que d'avoir été opéré le soir même m'aurait valu de l'être par le médecin m'ayant passé ma coloscopie deux semaines plus tôt. Après réflexion, j'en viens à penser que le geste de la médecin était calculé pour que je reçoive les soins du meilleur médecin de l'hôpital le lendemain. Ma convalescence, mon rétablissement peuvent commencer, je prendrai du fer et d'autres médicaments pour me remettre en forme et continuer à vivre.

Nous avons déjà passé un mois en Floride à faire du camping avec notre tente et je ne veux plus en faire, probablement parce que je vieillis, je veux plus de confort. Un ami nous suggère un parc au centre de la Floride pour y passer un mois de la mi-novembre à la mi-décembre. Mon coup de cœur pour ce parc, Heritage Village, est indéniable, je tombe sous le charme de l'emplacement. Nous décidons d'y passer nos prochains hivers. Nous y allions dans le but d'éviter la période ennuyante de la fin d'automne, avec l'intention de répéter à tous les ans. C'est plus fort que nous, la tentation de s'y installer nous fait réfléchir. Preuve de l'imprévu, nous n'aurions probablement pas emménagé au village de Saint-Donat, avoir su. Nous faisons une offre d'achat sur une maison avec prise de possession le 6 avril 2010 et l'offre est acceptée; Nous louons une autre maison pour les mois de février et mars dans le même parc. Il est entendu que nous prévoyons revenir au Québec tous les ans pour la période des fêtes.

Premier retour au Québec le 17 décembre, nous arrivons à Saint-Donat tout juste avant les fêtes et nous nous promettons de bien célébrer avec notre famille qui nous manque tout de même en Floride. Nous avons vu nos enfants depuis notre retour mais le mauvais temps nous empêche d'aller chez la belle-sœur le 26 décembre. Les sorties sont limitées en janvier; nous sommes à Saint-Donat, mais notre cœur est en Floride, d'autant plus que nous avons la grippe chacun notre tour. Isabelle nous demande de ne pas aller chez elle pour ne pas contaminer ses enfants. Nous avons hâte en février pour retrouver le soleil et la chaleur. D'un commun accord, nous remettons en question notre décision de revenir au Québec les années suivantes. Nous concluons qu'il est préférable d'être vivants, en santé, et de ne voir les enfants que six mois par année plutôt que de se taper une grippe, des frustrations et pire, des maladies. Et maintenant, avec la technologie des communications, nous pouvons leur parler et les voir à volonté.

Dès la première année en Floride, j'informe et répète à qui veut l'entendre « Pas besoin de mettre un manteau d'hiver pour sortir dehors, c'est l'été tout le temps, pas de tuque, ni mitaines, pas de bottes » et le décor est agréable sur le bord du grand étang. Assis sur notre galerie, les levers de soleil sont à couper le souffle.



À Heritage Village, je profite du club de bridge existant pour connaître d'autres résidents. Je remarque rapidement qu'il s'agit beaucoup plus d'un club social que d'un club de bridge ; ceux qui préfèrent jaser ralentissent énormément le rythme normal au détriment de ceux qui veulent jouer. D'ailleurs la responsable n'a plus d'intérêt pour la direction de ce club et elle m'offre rapidement de la remplacer. France en profite pour annoncer qu'elle donnera des cours de bridge. Avec les années, le club passera de deux tables à une moyenne de cinq tables ; j'ai même vu à l'occasion sept tables.



Les joueurs de bridge en 2013

J'offre également mes services pour l'entretien du site internet du parc. La personne responsable me refuse. L'année suivante, il y a élection au conseil d'administration du parc, et la personne responsable du site internet se présente à la vice-présidence ; alors elle me fait passer une entrevue pour savoir si je peux prendre sa place au conseil en tant que responsable des communications et du site internet. Nous sommes tous les deux élus au conseil et je prends la responsabilité du site internet. J'y mets beaucoup de temps pour maîtriser le site et apprendre à coder en HTML. D'autre part, France devient la photographe officielle du Parc et c'est elle qui me pousse à améliorer le site pour y inclure toutes ses photos. Mon mandat est de trois ans et il sera renouvelé pour un autre trois ans. Dans les deux dernières années du mandat, j'aurai fait les démarches nécessaires pour trouver une entreprise pour refaire notre site internet et le rendre

plus facile à modifier par la personne qui me remplacera et qui n'aura peut-être pas un passé d'informaticien.

Je ne peux pas être en Floride sans jouer au golf. C'est le rendez-vous jusqu'à trois fois par semaine. J'apprécie le compagnonnage, je m'améliore un peu et surtout je vis au grand air. Marcel, qui dirige le tournoi de golf annuel, me demande de faire partie du comité organisateur. J'accepte avec plaisir, d'autant plus que Marcel réside à Saint-Donat et c'est grâce à lui que nous connaissons le Parc Heritage Village. Outre les repas communautaires avec la majorité des résidents, jusqu'à 300 personnes, il y a le plaisir d'inviter des groupes d'amis pour l'apéro et quelquefois le souper dans une ambiance chaleureuse. Et ces personnes nous invitent à leur tour. Je me plais à mentionner : Thérèse et Marcel, Lucille et Jocelyn, Bibiane et Gérard, Carole et Jean-Pierre, Nancy et Jean-Pierre, Jacqueline et René, etc... Que du plaisir !



Combien de jeudi et de dimanche passés au bord de la mer à jaser, marcher, jouer à la pétanque dans le sable ou encore les pieds dans l'eau ou le corps à la dérive dans les vagues.

De retour au Québec au printemps de 2012, l'ambulance me mène à l'hôpital, je me suis écrasé, presque sans connaissance, avec une douleur à la poitrine, le diagnostic du médecin de l'urgence c'est que j'ai possiblement un problème au cœur. Alors je suis conduit en ambulance, une infirmière à mes côtés, pour passer une coronarographie d'urgence à l'hôpital Sacré-Cœur de Montréal. Le cardiologue n'est pas convaincu de l'opération qui va s'en suivre mais parce que la douleur est intense, il accepte de m'insérer deux endo-orthèses (stents) et je reviens aussitôt à l'hôpital de Sainte-Agathe. Je reprends

des forces encore une fois et je rentre à la maison, sans douleur mais sans grand changement à ma santé.

Pour la fin de 2015, Julie descend à Okeechobee, avec sa famille, Claude, Nicolas, Thomas et Loïc, fêter Noël avec nous, c'est le plus beau cadeau qu'on puisse rêver.



Prendre le temps, prendre du temps pour nous, avec nous. Nicolas, Thomas et Loïc qui ont joué dans l'eau de la piscine jusqu'à se plaindre des coups de soleil irritants, Thomas qui a joué des morceaux de musique au piano désaccordé de la salle d'accueil. Les cadeaux apportés du Québec sont exposés sous un palmier. Le plaisir est intense. Nous les avons remerciés à la hauteur de la joie qu'on en a eue. Un moment tout en contraste avec les nouvelles technologies qui nous isolent plus que la possibilité qu'ils offrent de communiquer.

Il en a fallu des années pour que chacun accepte la vie de l'autre. La décision de partager notre vie, France et moi, n'a pas été tout de suite acceptée par chacun des enfants. La contestation, la négation, la colère et même le mutisme ont occupé une place importante dans la vie de chacun de nos enfants. Julie est pourtant celle qui a le plus lutté pour me montrer son amour. Aujourd'hui, elle a 45 ans, je suis invitée à lui offrir, chez-moi, son souper de fête. Il y a vingt-huit ans maintenant que je vis avec France, c'est la première fois que Julie formule un tel souhait.

Elle ose ! J'en suis ravi. Elle m'offre sa confiance.



Une fois de plus depuis quelques années, France souligne ma tolérance, ma facilité de vivre, mon lâcher prise qui nous permet de vivre agréablement nos vieux jours. Les événements des dernières années m'ont adouci répète-t-elle assez pour que j'en fasse mention ici.

2016 - J'ai vécu un été d'enfer cette année-là. Souffrant, aucun soin possible parce que l'hôpital ne peut pas me passer d'imagerie avant plusieurs mois, j'ai mal en silence. Je tonds le gazon, je fais les commissions et j'aide comme je peux. Ce n'est qu'à la fin de l'été, à la suite de l'imagerie, que le médecin lit le rapport qui conclue à une sténose spinale sévère au niveau L3-L4 et L4-L5 associée à une hernie assez importante au niveau L4-L5.

Nous partons pour la Floride au début de novembre 2017, les années précédentes nous y serions restés jusqu'au mois d'avril de l'année suivante mais cette année, nous revenons à la mi-décembre. Je me lève un matin avec le visage boursoufflé et des démangeaisons sur tout le corps. Nous optons donc pour un retour au Québec plus tôt que prévu puisque s'il s'agit d'une réaction aux médicaments, je dois cesser de les prendre et la douleur s'estompera d'ici peu.

De retour, puisque je ne peux plus exécuter moi-même les travaux sur la propriété floridienne et puisqu'Audrey et Édouard viennent nous voir à toutes les semaines, et que nous en sommes très fiers, nous optons pour vendre la maison de la Floride. Sitôt dit, sitôt fait, un ami a fait visiter notre propriété à sa belle-sœur et elle a acheté. Voilà ! Terminé ! Les huit années passées en Floride, au parc Heritage Village, me laissent de bons souvenirs, particulièrement la chaleur des gens qui y vivent comme nous quelques mois par année. J'ai rapidement été impressionné, la première fois que nous avons marché dans le parc par l'accueil des gens ; un tour du parc ne devrait prendre que 30 minutes, il dure des heures en parlant à tout un chacun.

Lorsque nous prenions possession de notre maison au mois de mars 2010, nous avons remarqué certains travaux essentiels comme changer les vitres de la porte patio devenues opaques. Cette fois je savais que j'avais maintenant l'âge pour me payer des ouvriers plutôt que d'économiser en faisant moi-même le travail. « 3440 2nd Terrace » à Heritage Village en Floride, c'est une autre maison, il y aura des travaux à faire :

Acheter et installer des panneaux d'acier sur les fenêtres en prévision de la saison des ouragans quand nous sommes absents,

Enlever le parterre de ciment en avant et remplacer par une allée de pavés unis sur le côté ;

Aménager le parterre avant ;

Refaire la galerie et les marches de la porte avant ;

Refaire le toit ;

Changer les vitres du côté sud et en profiter pour refaire le revêtement tout en déplaçant une fenêtre, en prévision d'ériger un cabanon accolé à la maison ;

Dans de la maison, faire réparer les murs de la chambre après le déplacement de la fenêtre ;

Faire peindre l'intérieur de la maison ;
Faire refaire le comptoir de cuisine en l'agrandissant ;
Enlever le bain et le remplacer par une douche ;
Changer la fenêtre du toit ;
Ajouter de l'éclairage extérieur à chaque palmier ;
Enlever les gros palmiers qui empiètent sur l'allée et planter des nouveaux palmiers un peu plus en retrait de l'allée.
Doublant la superficie de la galerie (patio) arrière ;
Sablant et peignant un bureau acheté de seconde main ;
Sans compter la réfection d'un mur du côté nord grandement affecté par les termites.

Tous ces travaux, j'y ai participé...mais j'ai surtout eu beaucoup d'aide. Certaines personnes ont été engagées comme la plâtrière, le peintre, les menuisiers mais aussi de bons amis nous ont aidés, je pense à mon voisin Jean-Pierre, l'autre Jean-Pierre, René, Gérard, et même de simples résidents du parc comme Alcide. Nous n'aurons en aucun moment regretté les années passées à la chaleur et au soleil de la Floride.

Ce début d'année 2018 en est une difficile pour nos corps à tous les deux. L'hiver est long, il fait froid, il vente, nous nous encabanons dans notre demeure si bien que lorsqu'arrive mars et le beau temps, nous sommes incapables d'aller jouer dehors. Très difficile de mettre un pied devant l'autre, le cœur ne veut pas suivre, la respiration est difficile, je manque de souffle. En plus je souffre encore, mal à la colonne vertébrale, au nerf sciatique, aux cuisses. Chaque pas me demande un effort.

Cette année 2018 est aussi celle de la naissance de Florence et Arthur. Deux nouveaux arrière-petits-enfants à aimer.



Pourquoi ne pas en profiter, faire une mise-au-point, informer nos enfants que la famille de France et moi, elle est grande, elle est inclusive, il est grandement temps d'en parler. Il s'en est passé beaucoup de choses en trente ans, mais est-ce que ça fait plus que 24 heures ? « Oui », alors il est impératif de regarder devant. Et en avant, ce sont nos petits-enfants qui nous apportent de la joie. Nous voulons le souligner, nous voulons aussi rappeler à chacun que l'autre existe. Nous sommes plusieurs. Pour savoir combien, France et moi avons commencé à écrire le nom de nos enfants, c'était facile, en dessous, le nom de leurs enfants, c'était encore assez facile, mais quand il a fallu écrire tous les noms de nos arrière-petits-enfants, nous avons dû envoyer des courriels et faire des téléphones aux parents. Nous ne les avons pas vus assez souvent pour tous les connaître. Qu'est-ce que ça veut dire ? Le meilleur moyen de remédier à ce problème c'est de se rencontrer. C'est ce que nous avons fait. Après avoir d'abord inscrit les noms de tous les membres de notre famille, nous les avons inscrits sur un mur de notre maison. Nous les avons

également tous imprimés sur un carton et remis à chacun de nos petits-enfants, leur disant que nous les aimons tous.

La Famille de France et Raymond

YVES LEOLA	LINE NADIA	GUYLAINÉ DOMINIC	SYLVIE MARIE	NINON CLAUDE	CHANTAL YVETTE	JULIE CLAUDE	ISABELLE MICHEL	FRANÇOIS
ANDRÉE	ANDRÉE	ANDRÉE	ANDRÉE	ANDRÉE	ANDRÉE	ANDRÉE	ANDRÉE	ANDRÉE
ANDRÉE	ANDRÉE	ANDRÉE	ANDRÉE	ANDRÉE	ANDRÉE	ANDRÉE	ANDRÉE	ANDRÉE



Malgré l'insertion de deux endo-orthèses (stents) il y a six ans, j'ai encore mal à la poitrine. J'en parle à mon médecin, nous sommes toujours en 2018, il me suggère de changer ma médication pour le cœur. J'insiste, mon père est mort d'un cancer de l'œsophage, je me demande s'il n'y a pas lieu de vérifier. Il m'affirme en douter mais il accepte, pour me sécuriser, de me prescrire une gastroscopie. Le résultat de l'examen permet au gastroentérologue de me confirmer qu'il y aura lieu de passer cet examen à tous les deux ans et il me remet une ordonnance de médicament, du Pantoprazole qui préviendra les dommages pouvant être causé à l'œsophage. Mon médecin me dit que la littérature définit cette maladie comme étant « l'œsophage de Barrett ».

rien ne changera. Par le passé, j'ai refusé de lui donner des passe-droits, aujourd'hui je refuse de la laisser à part, Ninon restera ma fille, autant que chacune des autres.

Quand j'ai rencontré France, nous allions aux rencontres annuelles d'IBM, Guy Fournier et moi arrivions à la soirée accompagnés de nouvelles conjointes, Gisèle et France se sont rencontrées, elles se sont tout de suite liées d'amitié. Camille, femme de Roger Brouillard, un autre ami d'IBM s'est également bien entendue avec elles. Nous sommes, depuis 1988, et nous restons trois couples qui avons, jusqu'à COVID-19, participé à des randonnées pédestres, soupers chez l'un comme chez l'autre, organisé des journées de ski, des sorties annuelles et des tournées de vignobles à l'automne pour trois ou quatre années de suite.



Ces rencontres ont toujours été très agréables. Depuis que je vis avec France, les amis sont devenus importants voire essentiels. Elle est beaucoup plus sociable que moi et surtout, elle est bonne organisatrice pour des rencontres entre amis. Les grandes réunions de paroissiens de Ste-Marguerite-Bourgeoys au chalet du lac Croche, c'est grâce à elle; les rencontres du déjeuner à Saint-Donat, c'est encore elle. Moi, je réalise que la communication avec les amis est énergisante. Toutes ces rencontres, toutes ces années depuis que je la connais m'offrent à moi, le p'tit gars plutôt renfermé, des occasions plus faciles pour communiquer. Et puisque tous ces événements ont existé, avec la participation d'Isabelle, nous

avons pu atteindre notre objectif d'inviter 50 personnes au chalet pour le 50^e anniversaire de France.



Quand nous sommes déménagés à Saint-Donat, nous nous sommes rendu compte qu'il est difficile de garder des relations avec les gens de Greenfield Park, tout en se gardant du temps pour créer de nouvelles relations en plus de rénover le chalet pour en faire une résidence permanente. Avec les rencontres au bridge, en ski ou encore en randonnées, nous nous sommes recréés un nouveau groupe d'amis. Cependant, à tous les ans, sans en manquer un, de Greenfield Park, Brigitte Béliveau nous rend visite amenant Claudette Béchard pour souligner les anniversaires de Claudette et France. Ces deux fêtes du mois d'août ont été voisines de palier lors de l'achat de la première maison de France à Greenfield Park.



Je veux aussi mentionner les déjeuners du vendredi matin, cinquante-deux semaines par année, qui ont débuté avec trois couples et qui pouvaient accueillir, douze ans plus tard, certain matin, jusqu'à 25 personnes. Et quand nous avons déménagé au village, nous étions heureux d'accueillir les amis qui, en venant faire leur marché, arrêtaient chez nous pour un apéro, une jasette, une baignade ou un goûter. D'ailleurs, c'est le groupe d'amis qui nous a incités à nous établir au village quand nous avons vendu au lac Croche. Nous sommes un beau groupe, un inoubliable beau groupe.



Corvée de nettoyage du garage de Monique et Jean en 2008



Party d'un Jour de l'an en 2010



Souper d'anniversaire en 2013



Amis présents au déjeuner du vendredi, le 8 mai 2015

Aujourd'hui la majorité de ces amis sont partis de Saint-Donat, ils ont perdu un conjoint qui est décédé, ils ont déménagé dans diverses régions du Québec ou ils se sont éloignés pour différentes raisons dont surtout la pandémie qui a créé de nouvelles habitudes.

Je pense que les événements de la vie, heureux ou malheureux, nous apprennent à accepter d'être quelquefois orientés vers des résultats que nous n'avions pas prévus au départ. J'entends souvent des expressions du genre : Se laisser porter. Pourquoi pas ? Cela n'empêche pas d'avoir des opinions et de les exprimer à l'occasion. Je ne suis pas malheureux de vieillir. Certes j'aimerais avoir l'énergie et la santé de mes jeunes années avec l'expérience que j'ai aujourd'hui. L'âge avancé me rend beaucoup plus conciliant et j'en suis heureux. Je ne veux plus rien prouver à personne. Je voudrais bien aller jusqu'au bout sans devenir dépendant, si possible dans notre maison.

Ma génération s'est dégagée du carcan de l'Église catholique. Il est difficile d'entendre que l'état devrait tout gérer et en même temps nous offrir plus de liberté. Il y a là une

contradiction. La liberté, il faut l'assumer pour le meilleur et pour le pire.

Cette évolution nous a amené à la charte des droits et libertés. Même si je suis d'accord avec le principe, je déplore le fait que cette déclaration n'ait pas été jumelée par une description de nos responsabilités pour la communauté. Au nom de la charte des droits, plusieurs oublient que nous vivons en société et que les droits doivent toujours être mis en parallèle avec les droits de la communauté.

Toutes les pages précédentes vous racontent ma vie. Volontairement, elles n'ont pas fait mention des voyages planifiés dès le début de notre retraite, même un peu avant. Voyages qui m'ont permis de reprendre mon souffle quand la vie allait trop vite alors que je ralentissais. Un document numérisé de plusieurs pages ainsi que des milliers de photos vous permettront de nous suivre en route vers un regard en arrière de nos plus belles sorties pendant les meilleures années de retraite. Ils seront très bientôt disponibles sur internet à l'adresse suivante : piclef.com

Chapitre 13, Pandémie

Coronavirus COVID19, mars 2020 Va-t-on y survivre ?

Gens de partout, consolez-vous, nous sommes vivants, nous ne sommes pas malades, nous restons dans notre maison et non en CHSLD. Surtout ! Nos enfants, notre famille s'informent de nous occasionnellement, plusieurs de nos petits-enfants et arrière-petits-enfants ont envoyé un arc-en-ciel « Ça va bien aller ». Vadrouille, la chienne que nous avons achetée en nous rendant à Saint-Félicien en novembre 2019, et âgée de cinq ans à ce moment-là, elle a le goût de jouer dehors, elle nous oblige à sortir et c'est tant mieux.

Nous avons les meilleurs voisins possibles, nous sommes choyés ! Il y a toujours autour de nous une personne pour nous apporter le nécessaire autant pour la pharmacie que l'épicerie ou autres besoins essentiels puisque les personnes de soixante-dix ans et plus ne sont pas autorisées à quitter leur foyer. « Restez à la maison », « Portez un masque, gardez deux mètres de distance et lavez-vous les mains si vous devez vous présenter quelque part », ce sont les messages véhiculés tous les jours, partout dans le monde entier. Pendant plus de quatre mois, nous sommes totalement confinés, impossible d'entrer dans un lieu public.



Julie nous envoie une photo de Loïc, au Costco, en line-up d'épicerie, le 30 avril 2020. C'est lui qui aujourd'hui ramassera

notre liste d'achats et ils viendront ensemble, nous la porter à la porte d'entrée. Cent kilomètres d'Amour, c'est ça que j'ai ressentis, deux cents aller-retour.



Avec le retour, peu à peu, à la vie normale, nous pouvons dire France et moi que nous avons moins souffert que la plupart des personnes durant cette pandémie. Les jeunes doivent rester seuls à la maison, se parler et apprendre par l'internet, les adultes doivent restés chez-eux et travailler seuls à la maison sur internet, les professeurs doivent enseigner à distance, comment ne pas comprendre ce que professeurs et étudiants ont pu vivre pendant tout ce temps. Alors que déjà notre santé et nos activités sont limités par notre âge, il nous a paru moins stressant de vivre cette période où d'ailleurs plusieurs aînés sont décédés, à cause de la pandémie.

16 mars 2021, à 16h10 France et moi, nous recevons notre premier, de deux vaccins, celui qui nous ouvrira à nouveau le monde et ce qu'il nous en reste. Vaccinés, nous pourrons à nouveau sortir, aller au resto, rencontrer nos familles, nos amis. Depuis un an nous sommes confinés, nous ne voyons

personne, nous espérons des téléphones qui ne viennent pas autant que désiré. Geneviève, Chantal et Julie sont les trois personnes qui se sont préoccupées de nous, à chaque semaine, nous envoyant textos, messages, photos, nous appelant aussi pour s'informer de notre situation.

19 juin à 12h45, nous recevons la deuxième dose. Nous serons bientôt libres, il ne nous reste que les deux semaines d'attente avant d'être certain que le vaccin fait effet !

Demain c'est la fête des pères. Tranquillement, un peu plus, plus le temps passe, mes filles reviennent, l'attachement ne dure pas depuis aussi longtemps avec Chantal et Isabelle mais il est tout aussi solide. Je suis heureux qu'elles pensent à moi occasionnellement, qu'elles prennent quinze minutes pour me souhaiter Bonne fête et me donner des nouvelles de leurs enfants. Line qui peut bénéficier d'une retraite bien méritée à l'âge de soixante-deux ans, elle aussi a accepté dans son cœur les enfants de Mario, qui lui ont donné plusieurs petits-enfants avec qui elle partage son temps. Mario et elle se sont chacun achetés un vélo électrique et partiront en randonnée pour s'offrir du bon temps. Guylaine a une belle famille de cinq enfants avec qui elle partage beaucoup de temps. Elle tisse au métier pour toutes ses sœurs, ses enfants, elle est heureuse. Elle a un chalet dans le Nord de son enfance, elle a plusieurs petits-enfants dont elle prend grand soin. Sylvie, qui travaille encore à plein temps, partage ses temps libres entre Marc, Alexandre et Alexis malgré sa santé fragile. Elle garde dans son cœur son petit papa d'amour qu'elle a choisi me répète-t-elle, chance qui n'est pas donnée à beaucoup de monde. Elle et Marc sont une famille riche bénéficiant d'une thermopompe pour leur piscine m'assure-t-elle. Ninon, qui après multiples soubresauts, a sauté à pieds joints dans le travail, trouve quand même le temps de s'approcher de ses petits-enfants pour qui elle a une attention dévouée, elle leur offre tout ce qu'elle peut. Nos conversations, encore trop peu fréquentes, sont maintenant agréables. Chantal s'est beaucoup rapprochée de nous, je l'aime comme toutes

les autres même si elle me répète constamment que je ne suis pas son père mais qu'elle m'aime bien, surtout parce que je rends sa mère heureuse. Elle aime peindre, broser sur toile les beautés de l'existence. Julie toujours pleine de projets. Elle, qui s'est trouvée une deuxième vocation de professeur, continue d'être en amour avec ses trois enfants et leur père. Finalement, notre bébé, Isabelle, qui se donne beaucoup à son travail, qui entoure ses enfants, qui cherche le bonheur, je lui souhaite de le trouver dans ses prochaines réalisations. Toutes, chacune, je réalise combien différentes mais importantes vous êtes pour moi. L'amour que vous offrez aux membres de votre famille ressemble à celui que je vous ai offert.

C'est le 2 juillet 2021 que se présente la première sortie de groupe après pandémie, à la SÉPAQ des Îles de Boucherville. Sont présents de gauche à droite, rangée du bas : Audrey, Jasmine, Arthur, Geneviève, Joseph, Édouard, et rangée du haut : Nadine (amie de Geneviève), France, moi, Isabelle, Florence, Jacques, Chantal, Alexis et Yolande.



Je suis casanier, je l'ai toujours été, mes meilleurs loisirs ont été les journées où j'ai travaillé, avec mes mains, à la maison : rénover, construire, autant à Chambly qu'au chalet de Saint-Donat, l'extérieur de la maison de Greenfield Park ou celle d'aujourd'hui au village, j'aime travailler de mes mains, d'abord parce que ça ralentit mon « p'tit hamster », mes pensées se concentrent vers l'activité et plus encore, j'aime le résultat qui s'en suit. Depuis quelques temps, mes capacités diminuent ma motivation également. Un peu avant la pandémie, nous avons vendu la Floride, je suis physiquement moins solide que par le passé et je suis bien chez-moi, j'aime rester à la maison. France, qui est encore énergique, a donc choisi Vadrouille, une femelle chien d'eau espagnol doodlé, un mélange avec du caniche, qui exigera d'elle d'aller dehors, de jouer à la balle, de s'occuper. Vadrouille me demande à moi des caresses, elle vient prendre ma main, mettant son museau sous mon bras pour que je la flatte. Je vieillis ; elle met de la vie dans la maison.

L'été nous aimons entendre chanter les oiseaux le matin en prenant notre café dehors. Pour être en été douze mois par année, France achète un serin le jour de notre trente-troisième anniversaire de rencontre : le 13 septembre 2021, elle ramène un serin chanteur; ce sont les mâles qui chantent; Coco, il chante ! du matin au soir, il chante fort. Encore plus quand la musique joue constamment. Je suggère, à la blague, de lui tordre le cou ; je pense finir mes jours dans la chaise berçante de ma chambre, la porte fermée. France propose de donner Coco à quelqu'un qui l'appréciera. Je lui conseille d'attendre un peu, voir s'il y a possibilité d'adaptation. Depuis je m'efforce, un peu mieux chaque jour, à devenir sourd à la cacophonie ; quand je lis, j'en fais abstraction, je ne l'entend pas.

Le matin du 27 septembre 2021, j'apprends que mon frère Gilles est décédé, dans sa maison, trouvé mort par sa femme de ménage. Il vivait seul depuis quelques années. C'est un

choc, je n'ai jamais pensé qu'un de mes frères décède avant moi qui suis l'aîné. Gilles était le plus actif des quatre frères. Même si personne, y compris Gilles, ne l'a perçu comme tel, son travail, ses femmes, ses activités m'ont empêché pendant de trop nombreuses années de garder contact, je suppose que c'est ça la vie. Avec son tempérament entier, il a vécu intensément ! Dans les dernières années, nous aimions nous rencontrer les quatre frères au restaurant Bâton Rouge de Ville d'Anjou.



Je parle au téléphone avec eux, même avec Gilles, notre amitié aurait pu reprendre sa place. Il m'a fait grand plaisir à mon soixante-dix-huitième anniversaire un mois avant sa mort. Il a demandé à être présent à notre rendez-vous familial, il voulait tous nous voir. Mes filles m'ont affirmé avoir apprécié lui parler, elles n'ont jamais imaginé que c'était notre dernière

réunion ensemble. Il leur disait pouvoir encore faire quarante à cinquante kilomètres de vélo dans une journée.

Oui, mon frère, c'est le plus fort, le plus riche, le plus pressé... pressé au point de partir le premier. Je t'aime mon frère !

Chapitre 14, Le Bonheur

Dans ma vie, j'ai eu des périodes plus heureuses que d'autres. À ce niveau là, le bonheur est en relation directe avec mes attentes. Jeune et même dans la vingtaine, j'ai été plutôt introverti, timide, et même timoré. Je n'étais pas vraiment malheureux pour autant, j'avais des objectifs forts : Au primaire, mon père absent, je me devais de faire plaisir à maman ; elle appréciait la réussite scolaire et l'aide à la maison. Au début du secondaire, mon père est revenu et j'avais l'âge d'aider au commerce ; j'étais très fier d'aider en faisant les mêmes travaux que les adultes. Au collège, je portais les anciens habits de mes oncles, j'étais loin d'être à la mode, je me faisais remarquer, c'était difficile mais je voulais réussir des études, Ma mère et sa famille m'ont répété que réussir les études c'est la meilleure façon de réussir sa vie. Aujourd'hui, je me lève au son de la nature, chez-moi, dans cette maison qu'on a choisi ensemble France et moi, je considère que c'est autant la réussite de notre qualité de vie individuelle que celle de notre couple.



Il y a aussi mes petits bonheurs : Mentionnons surtout la lecture. Au collège, je lisais parce que je n'avais pas vraiment le choix; assis dans la salle d'étude, nous devions étudier

avec la permission de lire après avoir terminé les devoirs. Le collège terminé, j'ai arrêté de lire jusqu'en l'an 2001, lorsque les travaux de rénovation ont été suffisamment avancés à Saint-Donat. Mais depuis, la lecture m'offre l'évasion, vivre dans d'autres mondes, d'autres lieux par la pensée. J'aime beaucoup les romans historiques surtout lorsqu'ils racontent mon Québec. Pour m'écarter un peu des livres, j'entrecoupe de périodes à l'ordinateur pour de petits jeux tels Freecell, un jeu de patience où les chances de gagner augmentent en anticipant à l'avance les cartes à jouer, j'aime aussi Spider, un jeu du solitaire, il permet de développer la réflexion. Souvent je remplis les grilles des « Sudokus », principalement les diaboliques et les démoniaques, sur le site www.e-sudoku.fr, que j'imprime.

J'ai maintenant un certain âge. J'ai été parent jeune, grand-père à 38 ans, j'ai pris ma retraite à 49 ans 11 mois et 3 semaines. Aujourd'hui je ressens l'âge dans l'incapacité physique d'en faire autant que plus jeune et je vois une diminution graduelle. J'essaie de préserver une bonne acuité intellectuelle, mais jusqu'à quand ? Pour moi, c'est le temps d'avoir des projets à plus court terme et surtout me laisser porter par les événements. Certain diront que c'est l'âge de la sagesse, évidemment puisque je n'ai plus le choix entre la sagesse et la fougue qui n'est plus là. L'âge avancé me permet cependant d'apprécier certaines choses que je prenais pour acquises dans la force de l'âge, à preuve l'occasion et mon coup de cœur pour la Floride il y a quelques années. Il y a parfois des difficultés de négociation mais je suis prêt à accepter aussi bien la réussite que l'échec des négociations, ce qui n'aurait pas été le cas lorsque j'étais plus jeune.

« Mon Dieu, donnez-moi la sérénité
d'accepter les choses que je ne puis changer,
le courage de changer les choses que je peux,
et la sagesse d'en connaître la différence »

